Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **158** sur **158**

Nombre de pages: **158**

Notice complète:

**Titre :** Études de littérature étrangère, par Adalbert Frout de Fontpertuis,... Conscience... Pouchkine... Gogol...

**Auteur :** Fontpertuis, Adalbert Frout de (1825- 1887). Auteur du texte

**Éditeur :** M.-P. Marchessou (Au Puy)

**Date d'édition :** 1859

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** In-8° , 117 p.

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 158

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9743374w](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9743374w)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-49248

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb304694504>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 12/09/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

ÉTUDES

DE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

PAU

ADÂLBERT FROUT DE FONTPERTUIS

Chef de division a la préfecture delà Haute-Loire.

-CONSCIENCE. — Scènes de let vie flamande.

POUCHKINE. — Let Fille du Capitaine.

GOGOL — Taras s Boulba. — Mémoires d'un Fou. —

Le Roi des Gndmcs.

AU PU Y

Chez M.-P. MARCHESSOU, imprimeur,

Boulevard Saint-Laurent, 23.

Chez JACQUET-CHAUY , libraire ,

Boulevard Saint-Louis.

1859.

HENRY CONSCIENCE.

SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE.

i.

A partir des dernières années de la Restauration, le roman n'a cessé de jouir chez nous d'une vogue et d'une popularité à peine interrompues par la gravité des situations que le pays, depuis cette époque, a successivement traversées. On trouve aujourd'hui des romans dans le boudoir de la grande dame, sur le comptoir ou la cheminée de la bourgeoise, jusque'dans la mansardede l'ouvrière, où les ont fait pénétrer, avec un attrait de plus, celui de l'illustration, les éditions populaires, les magasins, les journaux hebdomadaires, et tant d'autres publications. L appai îtion d un roman a été parfois - se le rappelle-t-on encoreun évènement assez important pour détourner presque les regards du public de la scène politique, quelque bruyamment occupée qu'elle put être a ce moment. Ainsi en a-t-il été des Mystères de Paris, des Mousquetaires, de Monte-Christo, du Fils du Diable, pour ne citer que.quelques exemples. Ces œuvres préoccupaient le public plus que la harangue du jour, presque àl'égal dubullelin de laBourse. On s arrachait les volumes dans les cabinets de lecture, les feuilletons dans les cafés; on s abordait en parlant de la Goualeuse, de la Chouette, de Monte-Christo, de la belle Haydée, du procureur du roi Villefort. est encore un roman que le livre qui nous est venu , il y a cinq ans, de 1 autre côté de 1 Atlantique , livre autour duquel s'est fait tant Mme R et qui a 1 luminé soudainement d'un éclat si vif le nom de Mme Beccher Stowe, la veille encore inconnu.

Ce succès n'a pas été sans rencontrer de vives oppositions Des esprits sains et vigoureux ont reproché au roman d'être un genre de littérature banal et de seconde main, s'il est permis de s'exprimer ainsi Ils lui ont reproché de détourner des études plus sérieuses, des grands travaux de la littérature et l'attention du public et les efforts des jeunes gens. Ils ont vu dans sa popularité un signe de décadence du goût, comme du sens moral du pays. Les plus rigides ont formellement accusé le roman d être une école d'immoralité; ils ont rendu les romanciers responsables du malaise d'esprit qui travaille les générations présentes, des oblitérations de sentiment, d'intelligence ou de raison , de la lâcheté devant la souffrance, de l'avidité de jouir,

de la facilité à renoncer aux croyances comme à les reprendre, dont malheureusement trop d'exemples ont été donnés.

Toutes ces accusations ne doivent pas être acceptées sans examen. Le roman ne parait pas une branche de littérature si chétive et si misérable, quand on relit Pantagruel, Don-Quichotte, Gil-Blas, Manon-Lescaut , Clarisse Harlowe, Werther, le Vicaire de Wakefield, pour ne rien dire des œuvres de Scott, de Notre-Dame de Paris \* d'Eugénie Grandet, de Manprat, d'André'et de Valentine, livres qui sont tenus partout pour des romans, mais aussi pour des chefs-d'œuvre. Qu'est-ce donc encore que le Télémaque, voire les Martyrs , autres chefs-d'œuvre, sinon des romans? La popularité du roman n'a pas fait davantage échec au progrès des études sérieuses, études bien faites pour honorer grandement la France du XIXe siècle devant la postérité. Elle n'a pas empêché les Thierry, les Guizot, les Michelet, les Barante, les Sismondi de rendre à notre histoire sa physionomie réelle tant travestie par. leurs devanciers; Henry Martin, Thiers et tant d'autres de lui élever de beaux monuments; M. Tillempin d'être un grand écrivain et de rénover la critique ; M. Cousin d'écrire, dans le haut style qu'on lui connaît, l'histoire des variations de la pensée humaine à travers les âges, et de nous arracher à la philosophie de la sensation pour nous ramener à celle du spiritualisme. Georges Sand et Balzac ont-ils fait oublier Lamartine, Hugo, Béranger, Alfred de Vigny, Alfred de Musset ? Ne se souvient-on plus de Chateaubriand et de Lamennais, deux noms qui, à eux seuls, suffiraient à illustrer une époque littéraire ? Tous ces hommes ne sont-ils pas encore en possession de leur célébrité, et cette célébrité n'a-t-elle pas conduit, malgré le dédain qu'on prête à la France pour les œuvres sérieuses, le plus grand nombre de ces hommes au pouvoir et aux honneurs?

Quant à l'accusation d'immoralité, on n'entend pas sans doute la faire peser sur le roman en tant que genre littéraire. Que se propese, en effet, le roman ? la peinture des mœurs, des habitudes, des caractères, des vertus, des vices humains. Mais c'est aussi le rôle de l'histoire de nous montrer les passions humaines en lutte, et il est telle page de ses annales qui nous retrace, dans des proportions et sur une scène autrement gigantesques, des crimes plus atroces, des drames plus lugubres que tous ceux sortis de l'imagination du poète ou du romancier. L'étude de l'histoire serait donc aussi une école d'immoralité. Si on l'a pensé, nul ne l'a dit au moins jusqu'ici. Mais non , l'histoire n'est point immorale; ce qui peut être immoral, c'est tel ou tel livre historique où l'on apprend à sympathiser avec le crime, à confondre le juste et l'injuste, à n'adorer que le succès ou. même à rester indifférent aux principes des luttes dont ce livre déroule les péripéties, à saluer alternativement d'acclamations les vainqueurs et les vaincus. Les romans où l'on ébranle les notions les moins contestables de l'hon- nêteté et de la morale publique , qui déflorent les intelligences et les cœurs, ces romans méritent bien aussi, sans doute, qu'on leur inflige la même condamnation. Et nous ne parlons encore ici que des romans où l'immoralité se voile au moins sous la pudeur de la forme, et non de ces productions fétides, telles qu'en vit naître la fin du XVIIIe siècle, ou de ces livres encore plus insensés que coupables, éclos après 1830,

enfants morts-nés d'une littérature cadavérique, lycanlhropique ou succube, comme M. Hippolyte Castille l'a spirituellement baptisée (1).

Enfin, il n'y aurait pas non plus justice à imputer exclusivement à l 'influence perverse du roman, le trouble d'intelligence, les désirs aussi vagues dans leur origine que dans leur but, les dégoûts anticipés de la vie qui ont été souvent le lot des hommes de notre génération. Ces maladies morales sont ducs à plus d'une cause que ce n'est pas le lieu d'étudier. Non que je croie cependant la lecture des romans exempte d'une influence mauvaise; non que je veuille donner aux jeunes gens le conseil de renoncer au commerce intellectuel des maîtres de l 'antiquité, ni surtout il celui des maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle. Ils trouveront toujours profit dans ce commerce ; ils doivent, d'ailleurs, songer avant tout à se créer un rôle utile à la société, honorable pour eux. C'est en étudiant l'histoire, la politique, les lettres, les sciences, tout ce qui élève ou agrandit l'esprit, qu'ils se donneront l'instrument de ce rôle. On peut, au surplus, se rassurer à cet endroit : l'imagination n'est pas l'écueil sur lequel paraissent devoir donner les jeunes gens qui garnissent aujourd'hui les écoles françaises Notre jeunesse ne lit plus guère Werther, peut-être ne connaît-elle même pas le nom de Gœthe; elle ne se suicide plus par amour, et quand elle en vient à ces extrémités, ce sont dans des chagrins de bourse, plutôt que dans des chagrins de cœur, qu'il faut en chercher le secret.

Quoi qu'il en soit, si tous les romanciers s'étaient inspirés des mêmes sentiments et avaient puisé aux mêmes sources que M. Henry Conscience, ces divers reproches n'auraient pas eu de raison de se produire. Des nouvelles qui composent le petit volume dont nous nous occupons , Rosa l'aveugle, l'Avare, l'Aubergiste de village, on ne peut tirer que les enseignements les plus purs. Comme artiste, M. Henry Conscience ne vise pas aux effets qu'on peut obtenir à l'aide de la multiplicité des personnages , de l'enchevrêtement des situations , de la complication et de l'invraisemblance des incidents. Il a jugé avec raison qne les moyens réprouvés par le goût n'atteignaient même plus leur but, et que le lecteur s'étant habitué à leur emploi , devine, dès son premier mot, la fin du drame qu'on déroule péniblement devant lui, si même, en crainte de fatigue d'esprit, il ne rejette pas le livre dédaigneusement. M. Henry Conscience n'a garde de donner contre de pareils écueils. Sobre dans sa manière, pour nous servir d'un mot qui a obtenu droit de cité, il ne l'est pas moins dans son inspiration: ce qu'il nous présente, ce sont des choses; ce qu'il fait mouvoir, ce sont des personnages pris dans la nature. Ne fût-ce que comme artiste, M. Henry Conscience a bien raison : il n'y a rien de grand comme la simplicité. Les grands maîtres le savaient bien. Beaucoup des œuvres applaudiesaujourd'hui auront vécu, qu'on pleurera encore sur Werther et son amante Charlotte , qu'on s'at tendrira au récit des tribulations de la famille du vicaire de Wakefield

(1) V. Les hommes et les choses sous Louis-Philippe, par H. Castille.

des aventures du chevalier Desgrieux et de la pauvre Manon-Lescaut. Et pourquoi? C'est que ces créations sont puisées dans l'humanité; c'est que nous avons tous vécu avec Charlotte, Werther, qu'Olivia est de notre famille, que nous rencontrons tous les jours Desgrieux et Manon-Lescaut, cette créature si charmante malgré sa perversité ; que nous avons tous lutté, aimé et souffert comme eux.

II.

Hélas! c'est trop vrai : chaque heure qui sonne nous envoie un adieu (1). Parents, amis, amours, qu'en retrouvez-vous après vingt ans de séparation. Malheureux même qui a gardé l'illusion du souvenir. Il a fait le douloureux pèlerinage de la vie; il compte retrouver au retour son foyer domestique , ses parents, ses amis, les vieux chênes sous lesquels, enfant, il s'était promené : d'amèrcs déceptions l'attendent. Sa mère n'existe plus; son foyer domestique, auquel soncœur liait tant de souvenirs pieux et tendres, est aux mains d'un étranger ; ses camarades d'enfance ont à peine retenu son nom ; la femme qu'il a aimée , comme on sait aimer à vingt ans, alors qu'on caresse des idoles, lasse de l'attendre, est dans les bras d'un autre; les chênes ont tombé s^us la cognée du bûcheron.

C'est l'histpire de Jean Slaëts. Il a quitté , enfant encore , son village natal, pour suivre les armées françaises. Ce village, qu'il n'avait pas revu depuis de si longues années, il y rentre par un beau jour d'été, le cœur libre, joyeux, plein des souvenirs des lieux qui l'ont vu naître ; il espère y retrouver tout ce qu'il a laissé. Espérance vaine ! le baës (2) Joostens , chez lequel son père le conduisait le dimanche, après vêpres, prendre sa part de la pinte de bière, le baës Joostens est mort depuis vingt-cinq ans, ainsi que sa femme, la bonne grosse Pétronille , et le jeune berger André, qui savait tresser de si jolis paniers. L'auberge de Joostens appartient à de nouveaux maîtres qui en ont fait disparaître le vieux Coucou et la belle Sainte-Vierge qui reposait sur la cheminée.

Pierre Joostens, qu'il protégeait jadis contre ses camarades d'école, auquel il apportait tant d'œufs d'oiseau pour agrandir son collier de mai, ne se-rappelle plus de Jean Slaëts. C'est tout au plus s'il se souvient, d'après son père, d'avoir été, il y a bien de longues années, en risque de se noyer dans la Veen, et de n'avoir échappé à la mort que grâce au dévoûment d'un de ses amis. Mais c'est le Long-Jean qui l en a retiré,

(1 ) Chaque fois que l'heure sonne,

Tout ici-bas nous dit adieu. \* ~

(V. HUGO, ode à 1811 ).

(2) Le mot baës, en flamand, signifie proprement maître ; les flamands l'emploient habituellement pour désigner le chef de la maison et surtout le maître d'une auberge ou d'un estaminet. (Note du traducteur.)

et celui-là est parti du temps des Français avec la chair à canon de Napoléon, et Jean SLaets pourrait bien ne pas être le même que le Long-Jean. Il n'y a qu'une seule personne qui le reconnaisse, c'est le fossoyeur Laurent Stevens , et c'est pour lui rappeler leurs querelles d'enfance, leur compétition amoureuse et pour lui porter un coup terrible, en lui apprenant que la femme que tous deux avait aimée, dont Jean , malgré le temps et les vicissitudes de sa vie errante , avait garde l'image dans son cœur, que Rosa était frappée de cécité.

Mais ce coup n'atteint Jean Slaëts que dans son cœur et non dans ses résolutions. Rosa a été son premier et son seul amour; Rosa et lui sont fiancés devant Dieu. Le malheur qui a frappé Rosa ne fera naître dans l'àme si haute du Long-Jean qu'une pensée, celle de réparer les rigueurs du sort envers la gracieuse et belle jeune fille qu'il avait aimée au printemps de la vie, et dont l'image était restée empreinte dans son cœur si jeune et si charmante. Elle deviendra sa femme. Tout le village se mettra en fête le jour du mariage; jeunes filles, vieillards et enfants revêtiront leurs plus beaux habits pour faire cortège à Slaëts et à Rosa l'aveugle. Ils les accompagneront à l'autel, et si ses yeux sont fermés à la lumière, Rosa entendra du moins les cris de joie, les chants et la musique qui saluent le retour de son bien-aimé. Elle jouira de la plus grande joie humaine, —celle d'arriver, après avoir épuisé tous les degrés de la douleur, à ce bonheur caressé dans ses rêves pendant de si longues années qu'on a pu le prendre quelquefois pour une illusion décevante.

Ill.

Alls well that ends well : Tout est bien qui finit bien, disent nos voisins d'Outre Manche , dans un proverbe devenu le titre d'une des comédies de leur grand Shakspeare. Une fin tragique attend malheureusement Lisa, la fille du baës Gansendonck, l'aubergiste de village. C'est une de ces délicates et belles jeunes filles de qui s'exhale, pour ainsi parler , une poésie suave et qui va au cœur; une de ces jeunes filles telles qu'on en rencontre tant en Bretagne et dans les Flandres, telle qu'on aime à se représenter la Claire que Gœthe a donnée pour amante au comte d'Egmont. Le milieu dans lequel sa vie s'écoule ne nuit ni à son caractère ni à son cœur. Ce milieu ne fait que mieux ressortir les qualités de Lisa. Supérieure par son instruction et par sa beauté à ce milieu, elle ne se laisse pas néanmoins prendre aux mille séductions qu'une pareille position l'expose à rencontrer. Simple et ingénue elle est restée, « bien que des ger» mes de vanité et d'étourderie eussent été jetés dans son âme. » Elle veut un bonheur tranquille , bonheur que nous allons rechercher trop souvent bien loin quand tous les éléments s'en trouvent auprès de nous, quand il ne nous faudrait que tendre la main pour le cueulir. Elle aime Karcl, le fils du brasseur, auquel, dès son enfance, elle a été destinée pour femme, un beau garçon qui passe pour instruit

parce qu'il a fait partie des élèves du collège d'Hoogstraten, mais qui, nonobstant, aime toujours « la liberté de la vie champêtre, » qui est « joyeux comme un pinson, » qui boit et chante « en tout bien tout honneur avec chacun, plein de vie et de gaîté, » qu'aiment enfin tous ceux qui le connaissent.

Pauvre Lisa! qui pourra l'empêcher de jouir du bonheur qu'elle désire dans les bras de son ami d'enfance Karel ? Ce sera son père, le baës Gansendonck, personnage sur lequel il convient de s'arrêter ét avec lequel il faut faire de près connaissance, puisque aujourd'hui il court les rues.

Pierre Gansendonck n'est pas méchant, mais il est vaniteux, et cette tendance de son caractère s'est accrue par des succès commerciaux. Il tient en très-médiocre estime le savoir, le talent, le cœur; en revanche, il croit à l'omnipotence de l'argent. Il est de ceux qui demandent seulement d'un homme combien il pèse de livres d'argent, et qui le saluent jusqu'à terre ou le regardent avec dédain, suivant la réponse. Aussi, il ne faut pas s'étonner s'il n'a que des mépris pour les paysans qui l'entourent; s'il se croit victime du sort parce qu'il est aubergiste et non bourgmestre, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire; s'il rêve souvent pendant des nuits entières, et même pendant le jour, qu'il est né baron; s'il n'arrive pas à se convaincre de la différence qui existe entre un gentilhomme et lui. Sd conscience lui dit bien parfois « qu'il est ti op vieux pour apprendre le » français, pour changer toute sa manière de vivre et faire son entrée M dans une société plus élevée. » Mais s'il ne le peut plus, sa fille au moins « est en état de monter en rang dans le monde et d'épouser » le meilleur d'entre les barons. » Cette perspective le réjouit; il la tient pour une certitude, et ne doute pas qu'avant de mourir, il entendra nommer sa Lisa baronne et que lui-même sera a grand-père de D quelques petits barons. »

De telles idées, on le comprend, ne favoriseront pas les projets de Lisa et de Karel. Le baës Gansendonck ne trouve pas Karel à son gré : il n'est nullement titré et n'aura pas même autant d'argent que Lisa. Une occasion se présente de couper court à ces amours inconsidérés. Gansendonck rencontre, un beau jour, trois jeunes gens, trois jeunes citadins, parmi lesquels le jeune baron Victor Van Bruinkasteel, qui ne peut résister à l'envie violente de rire dont il est saisi en présence du digne Gansendonck, affublé d'un costume et d'un bonnet, imitation exacte du costume et du bonnet de M. le baron. Mais Victor, dit un de ses compagnons, a une infirmité; atteint d'un mal nerveux qui lui est resté à la suite de convulsions, « il ne peut regarder personne sans rire, » explication qui satisfait le baës. « Faites à votre aise, » dit-il même gracieusement, monsieur Bruinkasteel, ce n'est pas à » rire qu'on gagne des cors aux pieds. D Il l'invite, ainsi que ses compagnons, à lui faire l'honneur de venir prendre chez lui un verre de vin du matin, vin dont il ne manque pas, fidèle à ses habitudes, de vanter la bonté et dont ses hôtes devront a se lécher les doigts ou déclarer qu'il n'est qu'un paysan. »

C'est ainsi que Gansendonck introduit le loup dans Ja bergerie et prépare pour sa fille Lisa une série de peines qui la conduiront au

tombeau. Victor n'est pas de la famille des Lovelace et des don Jaun mais c'est un petit maître qui a retiré de ses conquêtes faciles l'opinion que les femmes sont fragiles (1), ainsi que la connaissance des moyens les plus prompts d'user de celle fragilité. Il trouve donc vite le côté faible du « virginal caractère de Lisa. » Il lui parle « nouvelles » modes, belles toilettes, vie de la ville; » lui décrit a avec de splenD dides couleurs les bals et les fêtes, » toutes choses dont Lisa, humble fille d'un aubergiste de village, n'est pas sans avoir caressé l'image. Ce sont des pensées de cette espèce auxquelles elle se livre au moment de l'arrivée du baron Victor Bruinkasteel. « Oh ! se disait-elle, » on doit être heureuse à la ville. Toutes ces riches toilettes, ces dia» mants dans les cheveux, ces robes si riches que leur valeur suffirait » à acheter la moitié d'un village, tout resplendit d'or et de lumière; - 1) et avec cela 1 urbanité, le beau langage.... Oh ! si je, pouvais voir » cela, ne fût-ce qu'à travers la fenêtre. »

Lisa ne doit pas succomber cependant. Non que les occasions de chute ne doivent lui être prodiguées; non que son père lui-même, ne les sème sous ses pas. C'est le hasard qui a rapproché Pierre Gansendonck et le baron Van Bruinkasteel ; mais le baës n'a pas tardé à trouver dans cette circonstance un encouragement à ses orgueilleuses espérances. Il a rêvé dès lors le mariage de sa Lisa avec monsieur le baron Victor. Il n'est donc point de prévenances qu 'il ne prodiguera au baron. Il éconduira brutalement le pauvre Karel, coupable, à ses yeux, d'être d'origine plébéienne et brasseur de métier, brasseur qui 'fournit de bière l'auberge du SaintSébastien Lisa chantera, dans sa propre chambre, en compagnie de Victor, des romances « dont l'air et le rhythme respiraient l'amour et » la coquetterie. » Gansendonck conduira Lisa dans le pavillon de chasse du baron. Dans le jardin de ce pavillon, il est une sombre charmille ou Victor compte trouver la récompense et la fin de son amour éphémère. Mais Lisa craint ; elle se prend d'effroi quand le jeune homme, « pressant plus fortement son bras et se moquant de » ses craintes, » la pousse de force dans la sombre allée. Dans son angoisse, elle crie : Mon père! mon père! Mais c'est Karel qui entend ce cri, Karel qui, depuis de longues heures, attendait, derrière un buisson de seringats, l'issue de l'aventure et le moment de la vengeance. Les bras puissants de Karel s'appesantissent sur le baron; une lutte s'engage entre lui et le brasseur, lutte terrible dont Karel sort victorieux, mais dont il lui faudra payer chèrement l'issue.

Le lendemain de cette scène, Lisa, assise dans une chambre retirée du St-Sébastien, derrière le rideau de mousseline de la fenêtre, Lisa se livre » d amères réflexions. Elle a bien sujet de pleurer et de réfléchir ; l avenir ne se présente pas à elle sous de riantes couleurs. Karel, il est vrai, a pu fuir; mais le baron a déclaré qu'il demanderait aux lois vengeance d 'un acte qu 'il qualifie de guet-apens. La prison attend

(1) F rail ty the narre is woman.

(SHAKSPEARE.)

donc Karel; Lisa passe, elle-même, aux yeux des gens du village, pour être la maîtresse de M. Van Bruinkasteel ; son bon sens lui fait comprendre que les apparences sont contre elle, et qu'elle ne peut garder l'espérance de les voir démenties par les faits. Elle a vite compris les intentions du baron : il jouait avec elle, comme avec un de-ces hochets chers à l'enfance et qu'elle brise, à une heure, sans scrupule ni regrets. Cette conviction l'oppresse d'autant plus que l'image de Karel flotte sous ses yeux; que sa conscience lui reproche d'être la cause de tous les tourments qui martyrisent son cœur plein d'amour; qu'elle a connais'sance du caractère de son père, homme peu disposé à enrayer sur une pente et à profiter des leçons même les plus cruelles.

Les défiances de Lisa ne sont pas sans motif. Baës Gansendonck été hué des paysans du village, qui l'ont traité de coquin et d'âne, qui lui ont même montré le poing, le tout à raison de sa sotte conduite comme père... Ces manifestations ont éveillé cirez lui non du repentir, mais de la colère. Il rentre dans la maison furieux, « donnant des coups de fourche aux chaises comme si elles l'avaient offensé aussi. » Il s'écrie que a cela va trop loin, a oui, positivement trop loin. » Comment, un homme comme lui serait traité de pareille façon et par la gent villageoise 1 S'il n'avait pas craint de se salir les mains, il eût, avec sa fourche, -cassé la tête à une demi-douzaine de ces malotrus. Au surplus, ils ne perdront rien pour attendre. Il lui faut, dût-il perdre la moitié de son bien , une expiation terrible, et Sûs le forgeron, au besoin , paiera pour tous. Il y a des gendarmes en flandre , et si quelqu'un ose encore lui faire a mauvaise mine, » la moitié du village comparaîtra devant le tribunal. « Il a assez d'argent pour a cela. D'ailleurs, M. Van Bruinkastcel, qui est l'ami du procu» reur du roi, fera bien en sorte qu'ils soient mis à l'ombre pour a quelques mois. » Plus de grâce pour des coquins si impudents ; il faut qu'ils sentent le pouvoir du baës, Gansendonck.

C'est devant Kobe , son domestique , qui s'avoue paresseux , mais qui est doué d'une nature franche et honnête , que baës Gansendonck s'abandonne à sa rage. Kobe regarde le feu avec la plus complète indifférence , « comme s'il n'eût rien entendu. » De là, colère et surprise de la part du maître de l'auberge du Saint-Sébastien, à qui il déplaît de voir son domestique froid quand il est fâché , et qui, à cette occasion , menace Kobe d'un renvoi immédiat. Mais Kobe ne s'effraie point de ces menaces ; résigné à subir les caprices de son maître , avant de le donc quitter, il' veut lui dire ce qu'il a sur le cœur. Il, déclare onc à Gansendonck que, depuis deux mois, il se passe dans l'auberge « des chosçs que même un lourd domestique ne peut » voir sans que parfois le sang lui bouille d'impatience. » Il ne peut voir sans souffrir h sottise de son maître et les conséquences qu'elle a déjà entraînées pour la pauvre Lisa. << Notre Lisa, dit- » il , eût été heureuse avec Karel ; mais vous, baës, vous avez a amené le renard dans le poulailler ; vous avez attiré chez vous » un jeune fat ; vous l'avez excité à remplir les oreilles de votre

» fille de fades compliments, à lui parler d'un amour feint, à o lui chanter des choses contraires à toute modestie. Karel, le » seul homme qui l'aimait véritablement et qui pût la rendre heuM reuse, dépérit consumé par le désespoir; sa mère est au lit, » douloureusement atteinte du coup qui vient de frapper son unique » enfant; vous, baës, vous êtes haï et méprisé par chacun; on dit que » vous serez la cause de la mort de Karel , du déshonneur de M votre fille, et de votre propre malheur. »

Les propos de Kobe, sans trop irriter le baës, n'ont pas la puissance de le persuader. Il ne doute pas que M. Van Bruinkasteel ne soit décidé à épouser Lisa : on ne peut pas s'arranger de façon à contenter tout le monde; et quand le fait sera accompli, bien attrapées seront les mauvaises langues du village, qui, en compagnie de Kobe, ouvriront alors de grands yeux « comme une bande de hiboux au soleil.) Gansendonck bondit quand Kobe lui affirme qu'en présence au moins de dix personnes, M. Van Bruinkasteel a répondu, dans le cimetière, au docteur qui l'interrogeait à ce sujet, qu'on ne pouvait pas imaginer qu'un baron comme lui pût épouser une fille de la condition de Lisa. Il la considère, à la vérité, comme une brave fille, mais son père est un vieux fou « qui devrait être à Greel depuis longtemps. » Toutefois, Gansendonck accueille le conseil que lui donne Kobe, de se rendre auprès du baron et de le mettre en demeure de faire connaître définitivement ses intentions. Il se rendra donc dans l'après-dîner au pavillon de chasse et s'expliquera avec M. Van Bruinkasteel, quoiqu'il soit sûr d'avance de sa réponse. A ce moment, un cri de détresse affreux part de la chambre de Lisa ; Gansendonck et Kobe courent à cette chan'bre : ils trouvent Lisa, les yeux comme sortant de l'orbite, les lèvres contractées, en face d'un spectacle terrible : Karel conduit entre deux gendarmes, la vieille mère de Karel se traînant tout en pleurs derrière son fils , le forgeron Sûs à demi-fou de colère et de douleur; la pitié peinte sur tous les visages; des pleurs essuyés par plus d'un tablier.

Il faut bien que la vanité soit féroce par moments : quand le baës Gansendonck. obéissant au conseil de son domestique, se dirige, après son dîner, vers le pavillon de chasse de M. Van Bruinkasteel, c'est d'un pied léger, avec un cœur à l'aise. Il ne songe peut-être à ce pauvre paysan de Karel que pour se féliciter de son malheur, comme de la disparition d'un obstacle. Ce rustre en prison , il ne reste à sa fille que plus de chances d'être baronne. Il s'abandonne à cette agréable pensée le long de la route ; plus il la retourne dans son esprit, plus elle revêt un caractère de certitude. Le baron ne lui a-t-il pas dit à lui-même « que Lisa est beaucoup trop bonne et trop instruite pour devenir » la femme d'un grossier brasseur? » Il gage avec lui-même « cinq bonniers de terre, » que le baron lui sautera au cou dès les premiers mots qu'il lui dira de cette union. Puis quelles attentions n 'a pas eues pour lui M. le baron ! « C'était Monsieur Gansendonck » par-ci , Monsieur Gansendonck par-là ; des lièvres qu'il envoyait, » des perdreaux qu'il apportait lui-même, et Lisa ne mange pas » de gibier. » Le baron lui a toujours témoigné tant d'amitié, qu 'il lui frottait « la manche tellement que tout le monde s'en aper-

» cevait... » Aussi compte-t-il bien lui faciliter la chose... « Il n'en » sera pas peu satisfait. »

L'imagination du père de Lisa, trottant ainsi par, monts et par vaux, il se représente avec complaisance le baron donnant le bras à LIsa; les quatre domestiques, en grande livrée, suivant la voiture de gala du baron ; l'arrivée à l'église, au milieu de fleurs semées sous les pas de Lisa et de son mari ; l'orgue jouant « à ce" que les vitres en tremblent.» Quanta lui, à côté de M.Van Bruinkasteel, il se voit portant la tête haute et regardant « ces langues dp vipère et ces envieux » comme un beau-père d'un baron doit et peut regarder cette -stupide » canaille de paysans » Le lendemain, vingt membres de cette canaille, au moins, seront au lit, malades de jalousie. Après Je mariage de Lisa, il vendra ses terres, son auberge; il ira habiter avec sa fille et son gendre dans un grand château. Il ne fera plus que donner des ordres, chasser, monter à cheval et manger; car il est un peu., sous le rapport du ventre, de la famille de Gargantua et de Pantagruel, ce digne Gansendonck., Ces riantes perspectives ont diminué la longueur du chemin, et, rêveur éveillé, il lui faut presque « se cogner le nez » contre la porte du pavillon de M. Van Bruinkasteel pour, revenir au sentiment de la réalité.

Encore quelques heures, et il ne sera que trop complètement et trop douloureusement descendu de la région des rêves!

Ses tribulations commencent au seuil même du pavillon. Un domestique lui annonce que M. le baron n'est pas au logis, ou plutôt n'est pas visible.Gansendonck n'en peutcroire ses oreilles.Ceseraitdu beau, dit-Il, que M. le baron 11e fût pas visible pour lui. 11 se peut que M. le baron garde la chambre, parce qu'il a un œil bleu et un visage plein d'égratignures, résultats de sa lutte avec Karel, et qu'il soit peu soucieux de recevoir dans cet état. Mais serait-il au lit que Gansendonck pourrait lui parler, tant il y a de familiarité entre eux deux. Une pareille défense ne le regarde pas , et il entrera, morbleu ! Le domestique, avec un malin sourire, le laisse donc entrer et lui fait savoir qu'il va annoncer sa visite au baron. Chose inutile, aux yeux de Gansendonck, qu'une pareille formalité. Toutefois, ce n'est qu'au bout d'une demi-heure d'attente, dans une petite antichambre, qu'il parvient à être introduit chez le baron. Las de cette attente, qu'il regarde comme une insulte à sa dignité, il accueille fort mal le valet du baron. Il lui annonce qu'il peut bien vite « faire son paquet. » Mais le valet ne fait que rire de cette menace, Ouvre la porte du salon et annonce à haute voix le baës du St-Sébastien. Après quoi il redescend rapidement les -escaliers et laisse Gansendonck irrité en face de M. Van Bruinkasteel, qui est assis au fond du salon, le coude appuyé sur une table, l'œil gauche couvert d'un bandeau et la figure toute violacée.

Ce qui attire d'abord l'attention du baës Gansendonck, ce n'est pas la figure du baron, mais bien la robe de chambre turque, aux couleurs vives et bigarrées, dont il est enveloppé. Vertudieu ! s'écrie-t-il, quelle belle robe de chambre vous avez là ! Il voudrait bien savoir où elle a été faite; ce n'est pas sans regret qu'il apprend que c'est à Paris; sans cela, il se serait fait le cadeau d'un semblable vêtement. Ce n'est qu'après ces préliminaires qu'il s'informe de la santé du baron, lequel lui répond : « Vous voyez un œil

» bleu et le corps couvert de contusions. » « Heureusement, s'exèlame » le baës, que le coquin , auteur de ces violences, a été empoigné par D les gendarmes, » et que M. le baron lui fera sans doute payer cher sa brutalité. Point de miséricorde pour un tel méfait. Le baës gourmande même le baron de vouloir atténuer la punition et d'avoir pris en pitié les larmes de la vieille mère de Karel. Cette pauvre mère « n'avait » qu'à mieux élever son fils. Cette brute canaille n aura que ce qu elle D mérite.» Il faut, si l'on veut maintenir l'ordre, faire respecter les principes de respect et de soumission chez les paysans, ne pas leur donner à croire qu'ils sont les égaux d'hommes tels que lui et M. le baron. A la place de M. Van Bruinkasteel, il ne reculerait pas devant la dépense, et profiterait de l'occasion pour donner au brasseur et, par contre-coup, à tout le village une rude leçon !

Ce n'est pas cependant pour déblatérer contre les villageois ou insulter Karel que Gansendonck s'est rendu au pavillon. Des nouvelles de Lisa, demandées par le baron, offrent au baës le moyen de s'expliquer sur l'objet de sa visite. Il le saisit avec empressement. Il affirme que jamais Lisa n'a eu d'amour pour Karel : « Pensez un peu, baron , si ce lourd tonneau de bière eût épousé ma \* Lisa ! » Et comme le baron répond qu'il en est d'autres qui pourraient bien avoir le même goût, il s'écrie : « M. le baron songe donc D sérieusement au mariage ? » Il ne peut croire d'ailleurs que ce soit avec une autre qu'avec sa Lisa. Tout joyeux et s'enhardissant de plus en plus, il annonce à M. Van Bruinkasteel qu'il va faire un sacrifice, qu'il donnera à sa fille trente mille francs de dot en argent et biensfonds, somme qui sera doublée à sa mort. Quant à lui, il vendra son auberge et viendra habiter avec son gendre. Ce disant, il se lève , et, tendant la main au baron , il lui demande de toper sur le mariage : o Allons, allons, serrez la main de votre beau-père , et dans quinze D jours le premier ban sera publié.... Pas de timidité , baron , nous » ne sommes plus des enfants.... la main, la main. »

Pauvre père, ou, plutôt, pauvre Lisa! Un long éclat de rire de M. Van Bruinkasteel répond à. celle effusion. Le baron ne peut pas croire que le baës Gansendonck n'ait pas perdu la raison. Il a bien complimenté ironiquement le baës d'avoir deviné ses intentions de mariage. Il va se marier , en tffet, mais c'est avec une jeune demoiselle de Paris , qui n'est pas aussi jolie que Lisa , mais qui est riche et comtesse. Bien que saisi de frisson à celte déclaration, le père de Lisa conserve encore l'espoir. Il veut encore prendre les paroles du baron comme une plaisanterie; sa Lisa est riche, bien élevée; elle vaut peutêtre mieux qu'une comtesse. « Une bonne occasion s'envole comme » les cigognes sur la mer, et Dieu sait quand elle revient. » Tout ceci il le dit d'une voix presque suppliante. Mais le baron le plaignant de n'avoir pas ses cinq sens à lui et d'être détraqué du cerveau, il pose, enfin, nettement, à M. Van Bruinkasteel, la question: veut-il ou non épouser sa fille Lisa; question à laquelle répond ainsi le baron : « Il » m'est aussi possible d'épouser Lisa, qu'à vous, baës, d'épouser » l'étoile 'du berger. »

La colère remplace alors la plainte. Gansendonck apostrophe , dans les termes les plus véhéments, M. Van Bruinkasteel. Il y

a des lois en Belgique, lois qui sont tout aussi bien applicables à un baron qu'à un autre. Il contraindra , fût-ce au prix de la moitié de son bien , M. Van Bruinkasteel à épouser L\sa. On ne s'introduit pas impunément dans une maison telle que la sienne,, pour séduire, à 1 aide de propos menteurs et d'une foule de ruses hypocrites, la fille d' un homme tel que lui. Ces apostrophes n'ébranlent pas, on le comprend, M. Van Bruinkasteel dans sa résolution; elles le froissent seulement, dans son amour-propre, par ce qu'elles ont de comminatoire. Gardant toutefois du calme, il discute à son point de vue la question. Il demande à Gansendonck qui lui a ouvert tes portes du St-Sébastien, qui l'a mis en relations avec Lisa? C'est Gansendonck lui-même. Il n'a donc tendu de piège à personne; il est tout au plus coupable d'une légèreté' qu'excuse son amitié vraie pour Lisa, et dont il a été assez puni, au surplus, par Karel qui a l'a presque assommé. » Gansendonck reprochait toujours à sa fille de n'être pas assez familière avec le baron. Si elle n'avait pris eu autant d'honnêteté native, les sottes espérances de son père l'auraient fait sans doute succomber. Gansendonck ne veut pas ressembler à un paysan. Malheureusement pour lui, il y a peu de ressemblance en effet, entre un paysan et lui : «te paysan est 1 homme le plus utile sur la terre, et quand il est probe, qu'il a bon cœur et qu'il remplit ses devoirs, il mérite mieux que qui ce soit d'être estimé et aimé.» Il n'y a que des Gansendonck qui pourraient le livrer aux risées du monde, gens « qui s'imaginent qu'on s'élève en dédaiM gnant ses frères, qui se figurent qu'on cesse d'être paysan du moment a qu.e l'on parle des paysans avec mépris, et qu'il suffit de s'attifer de M quelques plumes d aigle pour être aigle soi-même ; » gens auxquels il faudrait rappeler tous les jours le mot du peintre grec : Nè sutor ultrà crépi dam.

C est plus que n'en peut supporter Gansendonck. Il démasquera le baron devant la famille même de cette comtesse parisienne à laquelle il veut s'allier. Il le montrera dans toute sa duplicité. Epousez-vous » Lisa, oui ou non? » vocifére-t-il, en menaçant le baron du poing. Le baron, pour dernière réponse, tire sa sonnette; trois domestiques apparaissent immédiatement dans le salon. Ils demandent « avec empressement » ce que veut leur maître, qui leur ordonne de conduire M. Gansendonck jusqu'à la porte du château. Le baës a beau se ré crier, appeler M.Van Bruinkasteel tyran, imposteur, séducteur, le menacer de sa vengeance; le baron se lève, quitte le salon et, sur un signe de lui, les trois valets poussent poliment, mais irrésistiblement, jusqu'à la porte , « sans s'inquiéter de ses imprécations, » le malheureux pro • priétaire du St-Sébastien.

Il n'est de reproches que ne se fasse Gansendonck. Il se frappe le front et s'adresse à lui-même les épithètes d'âne stupide, de sot » lourdaud, qui mériterait le fouet.» « Cela t'apprendra, se dit-il, ce » que sont les barons et les messieurs; mets. encore un gilet blanc et » des gants jaunes, mieux eût valu un bonnet de fou. Tu es assez » niais, assez bête pour te noyer dans un moulin à vent. Cache-toi, » rentre sous terre de honte, rustre de paysan ! rustre de paysan ! D L'âme pleine de rage, de remords et de tristesse, il regagne sa maison, ou plutôt il s'y traîne. Tout-à-coup, il aperçoit son domestique

Kobe qui court vers lui en poussant des cris de hâte. Lisa est dans une convulsion mortelle. Le pauvre père se plaint d'être accablé de tous les maux à la fois , d'être abandonné de tous, même de Kobe. Mais non, celui-ci ne se souvient plus des brutalités de l'aubergiste riche et vaniteux; il ne voit que la douleur du père : «Tout est oublié, lui dit-il, a avec une douce pitié; vous êtes malheureux, je resterai près de vous » aussi long-temps que je pourrai vous être utile à quelque chose. »

A partir de cette heure néfaste, Gansendonck dépouille le vieil homme, son vêtement devient modeste, sa parole affable, son attitude pleine d'humilité. Son existence n'a plus qu'un but : c'est le soulagement des maux de sa fille et la libération de Karel. Il est trop tard. En vain prodiguera-t-il à Lisa les plus tendres soins; en vain passera-t-il toutes ses heures auprès du fauteuil où elle se repose, la tête appuyée sur un coussin, effeuillant des marguerites, les fleurs qu 'Ophélia jetait au courant du fleuve. En vain la transportera-t-il dans le jardin de l'auberge, où l'air est si doux et si frais, où le soleil sourit. En vain lui peindra-t-il le bonheur qui l'attend bientôt entre les bras de Karel, bonheur caché à l'ombre, comme elle l'a toujours désiré. Lisa sait qu'elle approche de « l'éternelle tranquillité, »de la tombe, où. il doit faire calme et bon; le retour même de Karel ne la rendrait pas à la vie. Elle voudrait cependant le revoir avant d'aller là-haut prier pour lui. Elle l'espère. Un personnage puissant a promis d'intervenir pour diminuer la durée de la prison de Karel. Laisse, Lisa, toutes tes espérances et n'envie que les morts, parce qu'ils reposent : Invideo quia quiescunt. Karel, tune le reverras plus; son protecteur, « le Monsieur qui devait parler au ministre de la justice, est parti pour » l'Allemagne.» Ta tète retombera, « lourde comme du plomb, sur l'o» reiller, des larmes silencieuses jailliront de tes yeux et ta vie s'exha. » lera dans un dernier cri, sans écho: Hélas! hélas! il ne me reverra » plus sur la terre ! »

C'est ton cercueil que rencontrera Karel à sa rentrée au lieu natal. Par une belle matinée, sorti de sa prison, il vole vers son village, où l'attendent Lisa qu'il doit consoler et guérir, sa vieille mère qui a tant souffert de son absence et qu'il voit en esprit pousser un cri d'émotion, l'enlacer dans ses bras, lui brûler les joues de baisers entremêlés de larmes. Il est heureux de sa liberté retrouvée , des effluves balsamiques de la bruyère, du soleil printanier qui dore la verdure naissante des sapins. Mais le glas des morts tinte au village. Un cortège s'avance vers le cimetière où une fosse béante attend. Quatre jeunes filles, a vêtues de robe blanche comme la neige, portent le cercueil de leur compagne, cercueil semé de roses et de lis, emblèmes de la pureté virginale. » Toutes les filles de la commune suivent a portant à la main des fleurs et des branches de buis , toutes ,) jusqu'aux petites filles dont l'âme innocente ne comprend pas encore » ce que signifie mourir. » Trois hommes sont aussi derrière le cercueil : le père de Lisa qui chancelle comme un homme ivre, Sûs le forgeron et Kobe le domestique qui le soutiennent. Karel, comme frappé de la foudre devant ce spectacle, se précipite sur le cercueil, aux clous duquel il ensanglante ses mains.

o Il appelle sa Lisa , il crie, il pleure , il rit. » A ce moment, il

aperçoit le baron Van Bruinkasteel derriêre les vitres d'une auberge. Rugissant, un couteau à la main, et avec un cri féroce de triomphe, il se précipite vers l'auberge. Il se heurte, heureusement pour le baron, et tombe « comme une pierre la tête sur les dalles. » On s'empresse de le relever, et parmi ceux qui l'assistent se trouve le premier le baron qu'un remords ronge. Pendant ce temps, la dernière prière est dite et la dernière pelletée de térre jetée sur la fosse de Lisa. Karel ne souffrira plus désormais. Le ciel clément lui a envoyé la folie, la folie cet oubli des autres et de soi, demandé en vain par Manfred aux puissances surnaturelles qu'il évoquait.

IV.

Gansendonck, c'est le paysan vaniteux; l'oncle Jean, c'est le paysan avare. Membre certainement de la grande famille dont Plaute et surtout Molière ont fixé les types, l'oncle Jean garde toutefois une certaine individualité. On ne saurait être plus avare que l'oncle Jean, mais il est avare à sa façon, et comme on doit l'être au village et non comme on l est à la vrlle. Ceci s'entend de la forme et non du fond, point n est besoin de le dire... Il ne veut point manger chaud, de crainte de s affaiblir l'estomac ; il reproche à son neveu Mathias de prodiguer le sel dans la soupe, seul mets de son ordinaire. C'est d'un ton douloureux qu'il demande compte de la graisse et du beurre qui se trouvent dans cette soupe. « Hélas! tu veux me mettre sur la » paille dans mes vieux jours. Mathias ! Mathias ! ce n'est pas bien.» Mais Mathias s'explique : il n'a pas eu tous les torts en question; son oncle déclare même qu'il est un brave garçon et lui dônne l'assurance que s 'il lui reste quelque chose à sa mort, il saura le récompenser de ses' soins et de son attachement.

L oncle Jean a une nièce qui se nomme Cécile, pauvre fille dont il ne faudrait pas faire grand cas. Elle mange du beurre, fait flamber le feu, porte de belles robes et donne de l'argent, cas pendable dans tous les pays et que jugent tel l'oncle Jean, comme de raison, et aussi le neveu Mathias, qui convoite à la fois la fortune de son oncle et la main de sa belle'cousine. Cécile n'aime pas, à la vérité, Mathias; mais les hommes de cette trempe ne s'arrêtent pas à. d'aussi puériles considérations. Ce bon Mathias sait à quoi s'en tenir sur l'état de fortune de l oncle Jean; il lui connaît des écus qu'il veut s'approprier soit directement ou indirectement. Cécile est aimée de son oncle, et le bonhomme lui laissera sa fortune.C'est à celte fortune qu'en veut Mathias. Il n'en-, tend d'aucune manière qu'elle lui échappe. S'il faut ruiner Cécile dans l esprit de l'oncle Jean pour arriver à ses fins, il saura faire le sacrifice de Cécile, qui n'a que trop de torts déjà vis-à-vis du vieil avare. Ne fait-elle pas, quand elle le peut, l'aumône au pauvre, elle, nièce d 'un malheureux qui n'a épargné a quelques sous qu'en s'étant le pain de la bouche?» N aime-t-elle pas le fils de la mère Anne, Barthélémy, polisson et bandit, qui venait voler les pommes de l'oncle Jean quand

il n'était encore qu'enfant, et qui, devenu jeune homme, a fait d'autres tours « qui ne valent pas un cheveu de plus. » Horresco referens. a Le dimanche, et souvent pendant la semaine, il court les cabarets... » Il boit des pintes entières de bière; il chante, il danse, il rit et il » est le boute-en-train partout où l'on chante le mauvais refrain : » Vive la joie!... » ce qui est vraiment une honte à laquelle la mère Anne s'associe de deux façons, en ne morigénant pas ce Barthélémy comme il convitndrait, et en cajolant Cécile qu'on accable de friandises, qu'on s'attache à rendre gourmande, vaine et dépensière, dont on veut capturer la richesse future.

L'oncle Jean a entendu un véritable blasphème : « Riche, moi riche, » dit-il à Mathias; qui t'apprend à dire de pareilles infamies? Heureusement Mathias connaît avec quelle peine ils peuvent arriver à joindre les deux bouts de l'année. C'est la mère de Barthélemy qui met en avant ces calomnies. Raisonnant à rebours, elle croit de l'argent à l'oncleJean; elle se dit, en conséquence, qu'étant pauvre, elle doit marier son fils Barthélemy à Cécile qui doit hériter de la moitié de ce que laissera son oncle. Elle espère, d'ailleurs, que cet oncle ne vivra pas longtemps. « A peine le vieil avare sera-t-il en terre, que le violon a râclera chez eux ; ils boiront, feront bombance, se mettront en joie. » Barthélémy s'en ira ripailler et tapager dans les cabarets. » Ceci n'est pas encore ce qui préoccupe le plus Mathias : son âme sensible prévoit le triste sort qui attend, à la suite de tous ces désordres, sa pauvre cousine. Elle aura sans doute à pleurer pendant sa vie entière son erreur d'un instantl Peut-être mourra-t-elle sur la paille, ce dont Dieu veuille la préserver!

Larmes de crocodile, mais qui vont à leur but ; l'oncle Jean ne peut laisser sa nièce tomber dans l'abîme sur les bords duquel elle marche maintenant. Le moyen de la sauver est simple, selon Mathias: il consiste à lui donner un mari économe. Là est peut-être la difficulté : l'oncle Jean a beau chercher , dans tout le village il ne trouve personne. « Les honnêtes gens qu'il connaît sont aussi vieux que à lui ; les autres mènent une vie de dépense et de luxe. Pas moi , » pourtant, » se récrie Mathias. L'oncle Jean avoue, qu'il n'avait pas songé au seul homme qui convînt à sa nièce; mais son excuse est dans sa connaissance de l'aversion, de la peur même, que Mathias inspire à Cécile. Mathias est convaincu lui-même que Cécile le hait, qu'elle continuera de le haïr , qu'il sera malheureux avec elle : néanmoins , il consent à la prendre pour femme. « Un sentiment » de pitié pour elle, ma reconnaissance pour vous, dit-il à son » oncle , me poussent à ce sacrifice ; elle me déteste dans son égareD ment. Eh bien , je veux la sauver , être son ange gardien pendant » toute sa vie , épargner pour elle , l'entourer de soins.... et veiller » à ce que le peu que vous avez ramassé soit religieusement consera vé... et, peut-être, que sait on ? peut-être, à la longue, me D récompensera-t-elle par un peu d'affection. »

Oh ! Tartufe , je te reconnais ; tu es de tous les pays , tu te trouves sous tous les vêtements. Sûr d'épouser sa cousine de gré ou de force, glouton d'appétit, maître Mathias s'approche du garde-manger quand son oncle a remonté les escaliers. En savourant le pain et le beurre,

il ne se fait pas faute de réflexions qui ne sont pas précisément à la louange de l'oncle Jean: « Ah! ah! l'innocent ladre, il M couperait un liard en quatre. Quand il lui faut donner un cen» time, il le tourne et retourne dix fois, comme si c'était une c partie de son âme; bientôt il fera cuire de vieilles savates, parce » qu'il est possible' qu'elles aient été graissées dans le temps. Et il » est si pauvre... oh! si pauvre... Comme si je ne savais pas pour» quoi il ferme les portes à double tour quand il est là-haut... Il M fouille à cette heure à pleines mains dans les jaunets, le vieux » grigou ! Bah 1 il n'en restera que plus, et je saurai bien faire » qu'une part me revienne. »

Mathias n'a pas lui Horace; il est pourtant d'avis qu'il n'est pas d'amour plus sot que celui de l'or pour l'or. Il ne comprend pas la fassion de l'oncle Jean pour son trésor. Ce n'est pas qu'il dédaigne l'argent: au contraire, il en veut, afin de devenir un monsieur, d'avoir un domestique, de beaux habits, une grasse cuisine, du vin, dugibier, un cheval peut-être, « si l'héritage est rond. » Mais il n'est pas de la famille, et l'oncle Jean est d'une vie dure; il v a déjà cinq ans que Mathias est son esclave, et peut-être le sera-t-Il encore cinq autres années. Il a cependant une ressource. Cécile est de la famille, elle. L'oncle Jean a récompensé le dévouement de Mathias en lui accordant sa main. Il ne s'agit plus que d'être aimé de Cécile ou de l'aimer. Cas périlleux pour les sots, pour les niais! Mathias n'est point à ranger dans cette catégorie; il forcera Cécile à l'épouser.

Laissons Mathias livré à ses réflexions; entrons dans la ferme que nous trouverons un peu plus loin que la morne demeure de l'avare. Nous y ferons connaissance avec la famille qui l'habite, et aussi avec Cécile, et avec Catherine, un autre personnage de cette histoire.

Jeannet'e est une paysanne bien portante, « qui a une figure floris» saute de santé et plus fraîche qu'une rose. P Barthélémy, son frère, n'est pas d'une santé moins robuste. La mère de Barthélémy et de Jeannette, Anne, est une vraie ménagère, point riche , mais charitable, qui aime ses enfants et comprend la gallé, le propos rieur avant ou après boire. Près du feu est assise une jeune fille « dont les « vêtements, bien que presque semblables en tout à ceux de Jeannette,» ont, dans leur manière d'être portés , un cachet d'élégance ; elle a les yeux limpides, le visage pur, coloré; des traits fins, de la délicatesse dans les membres; une physionomie calme et séduisante. C'est Cécile, convoitée pour sa dot par Mathias, aimée pour elle-même par le fils de la fermière. — Pendant le dîner de ces braves gens, dîner composé de lard frit, de pommes de terre et de bouillie, dîner modeste, mais assaisonné par- le contentement et l'appétit, un coup est frappé à la porte « d'une main craintive. » Entrez, s'écrie la mère Anne, et l'on voit paraître sur le seuil une femme encore jeune, mais aux joues blêmes et amaigries, aux vêtements sordides, et tenant dans ses bras un enfant dont les dents claquent de froid. C'est Catherine, veuve d'un maçon qui s'est tué par accident; femme que le sort a frappée, mais qui n'était pas née pour mendier, à en croire son visage qui, « quoique flétri, portait un cachet de gravité et d'intelligence, et » avait dans l'expression quelque chose de noble et de courageux. »

Cécile caresse l'enfant de la veuve, qui lui apprend et la richesse de son oncle Jean et leur parenté. Catherine est parente de Cécile, et elle pourrait aussi prétendre à une part de l'héritage de l'oncle Jean , si Mathias, « cet hypocrite trompeur, » ne devait pas faire en sorte de s'approprier le tout. Catherine connaît Mathis, - ; il a demeuré longtemps dans le village où elle est née. Après avoir gaspillé tout son bien , Mathias a fait mourir de chagrin son père. Passablement instruit , « il s'est fait, par besoin, une espèce de marchand d'âmes et d'agent d'affaires, » et c'est ainsi qu'il a gagné accès chez l'oncle Jean. « Il a vu bien vite que le terrain était bon pour tromper et mentir. » Gourmand et dépensier, il est devenu sobre et avare , flattant de cette manière les goûts de l'oncle Jean, et se préparant à spolier Catherine et peut-être Cécile.

Cette révélation inattendue, Cécile en retirera-t-elle profit? Oui. En vain le sourire s'épanouira t-il sur la figure de Mathias , d'ordinaire si rébarbative; en vain Mathias expliquera-t-il à Cécile, «en soupirant,» le secret de toute sa conduite, qui a consisté à faire le joindre mal pour obtenir un plus grand bien. « L'oncle Jean est avare; son argentest son âme.» Par affection pour lui, Mathias a paru partager celle passion. Il a feint d'être avare; mais, en réalité, il ne l'était point. C'est bien à tort que Cécile ne l'aime pas. N'aura-t-elle pas avec lui de belles ro'jes ? N'habitera-t-elle point un petit château ? Elle ira en voiture, s'assiéra dans le chœur dans l'église, et sera saluée comme une dame. Les mets les plus friands couvriront sa table. L'oncle Jean n'a-t-il pas, on ne sait comment, amassé des florins par milliers? Ces richesses, il n'y a pas longtemps à les attendre. L'oncle Jean tousse de plus en plus... sa poitrine est perdue. » On lui fera signer un testament dans les règles. Tout, dès lors, ira de soi seul : « Dès qu'il a mourra, — nous n'y pouvons rien faire, — que Dieu ait son âme,— » l'argent nous restera, et nous montrerons alors si nous nous enten» dons ou non à vivre.... » Eloquence dpéensée mal à propos. Mathias ne s'est pas fait une juste idée de la femme à qui il parle : Cécile ne deviendra jamais sa femme; elle aimerait mieux être enterrée vive dans une fosse ou dans un couvent.

« La fière jeune fille a a vu s'ouvrir le cœur de Mathias; elle remercie Dieu de l'avoir éclairée. Mathias rentre alors dans sa nature. Il fera chasser Cécile du logis; il la fera maudire par l'oncle Jean. Menace qui produit plus d'effet que la première, qui fait presque perdre courage à Cécile. Ses épreuves ne sont pas cependant arrivées à leur terme. Circonvenu , l'oncle Jean veut l'union de Mathias et de Cécile, et sa première exigence est que Cécile n'ira plus à la ferme, où elle voyait Barthélemv, le rival préféré de Mathias. Maison dont elle ne s'éloigne pas sans larmes et où elle en laisse également. Un jour, Mathias entrera dans la chambre de Cécile; il la meurtrira de ses pieds et de ses poings; de douleur, elle s'affaissera sur ses genoux. « Je te l'avais bien dit, que tu t'agenouillerais un jour devant moi; tu croyais la chose impossible, et te voilà. » Cécile, vaincue par la douleur, est prête à faire tout ce que Mathias voudra , à être sa servante... niais non sa femme cependant. Le baiser conjugal lui ferait horreur... il la ferait mourir... Mathias lui réserve une mort à coup d'épingles.

Il interdira à Cécile d'aller à la ferme, où Barthélemy dépérit. Il lui défendra de sortir des murs du vieux couvent où il a renfermé son oncle. Cécile obéit en .victime. Que pourrait-elle faire ? Mathias a le courage de son infamie; tous les jours il la rudoie et la maltraite physiquement. Il ne veut pas qu'elle coupe un morceau pour la les pauvres dans le pain de l'oncle Jean, surtout en faveur de a mendiante Catherine. Si Catherine reparaît au couvent, il veut-lui briser le cou, haine qui peut provenir de la craintes Lassé d-e ses mépris, Malhias, cc riant hideusement, » prendra un jour Cécile par les épaules et la poussera hors du,logis de l'oncle Jean. Il importe peu à Mathias que sa cousine soit sans ressources et peut-être sans abri. Il reste maître de son oncle, et il n'est pas homme n'éprouver des remords ou à perdre son temps.

Cécile, en quittant le couvent, s'écrie, dans un accès de joie : Je suis libre 1 libre! C'est le sentiment naturel, involontaire presque de l'esclave émancipé., Mais la réflexion vient troubler bien'ôt cette joie. Que deviendra-t-elle ? Quel sort misérable ne lui est-il pas fait? Elle aperçoit alors,au détour d'un sentier, Barthélémy « tout tremblant devant elle » apparition qui fait échapper de son sein un cri de surprise: Le sourire reparaît sur le vjsage de Cécile et sur celui de Barthélémy. C'est un sourire qui ne doit pas durer. Barthélémy a trop souffert pendant les trois mois qu'il n'a pu voir Cécile; celle-ci. a été chassée de son fojer, ignominieusement chassée. lille pleure; Barthélémy trouve dans cette circonstance une cause de consolation. Il en remercie Dieu. Il offre à Cécile l'hospitalité de sa pauvre mère Anne. « Allons ! allons ! il, fait si bon chez nous. Votre chaise est tou» jours à la même place; tout languit en vous attendant. o Mais chez Cécile, la pudeur est plus forte que l'amour; les gens du pays pourraient calomnier sa présence sous le toit de Barthélémy, D'ailleurs, l'oncle Jean l'a déshéritée; elle est pauvre désormais. Le jeune paysan n'accueille cette dernière déclaration qu'avec incrédulité: mais quand il en reconnaît la vérité, la joie, le pénètre : c'est ce qu'il voulait; la richesse de Cécile aurait pu faire qu'on se méprit sur le caractère de son affection. Il lui donnera, en compensation de cette richesse envolée, des trésors d'amitié et d'affection. Rien ne manquera à leur bonheur, surtout si Cécile accepte de venir à la ferme -e, où elle couchera dans la chambre deja mère de Barthélémy. Ce qu'accepte la jeune fille, ce qu'accueille Barthélemy avec la plus profonde émotion. Il verse des larmes, et s'écrie : « La joie aussi fait mal... Elle brise le cœur et rend fou. »

A dater de cette'heure , la gaîté et le bonheur rentrent dans l'humble ferme de la Chapelle. Barthélemy travaille avec ardeur et en chantant. Cécile confectionne des vêtements pour les jeunes filles du village., travail auquel elle est experte et qui lui vaut a mainte belle pièce de monnaie. » La demeure maternelle a été embellie par les soins assidus de 'Barthélemy. Le jardinet est émaillé de fleurs et de plantes de toute espèce. Des pigeons viennent manger dans la main de Cécile. Deux bancs sont dressés dans le jardin, en facè l'un de l'autre. Sur l'un de ces bancs, s'asseoient, le dimanche, la mère Anne et Cécile; sur l'autre, Barthélémy et sa sœur Jeannette. C'est là

qu'on cause du bonhsur présent et sans doute du bonheur à venir, et que, placés en face l'un de l'autre, nos deux amants échangent ces propos si doux qu'inspirent la jeunesse, la campagne et l'amour.

Contentement passe richesse, dit le proverbe. On ne chante pps', on ne seréjouit pas chez l'oncle Jean ; sa vieille demeure aux murg lézardés, aux carreaux brisés, est devenue tout-à-fait morne depuis que l'âme qui l'animait n'y est plus. C'est au point qu'eles laboureurs, en revenant le soir de leur travail, sont prêts à se signer quand-ils r»assent devant l'habitation mystérieuse et maudite. Une grave maadie retient l'oncle Jean dans sa chambre, chambre sans air, sans lumière , où il faut rester quelque temps avant de pouvoir distinguer le vieillard et lé grabat sur lequel il est couché. L'oncle Jean n'«st plus qu'un squelette ; ceci n inquiète guère Mathias. Il trouve que son oncle a a la vie dure comme un chat. » Et puis, cet oncle, cet avare, n'a-t-il pas la velléité de manger de la viande, de voir sa fille avant de mourir. Mathias en est à n'y plus rien .comprendre. Mais on peut éloigner Cécile du lit de mort de son oncle ; on peut se réconcilier avec Catherine la veuve. Pauvre comme elle l'est, la perspective de participer à l'héritage de l'oncle Jean doit la séduire. En attendant, elle peut venir au vieux couvent en qualité de femme de ménage. Elle y sera bien traitée de toutes façons , et Mathias ne lui demande qu'une chose bien facile : c'est de l'aider à détruire l'opinion accréditée dans le voisinage sur la gravité de la maladie de son oncle. On le croit mortellement malade, tandis qu'il n'a que la goutte.

Mathias serait-il revenu à de meilleurs sentiments? L'hypocrisie aurait-elle fait place chez lui a la sincérité, la félonie à la loyaufé? Il y a des mincies qui s'opèrent parfois dans le cœur humain. Mais Catherine ne croit pas que Malhias doive en fournir un exempte ; elle conn ût depuis trop longtemps si nature profondément perverse. Elle rit de ses promesses vaines. Elle ne consentira pas à aider « ce faux démon, cet hypocrite Judas, dans si tromperie vis-à-vis de- • Cécile, « cet ange de bonté.» Une considération la détermine, néanmoins, à prendre au mot Mathias. Un double rôle lui apparaît - «rena dre à Cécile sa fortune et son oncle, récompenser elle et Barthé» lemy... Punir le fourbe et vaincre le méchant... ce serait beau. » Elle prie Dieu de lui accorder assez de forces et d'habileté pour suffire à cette tâche. Souriant à cette idée, elle quitte sa cabane et se rend au vieux couvent, non sans avoir jeté avec dédain la pièce d'argent qu'elle venait de recevoir de Mathias , et s'être essuvé les mains à son tablier, comme si cet argent y eût laissé une tache.

La veuve, qui n'avait lu cependant ni Labruyère, ni Larochefoucaulil, ne S'était pas trompée. Le retour de Mathias n'était qu'apparent. Plus que jamais ses passions le dominaient, et il ne vou ait, en attirant Catherine, que se ménager une complice au crime qu'il méditait ou un moyen de couvrir ce crime: Décidément l'oncle Jean, malgré la diète qu'on lui a imposée, tarde trop à mourir et à laisser à son neveu les cent mille florins détenus dans la cave. Ce n'est point par goût que Mathias a vécu «,dix ans comme un esclave... » que pendit dix ans il a flatté son oncle « comme un chien...» accepté une

nourriture bonne à jeter aux porcs..» qu'il a trompé, calomnié. Et le tout resterait sans récompense ? Non , non. Tous ces sacrifices doivent lui être payés au prix de l'or. Il a faim de cet or. Pour rassasier cette faim, il ne- reculera devant aucun moyen. Les clefs,'les clefs delà cave! hurle-t-il. Il cherche à les arracher de dessous la couverture; mais l'avare a retrouvé, pour défendre son trésor, une énergie que Mathias ne soupçonnait pas. Il faudrait, pour lui enlever les clefs de son trésor, « lui arracher les bras. » Une pensée infernale naît alors dans l'esprit de Mathias\* La vie est moins chère que son or, au vieillard, « Ah ! tu ne veux pas me payer? Tu D vis encore! eh bien! la mort me paiera, » s'écrie-t-il ; et, bondissant comme une bête fauve, il s'élance sur le malade, il écrase sa poitrine, lui arrache les clefs de la cave, que sa main frémissante a retenues jusqu'au dernier moment.

Muni de ces clefs précieuses, dont la possession lui a paru valbirun crime,il ouvre la porte delachambre d'une main incertaine. Une apparition le terrifie : la veuve est devant lui. Aurait-elle vu par le trou de la serrure le drame qui venait de s'accomplir? Aurait-elle entendu les gémissements de l'oncle Jean, assassiné sur son lit de moribond? Mathias se rassure ; il annonce à Catherine la mort de l'oncle Jean frappé d'apoplexie, et lui enjoint de fermer toutes les portes de la demeure. Pâle, chancelant, il se dirige vers la cave qui contient les trésors de sa victime. Il pénètré dans cette cave faiblement éclairée par une petite lampe. C'est à pas mal assurés et à tâtons gu'il s'avance dans ce lieu qui lui est inconnu. « Peut-être avait-il peur. Peut-être » sa conscience faisait-elle déjà apparaître à son regard troublé.la » juste punition que Dieu réservait à son crime. Quelle n'eût pas » été sa terreur s'il eût pu voir l'ombre humaine qui le suivait de loin » dans l'obscurité! D Il entend tout-à-coup, derrière lui, un bruit qui lui fait détourner la tête. Mais il n'en continue pas moins sa descente, jusqu'à ce qu'il soit'arrêté par une porte basse « dont la » surface était tellement garnie de clous qu'à peine on en pouvait dis» tinguer le bois. Une large serrure rongée par la rouille s'attachait à » la muraille, et une épaisse barre de fer, placée en travers de la » porte , fermait cette entrée du trésor de l'avare. »

Après un pénible effort et le cœur palpitant, Mathias ouvre encore cette porte. Une fois dans la cave, toute peur, tout remords l'abandonnent. Il va enfin s'approprier cet or qui lui a fait endurer tant d'années de privations, cet or qui l'a rendu criminel. Après quelques recherches, il découvre une cachette pratiquée dans l épaisseur de la muraille. C'est le trésor... Trois sacs... quatre, cinq sacs... l'or! de l'or !.. D'une main tremblante il dénoue le cordon d'un de ces sacs, à travers la toile desquels il voit briller le métal tant désiré. Déception ! ces sacs ne contiennent que du cuivre! Triste prix de tant d'années de servitude et de misère ! Dans sa fureur grotesque, s: elle n'était hideuse, il se livre à des imprécations contre sa mauvaise étoile. Quelques livres de cuivre! « Ainsi ce serait là le prix de » dix années de servitude et de misère... le prix d'un meurtre... le D prix de mon âme !... Ah ! oncle Jean, traître, hypocrite , voleur! » Il m'a trompé... il m'a volé! C'est donc là ce bonheur si longtemps-

» attendu. La richesse, le luxe, la grandeur.... un monceau de cuivre. » Malédiction ! je l'ai tué.... Eh bien! ne l'a t-i 1 pas mérité? Ah! » j'aurais dû le faire mourir lentement dans de longues tcrtures, le » traître! » Des pleurs s'échappent de ses yeux, des blasphèmes sortent de ses lèvres. Au paroxysme de la rage, il lance un des lourds sacs au fond du caveau : un résonnement creux répond au choc du mêtal. Mathias a trouvé le trésor de l'oncle Jean.

Il le lient donc cet or tant convoité. Il va pouvoir jouir enfin de la vie par tous ses pores. A lui désormais les jouissances de la vie la plus sensuelle, les femmes, les vins, les chevaux... Il savourera même les jouissances de l'ambition. Qui n'adore pas un peu Baal aujourd'hui? Qui n'a pas de considération pour l'homme dont la bourse est pleine, manquât-il de cœur, eût-il entassé mauvaises actions sur mauvaises actions? Toutes ces jouissances gisent « dans cet argent inanimé , » dans ce métal etincelant. » Mathias, dans sa joie, dans sa reconnaissance , tâte l'or de l'oncle Jean ; peu s'en faut qu'il ne le baise. Mais la lueur de sa lampe faiblit, et il lui faut cependant cacher sa fortune aux yeux de tous. Remplissant à la hâte deux des plus grands sacs, il se dirige vers la porte du caveau. Cette porte ne s'ouvre pas, malgré les efforts les plus énergiques. Elle a été fermée au dehors par Catherine la veuve, qui épiait l'heure providentielle de la vengeance, ou plutôt de l'expiation. Mathias aura beau l'implorer, lui offrir, avec sa main, de 1 or à foison; inexorable comme l'antique destin, Catherine veut garder sa proie. Mathias mériterait sans doute de mourir de faim dans le caveau; mais ce serait une mort trop douce pour lui. Bientôt on le délivrera, mais ce sera pour le remettre aux mains de la justice des hommes, qui doit précéder celle de Dieu.

Que faisait Cécile pendant que Mathias, en proie à toutes les tortures, roulait sur les marches de l'escalier du caveau, plutôt mort que vivant? Dans la chambre, « où brûlaient deux cierges de cire jaune placés aux côtés d'un crucifix, » Cécile essayait de rappeler à la vie son vieil oncle, espérait ou pleurait de douleur suivant que le malade retombait dans l'immobilité ou paraissait donner quelques signes de vie. Barthélémy et sa mère, agenouillés, adressaient au ciel leurs prières les plus ferventes pour le moribond. Tout-à-coup l'oncle Jean parait remuer les lèvres. Il ouvre et ferme la bouche comme si son corps, épuisé, « eût machinalement demandé de la nourriture. » Cécile s'empresse de lui offrir quelques cuillerées de bouillon Revenant peu à peu à la vie , le vieillard reconnaît Cécile ; il l'attire à lui et l'embrasse en criant d'une voix éteinte : Cécile ! Il pose aussi ses lèvres sur le front du bien-aimé de Cécile; il lui donne un baiser.. « le baiser de réconciliation peut-être. » La joie de tous les assistants à celte scène à la fois lugubre et touchante serait complète si dans les bonnes natures il ne se mêlait pas de la tristesse à la vue des punitions même les plus méritées. Ils voient Mathias, « pâle comme un mort, (c les cheveux en désordre, les vêtements déchirés, les mains couvertes » de sang desséché, tant il s'était meuîtri et blessé en s'efforçant » d'arracher de ses gonds la porte du caveau, » Mathias, que l'on conduit en prison, et que la présence seule de la force publique protège contre l'indignation des villageois.

Prenons les choses dix ans après. Le vieux couvent a été transformé en une vaste ferme où règnent l'aisance et le contentement; Cécile, Barthélemy et la grand'mère Anne veillent à l'envi sur les derniers jours du vieil oncle qui a prêté beaucoup d'argent, mais à petit intérêt, à Barthélemy. Il est bien heureux dans ses vieux jours 1 oncie Jean ; on a tant de sollicitude pour lui ! Seulement il dit parfois que les domestiques mangent trop et que les dépenses se font en général avec trop de légèreté; mais un avare ne se change pas en prodigue, dans la vieillesse surtout. D'ailleurs Barthélémy et Cécile lui pardonnent bien facilement ces sorties , et tout le monde est ainsi con tent. Jeannette est la femme du jardinier du château. Catherine, la pauvre veuve, vit au vieux couvent du travail de ses enfants et des bienfaits de Cécile. Mathias subit encore dans les prisons le châtiment de son crime.

N

V.

Romancier habile et fécond, M. Henry Conscience n'en est pas à son coup d essai. Il a publié divers romans de longue haleine, entre autres Rikke-T ikke-Tach, reproduit dans les colonnes de la Revue des Veux-Mondes, et qui a commencé chez nous, sauf erreur, la réputation de l'auteur. On aurait pu prendre pour base d'appréciation de M. Conscience une de ces œuvres plus étendues. Mais, si nous ne nous trompons, elles ne caractériseraient pas mieux son genre particulier de talent que les Scènes de la vie flamande. C'est dans les poèmes, comme sur les toiles de petite dimension, qu'on saisit le plus vite les qualités, les défauts, l'originalité, en un mot, de l'artiste. Si nous n avons pas rempli trop maladroitement notre rôle de chroniqueur, rôle parfois difficile et ingrat, mais souvent plein d'attraits surtout si I on veut, après nous, lire les Scènes de la vie flamande, 1 originalité du talent de M. Conscience apparaîtra sous ces traits : s inspirant toujours aux sources morales les plus pures, le romancier est doué, comme artiste, d'un talent d'observation vrai et naturel, d un vif sentiment de la vie champêtre, de la poésie qui s'exhale du soleil, de 1 air pur des prairies, des arbres et des eaux.

C est à la campagne que Conscience place , par prédilection , et va chercher ses personnages. Mais il ne peint pas les paysans avec la palette de M. de Florian; il ne les dote pas de toutes les vertus; il ne bannit pas des mœurs villageoises tous les vices qui vivent et prospèrent au sein des grandes villes. Ses types sont pris dans le fond de la nature humaine qui nevarie pas avec le sol, avec l'occupation de l 'homme, avec la scène de ses passions. Pierre Joostens qui ne reconnaît pas Jans le Long-Jean l'enfant généreux qui le sauva des eaux de la Veen; Laurent Stevens qui jette i la tête de son ancien compétiteur la nouvelle la plus cruelle qu'il pût lui annoncer;

Jean l'avare et Mathias le spoliateur, baës Gansendonck le vaniteux, le parvenu de mauvais aloi , sont des habitants de la ville comme des champs. Ce n'est pas au village seul que l'on rencontre des victimes du sort comme Rosa, des mauvaises ou des soties passions comme Cécile et Lisa. Non! La vierge Astrée et les temps Saturniens sont passés pour ne plus revenir, même au village. Mais ce qui est vrai, c'est que s'il y a identité dans les passions au village et à la ville, les passions s'y manifestent différemment et y parlent un autre langage. Don Juan sait bien qu'il ne réussirait pas vis-à-vis d'Henriette en employant les moyens de séduction qui ont mis entre ses bras Dona El vire. Le paysan , amoureux d'une grande dame , tâcherait de mettre de côté ces brutalités de langage, voire de main, cette odeur de fumier qui l'ont mieux servi que des phrases élégantes et du patchouli pour captiver les maritornes de son village.

Laissons indécise cette question de la supériorité morale des campagnes sur les villes et vice versà. Elle est du domaine des moralistes et des économistes , dont elle peut longtemps encore charmer les loisirs et alimenter les controverses. Mais ils sont nombreux ceux qui haïssent avec Alfred de Musset, poète aimé et prématurément enlevé (1), les moëllons et les pavés des villes, qui leur préfèrent l'air libre des champs. Et qu'ils ont bien raison ! Le soleil a comme honte de pénétrer dans les rues sales et boueuses des villes ; l'air y est rare, chargé de miasmes malfaisants. Virgile a célébré avec trop d'affectation les charmes de la vie champêtre , la volupté du sommeil sous l ombre épaisse des hêtres , les combats des bergers sur la flûte et le pipeau. Mais l'auteur des Georgiques, l'un des plus grands et le plus aimable des poètes, a eu raison de consacrer la grandeur des travaux de la terre , Magna parens frugum. Mais à la campagne, on respire à pleine poitrine ; l'on court le long des sentiers couverts d ombre ; les genêts , les joncs, les aubépines jettent dans l'air des effluves qui raffraîchissent et la pensée et les sens ; les ruisseaux murmurent. Mais quand la campagne a perdu toute sa parure et que la nature semble à jamais endormie, on se serre, pourse raconter des histoires du temps passé (2), autour de la cheminée où le feu pétille.

(<) Vous me demandez si j'aime ma patrie, Oui, j'aime fort aussi l'Espagne ci la Turquie ;

Je ne hais pas la l'erse et je crois les Hindous De loris honnêtes gens qui boivent comme nous ; Mais je hais les cités, les pavés et les bornes,

Tout ce qui porte l'homme à de mettre en troupeau. Pou r vivre entre deux murs et quatre faces mornes. Le front sous un moellon, le pied sur un tombeau.

(2) Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires Des histoires du temps passé,

Quand les branches d'arbre sont noires,

Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé, Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'elance, Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher , L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,

Comme la girouette au bout du long clocher 1

A. DE VIGNt.

Conscience ressent et exprime toujours avec bonheur cette poésie de la vie rurale mêlée à celle de la nature. Poésie moins.élevée, mais plus saine , plus rafraîchissante que celle du cœur humain, dont les accents ne vous remuent pas, jusque dans les derniéres profondeurs, comme la voix des Shakespeare, des Lamartine, des Hugo-et des Byron. Conscience aime tout aux champs: a La chanson des jeunes filles et le sifflement des paysans; » le soleil qui à l'heure vaillante du midi fait haleter les grands boeufs ; le sommeil des champs pendant l'hiver, « le gémissement du sol sous-le battement, cadencé des o fléaux; 1 impatient tic-tac des moulins à blé ; les coups secs du teil» lage du lin ou le lourd murmure de la barrate. Tout jusqu'au » hennissement des chevaux, .au meuglement des vaches, au plaintif J) et doux bêlement des moutons..... Hymne admirable qui s'élève D vers Dieu et lui dit que ses créatures se réjouissent dans leur travail et le remercient de leur sort sur la terre. »

Ce vif sentiment de la nature se mite chez notre romancier aux accents de l'âme , aux souvenirs du cœur. Ecoulons-le raconter ses impressions, lorsque vovageur à l'aventure, il est ramené dans le village de la Campine anverèoise, où, en 1830, il avait tenu garnison, où il avait connu Lisa enfant de cinq ans, qui versa des larmes amères « quand les tambours battirent le roulement d'adieu et que son bon a ami le sergent-major se tint debout et le sac sur le dos, prêt » à la quitter pour toujours. » Jeune enfant à laquelle il n'a plus songé et qui sans doute doit aussi l'avoir profondément oublié; village dans lequel il entre sans attente comme sans pressentiment 1

« Cependant je n'èus pas plutôt ressaisi au plus profond de ma mémoire l'image de l'église, des maisons et des arbres, qu'un sourire de'bonheur et de surprise éclaira mon visage et que ma poitrine se gonfla d'une joyeuse émotion. La vue de la vieille enseigne de l'auberge fit surtout battre mon cœur... Je penchai la tête et demeurai un instant immobile à suivre le cours des jeunes souvenirs qui se pres. saient dans mon âme comme un flot brûlant et embaumé.

» Combien notre âme doit avoir d'amour et de puissance, dans les jours de la jeunesse, pour enfermer à jamais en soi tout ce qui l'entoure , et l'envelopper d'affection comme u'un impérissable voile ! Hommes, arbres, maisons, paroles, tout — vivant Ou inanimé — tout devient une partie de notre être ; à chaque objet nous attachons un souvenir aussi beau, aussi doux que notre jeunesse elle-même. Notre âme déborde de force, elle lance des étincelles et, des reflets de sa vie sur toute la création; et tandis que nous saluons d'un hymne joyeux et incessant le bonheur qui nous sourit à tous, enfants ou jeunes gens, dans un avenir sans bornes , tout dans la nature chante et se réjouit à l'unisson avec nous.

» Ah ! combien j'aime la bruyère, le tilleul, la ferme, la chapelle et tout ce qui me parlait au temps où les roses de la jeunesse et les lis de la chaste poésie des. premières années couronnaient mon front. Ils ont partagé toutes mes jouissances, je les ai vus s'épanouir voluptueusement et resplendir sous la chaude lumière du soleil, alors que, dans ma joyeuse insouciance, je m'élançais dans le chemin inconnu des destinées humaines. Ce sont mes vieux compagnons de

jeu, mes amis. Chacun d'eux me rappelle un souvenir agréable, une douce émotion; ils parlent la langue de mon cœur; toutes les fibres les plus délicates de mon âme tressaillent à leur appel avec une juvénile énergie, et, dans un calme et religieux attendrissement, je remercie le Seigneur de ce qu'il laisse couler dans le cœur g'acé de l'homrie désenchanté le bienfaisant souvenir. »

La muse d'Henry Conscience cependant n'a point que des ailes ; elle est de son pays et touche à terre parfois. Zanna , la fille du vieux baës Joostens , ainsi que Barthélémy, l'amant de Cécile, sont de vrais enfants de cette Flandre , riche en gras pâturages, en belles plaines, en fortes filles, en vigoureux garçons. Ce n'est pas sur cette terre que fleurit la mélancolie, que l'amour étouffe le goût des plaisirs sensuels : bonne chère, danses, grosse joie. Zanna, au mariage de Rosa etdu Long-Jean, a pris son plus beau bonnet de dentelles , sa plus riche robe de Frise, ses plus belles boucles d'oreilles. Son visage rougit de plaisir : on eût dit « une gigantesque fleur déployant ses » larges pétales hauts en couleur, » une « belle et majestueuse o pivoine qui s'épanouit par un beau jour de mai.» Barthélémy est ennemi de la tristesse ; tes joies bruyantes de la Kermesse, le son des fifres, des violons et des tambours , le choc des pots de bière , l'attirent et le réjouissent, il prend copieusement sa part des plats d'excellente bouillie, de pommes de terre et de lard frit qui figurent aux repas. Il sacrifierait sa vie pour Cécile; mais s'il doit vivre pour elle et avec elle, ce n'est pas dans les nuages qu'il place le bonheur de cette union. « Voyez-vous, Cécile , je travaillerai comme un M esclave aux champs, ou je préparerai des cerceaux dans le jardin ; » vous ferez comme autrefois des habits pour le monde ; Jeannette M soignera la vache, ma mère demeurera avec nous et fera la cuisine.... Chacun de nous gagnera quelque chose, le mettra dans la M bourse commune, et nous ferons ainsi des épargnes. Nous achèa terons encore une vache et nous prendrons plus de terre en fer» mage.... Et qui sait?., ô Seigneur, Seigneur ! si cela pouvait arri» ver, qui sait? nous finirons par prendre une servante... » Perspective qui, loin de déplaire à Cécile, lui arrache cette exclamation : Barthélémy, comme vous parlez bien ! ce serait le ciel sur la terre. »

Les romans de M. Henry Conscience jouissent dans les Flandres d'une popularité d'autant plus grande qu'ils sont écrits dans l'idiome du pays. Grâce à M. Léon Vocquier, un de ces jeunes gens curieux et à l'affût de toutes les manifestations intellectuelles, de quelque point qu'elles partent, M. Henry Conscience est aujourd'hui connu des lecteurs français. Il a conquis droit de cité et de bourgeoisie dans notre langue, et il ne nous étonnerait pas que ce fût la traduction de M. Vocquier qui servît à populariser son nom et ses œuvres à l'étran-, ger. Le succès des romans de M. Conscience ne se renfermera point vraisemblablement, chez nous, dans le cercle sans cesse élargi, mais encore trop étroit, des personnes qui s'occupent de littérature. Ce succès deviendra populaire, et ce sera justice. Le goût de la lecture, s'il n'est pas encore vif en France comme il l'est en Allemagne, où, chez l'artisan, les œuvres de Schiller et de Gœthe, se rencontrent, avec la bible, sur l'établi , à côté des instruments de travail,

le goût de la lecture se répand de jour en jour au sein de nos classes ouvrières. Mais ce goût, il faut le diriger, le prémunir contre de dangereux écarts. Tous les livres ne doivent pas entrer indifféremment sous le toit de l'ouvrier; il en est qu'on gémit d'y rencontrer, et ceux-là malheureusement tirent un attrait particulier de leur bon marché et de leur nature légère, licencieuse même, trop en harmonie avec le peu d'élévation intellectuelle de leurs lecteurs.

La littérature populaire compte de nombreux auteurs et de nombreuses œuvres en France. Mais que d'ivraie à côté du bon grain 1 Si jamais le triage s'opère, si l'on peut former un jour une collection de livres moraux , instructifs et amusants à la fois à l'usage des classes laborieuses , des ouvriers et des paysans, notre conviction est que les œuvres du romancier flamand y prendront une place distinguée. Leur lecture, loin de froisser aucun sentiment honnête, est faite pour inspirer l'amour du bien, la haine du mal, la résignation ou la gaîté, deux puissants auxiliaires de l'homme du peuple dans sa vie difficile et remplie de combats.

Le succès du moraliste n'ôterait rien au mérite de l'écrivain : M. Henry Conscience a été le bienvenu au sein de cette littérature européenne dont les rangs s'épaississent chaque jour. Car il y a bien aujourd'hui une littérature européenne, j'allais dire une littérature universelle, chose qu'on n'eût pas soupçonnée , qu'on eût même traitée de chimère, il y a cent ans. Les antipathies littéraires étaient alors aussi vivaces que les haines nationales. C'était le temps où Voltaire traitait Shakespiare de sauvage ivre ; où Corneille et Racinq étaient outrageusement traités par le petit nombre de critiques ou d'érudits d'Outre-Manche qui les avaient lus ; où le grand Frédéric, adepte littéraire de Voltaire, souriait de dédain au premier vol de la muse allemande, et préférait un fade madrigal venu de France aux inspirations nobles et sévères de Klopstork. Qui, à l'exception de quelques privilégiés, qui connaissait en France, à cette époque , les noms du Dante, du Tasse, de l'Arioste, du Camoëns, de Lope de la Véga, de Caldéron? Chaque nation se cantonnait dans sa littérature comme dans ses forteresses et ses frontières. On eût dit uu cordon sanitaire intellectuel: après un siècle à peine, que reste-t-il de ces barrières puissantes? Des ruines éparses. Divisées encore par trop d'intérêts matériels, les nations se rapprochent de plus en plus les unes des autres par les idées. Dans cet échange continuel et quotidien des œuvres de l'esprit d'un point à l'autre du globe, elles apprennent à connattre les qualités et les défauts de leur génie respectif. Nous ne craignons plus en France d'avouer de l'admiration pour Shakespeare; on le joue sur nos théâtres. Corneille et Racine sont bien vengés, dans la patrie de Shakespeare et dans celle de Goethe, des stupides dédains des critiques gallophobes ou tcutomanes. Byron est entré dans le sanctuaire dassique en triomphateur. Lamartine, Hugo, Béranger, Georges Sand, Balzac ont passé ce détroit de la Manche plus difficile à franchir pour les idées, peut-être, que pour les flottes étrangères. La Case de l'Oncle Torn a fait le tour u monde et a été traduite dans toutes les langues. Mickiewicz, le grand poète polonais, les Russes Pouchkine, Lermonloff, Gogol,

Grégorowich, Solohoupe, poètes ou romanciers, sont venus s'asseoir au banquet intellectuel. C'était hier que la Suédoise Mme Ida Bremer et le flamand Conscience y prenaient place. Qui sait, ce sera peutêtre demain le tour des poètes du Céleste-Empire, que le canon européen s'apprête à ouvrir à nos regards curieux. Admirable mouvement de conciliation intellectuelle, qui n'est, espérons-le du moins, que le prélude d'une conciliation plus générale et qui nous fait bénir-les conquêtes de l'industrie moderne : la vapeur et l'électricité , agents merveilleux de transmission de la pensée, instruments gigantesques de la civilisation.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

AB ALBERT FBOUT DE FOKTPERTUli;

Chef du cabinet du Préfet de la Haute-Loire.

ROMANCIERS RUSSES.

POUCHKINE. — La Fille du Capitaine.

GOGOL. — Tarass Boulba. — Mémoires d'un Fou,. —

Le Roi des Gnômes.

Lorsque Pierre 1er parcourait l'Europe, se faisant charpentier à Saardam , recrutant des ingénieurs en Angleterre, étudiant en France une société brillante à la surface, mais gâtée au cœur et déjà marquée du signe de la condamnation, ce barbare de génie ne se préoccupait guère, il est bien permis de le croire, des destinées littéraires de la nation sauvage qu'à. coups de hache et d'échafaud, il tentait de civiliser. Non - le grand czar ne songeait qu'à rendre la sainte Russie aussi puissante pour la défense que pour l'attaque. Il ne voulait que la doter d'une armée et \d'une flotte : d'une armée pour vaincre le Suédois et le Turc ; d'une flotte pour l'exécution de ses vastes desseins de conquête et d'agrandissement. Il convoitait la Pologne , que les souvenirs de Sobieski ne devaient pas protéger, cinquante ans plus tard, contre l'avidité de 1 Autriche; dont le cri suprême ne devait pas être assez puissant pour troubler le roi de France, Louis le BienAimé, dans ses plaisirs et sa lâcheté. Il indiquait et frayait la

route de Constantinople à ses successeurs , qui , héritiers et continuateurs infatigables de la politique de Pierre, ne l'ont plus oubliée. Peut-être aujourd'hui la croix grecque serait-elle plantée sur les minarets de Sainte-Sophie, et l'aigle moscovite, les serres sur Pétersbourg et la vieille Byzance, menacerait-elle l'Europe de i'étreindre, si la France et l'Angleterre, réunissant leurs épées, trop longtemps rivales, n'avaient arrêté les soldats des ezars sur cette route jusque-là parcourue par eux en étapes triomphales.

Mais tout éclatante que soit la gloire des armes, elle ne suffit pas à la grandeur des nations. Chez celles qui ont le mieux représenté la civilisation , l'art et les lettres ont brillé d'un vif éclat; ces nations s'enorgueillissent de leurs poètes et de leurs penseurs à l'égal de leurs capitaines. A défaut de l'autel antique, elles leur dressent des statues sur les places publiques, des monuments dans les églises. Elles ouvrent à leurs dépouilles mortelles les caveaux de Westminster ou du Panthéon. Parfois cette gloire des arts et des lettres est le seul bien qui reste à un peuple, la seule chose qui le console de ses splendeurs évanouies et lui déguise l'amertume du présent. Aussi les grands pasteurs des peuples, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon Ier, ont-ils aimé les lettres; ils ont voulu une littérature, comme ils avaient, des armées. Ce fut également, en Russie , l'ambition de la gran1: Catherine. Tartare au fond, mais civilisée à l'enveloppe ; 0 therine Il se piquait de bel esprit et entretenait une correspondance suivie avec d'Holbach et les encyclopédistes français. Voltaire la saluait du nom de Sémiramis du Nord, de loin, il est vrai, et il se garda bien d'aller recommencer à Saint-Pétersbourg l'épreuve qu'il avait faite à Berlin des caprices et des brutalités des rois même philo- , sophes. Mais l'esprit souffle oit il veut; une littérature ne naît pas d'une parole et d'une volonté de despote. En vain Catherine frappait-elle du pied la terre : il n'en sortait ni grands poètes, ni grands historiens, ni grands romanciers. Force fut à la czarine, comme à ses prédécesseurs, de se contenter d'écrivains tels que Lermonosoff, Karamsin, Kantemir, Kriloff, artisans de style et polisseurs habiles dé l'idiome russe, mais imitateurs des formes de l'école françaisè, sans originalité, sans racines dans leur pays, à la voix sans écho. hors de l'aristocratie lettrée et des salons de Pétersbourg. La muse nationale ne devait s'éveiller que plus tard, touchée par la baguette des Pouchkine, des Lermonloff et des Gogol. Mais aussi allait-elle à-ce moment être reconnue, dès son premier vol et ses premiers accents, comme une vraie fille de la Russie, parler au cœur et à 1 esprit de tous du boyard et du serf, du paysan et du soldat.

Tardè venientibus ossa. Ce dicton n'est pas applicable à la littérature. Dans le vaste champ de la pensée, ,il n'est point detard-venus, et les épis les derniers récoltés ne sont pas toujours les moinsbeaux.Infinie est la variété des aspects sous lesquels nous

comprenons la nature, sous lesquels nous interrogeons le cœur humain. Si l'homme, né de la femme, rassasie de douleurs et vivant peu de temps, est fait pour souffrir, suivant les lieux, les temps , les caractères et les passions, la souffrance revêt des formes bien différentes. La joie est tantôt bruyante, tantôt silencieuse. L'ambition marche au grand jour ou suit des sentiers souterrains. A l'un les après voluptés de la politique ou de la guerre; à l'autre les joies Calmes et sereines du loyer domestique. Tel marche dans la vie, cueillant les roses et les fleurs, insoucieux des ronces et des épines. Tel autre porte l'existence comme une croix. On se résigne; on combat; on prie ; on blasphème; le doute tourmente ; la foi console. Aussi que de sources diverses d'inspirations pour le poète et le romancier! Aussi n'est-il pas deux lyres montées des mêmes cordes !Les poètes épiques nous jettent sur les mers orageuses, au milieu des aventures héroïques, des mêlées furieuses, des grands coups de lance et d'épée. Mous nous asseyons avec Crabhe sous les tilleuls du village ; nous chantons avec Lamartine l'hymne des laboureurs, et nous dormons sous le rustique toil de Jocelyn. Horace nous enivre de l'alerne, et nous ceignons de fleurs le front de Lydie. Suivons Goethe, Byron,Moorc, Hugo, ils nous conduiront au pays où fleurit l'oranger (1), dans le royaume des Péris, dans ces contrées de l'Est où le soleil a toujours de chauds rayons, où les fleurs toujours sont épam nies, où la voix du rossignol n'est jamais muette, où les vierges sont aussi suaves que les roses qu'elles effeuillent, où tout est divin, excepté l'esprit de l'homme (2j. Car le poète c'est l'enchanteur plus puissant

(1) Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?

Le fruit d'or croit en feu sons le feuillage sombre Un air tiède y souffle du ciel bleu...

Le myrte y croit en paix et le laurier superbe... Oh! le connais tu bien!

Partons ! partont !

...........................

............

Je veux, mon bien-aimé, le revoir avec toi.

GOETHE. - Chansoit de Mignon.

(2) Connaissez-vous la terre où le myrte et le cyprès sont les emblème des actions qui s'y commettent ; où la rage du vautour et l'ainour de la colui; be tantôt fondent eu chagrin, tantôt s'exaitent jusqu'au crime? Connaissez-vous la terre de la vigne et du cèdre, où les fleurs toujours renaissent, les rayons tout ours brillent ; où Zcphir, les ailes chargées de parfums, glisse légèrement sur les jardins de la rose dans sa fraîcheur; où le citron et l'olive sont les plus beaux des fruits; où la voix du rossignol n'est jamais muette; où les teintes de la terre et l'azur des cieux, quoique différents de couleurs, rivalisent de beauté; où les vierges sont suaves comme les roses qu'elles tressent ; où tout est divin, si ce n'est l'esprit de l'homme? C'est le climat de l'Est, c'est la terre du soleil ; comment peut-il sourire aux actions que ses fils commettent ! Oh 1 sombies comme les accents de l'adieu des amants sont les caurs qu'ils portent et les histoires qu'ils racontent.

(BIRON. — La Fiancé. d'Abydoi.)

que Prospère : l'homme, le ciel, la terre, les eaux lui appartiennent; son souffle donne la vie aux pierres et brise le marbre des tombeaux. Il évoque, au gré de sa fantaisie, les figures les plus gracieuses, les plus terribles ou les plus grotesques : OEdipe,. la fatalité ; Hamlet, le doute ; le roi Lear, la folie; Romeo, la beauté, la jeunesse et l'amour; Othello, la jalousie : Tartufe, l'hypocrisie; Harpagon, l'avarice; Faust, la grandeur et le vide de la science ; Phèdre, l'adultère; Pauline, le devoir conjugal; Cymodocée, l'amour chrétien ; Antigone, Cordélia, la piété filiale Et tantd'autres : Eloa, Velléda, Ophélia, Desdémone, Marguerite, Claire, Julie, Rebecca,^ Louise, Valentine, Lélia, fantômes des nuits de la jeunesse, héroïnes et victimes de la dévorante passion 1

Qu'on ne prenne donc point garde à ces voix de Cassandre qui de temps à autre s'élèvent, lamentables, et crient: L'art s'en va ! la poésie est morte ! A quel signe le reconnaissez-vous ? Comment la poésie et l'art périraient-ils ? N'ont ils pas leurs racines au cœur même de la nature et de l'humanité? Ont-ils jamais été le privilège d'une époque ou d'un pays? Lisez l'histoire. La Grèce lègue à ses vainqueurs ses arts et sa philosophie qui doiventadoucir et, comme par représailles, corrompre les mœurs et le génie féroce du vieux Latium. Rome succombe, et il se fait sur la civilisation une nuit profonde que traversent à peine çà et la des lueurs vagues et lointaines Mais l'esprit humain est un flambeau qui, s'il vacille et se voile parfois, ne s'éteint jamais. C'est au milieu des ténèbres les plus épaisses du moyen âge, alors que les esprits ne sont pas encore guéris des terreurs de l'an mil, à la veille des croisades, qu avec Abailard la pensée humaine reprend ses droits. L'heure de l'art va sonner : Dante. Boccacr, Pétrarque sont aux portes. Voici venir la Renaissance et le XVIe siècle, Léonard de Vinci, MichelAnge, le divin Sanzio, l'Arioste, Cervantes et Shakespeare. Corneille essaie cette plume héroïque qui burinera les figures du Cid, de Chimène; de Camille, de Hodogune et de Polyeucte. Après Corneille, Molière qui n'appartient pas à la France, mais à l'humanité; Racine, le poète au langage de miel, le peintre suave des tendres amours; MiJton, dont le génie hautain et sombre, nourri de la Bible, échauffé au contact du puritanisme et des guerres civiles, ne craindra pas de chanter la lutte de Satan et de Dieu. Ces grands artistes ne doivent avoir, il est vrai, de successeurs au XVIIIe siècle. L'Angleterre est toute alors à l'enfantement de sa liberté politique. La France n'a pas l'oreille aux chants, penchée qu'elle est, frémissante; sur le creuset où bouillonnent les idées dont elle attend sa régénération et qui remueront le vieux monde. En Italie, Métastase a succédé au Dante. Lugete veneres cupidinesque : la Muse n'est donc plus! Elle n'a qu'émigré, momentanément encore. Elle a franchi le Rhin et déploie ses larges ailes sur le pays des vielles cathédrales, des vieux souvenirs, sur le pays de la rêverie. Elle vient recevoir en Allemagne les chastes embrassements de Klops-

tock,les ardentes caresses de Gœthe et de Schiller. Mais pourquoi s'arrêterait-elle derrière le Rhin? Pourquoi, après un si long séjour chez les nations latines, n'irait-elle pas visiter les peuples de race slave? Pourquoi ne volerait-elle pas aux rives de la Vistule, du Dniéper et du Don ? Pourquoi ne s'aventurerait-elle pas dans les steppes de la Russie et les rochers du Caucase ? Là également des fils l'attendent\* qui sauront presser son sein fécond et ajouter une guirlande de plus à sa couronne séculaire.

Il

Il y a peu de jours il peine , un convoi funéraire traversait les rues de Paris, au milieu d'un immense concours de citoyens appartenant à toutes les classes et dans toules les situations. Dans les rangs du cortège, se pressait tout ce que la capitale renferme d'hommes illustres dans les lettres, les sciences, la magistrature et l'armée. Qui conduisait-on à sa dernière demeure, qui était l'objet de ces honneurs, de ces regrets, de cette douleur mâle et contenue? Ce n'ét;it ni un soldat, ni un pontife : c'était un poète c ont le nom seul contient l'éloge, à qui aucune gloire ne devait manquer, même celle que laissent, autour du génie, la haine et la calomnie; en un mot, c'était Bérange r. Ce fut aussi pour la Russie un jour do deuil national que celui où succomba Pouchkine. Quand on apprit l'issue funeste du duel du poète avec son beau-frère, l'indignation, la colère, la-douleur saisirent tout un peuple. Un jeune homme, officier aux gardes de Nicolas, se fil l'interprète de ces sentiments et, remplissant le rôle de la voceratrice dans la Ballata corse, comme dit M. Saint-René Taillandier , auquel nous empruntons ces détails, demanda au czar vengeance du sang qui venait de couler. « Oh! mon Czar, oh ! mon Czar, s'écriait-il, » je me jette encore à tes pieds : vengeance ! vengeance, au nom » du poète ! Que le meurtrier reçoive le châtiment de son » crime 1 Prête l'oreille à nos supplications ! Sois un juge équio table ! rends un juste jugement ! Punis le crime ! Oui, écrase » sous ton pied fort cette race de serpents , afin nue les généra» tions à venir ne poussent pas, un jour, des pfaintes de dou» leur en pensant il la lâcheté de leurs pères. Si nous ne tirons » pas vengeance de ce crime, il y a un juge éternel, il y a un M juste juge qui nous lancera dans sa colère cette malédiction » terrible : La source de vos chants est pour jamais tarie ! Le » peuple russe n'a pas su défendre son poète : je n'enverrai » plus de poète au peuple russe. » Prophétie qui ne devait pas se réaliser. Le jeune vociférateur des rues de Pétersbourg n'était autre que Lermonloff, le futur poète du Caucase, destiné

à prendre tout de l'héritage de Pouchkine, m'me sa fin tragique et prématurée (1).

Quelle haine vigoureuse contre celui que le jeune officier aux gardes considère comme un traître, comme un criminel et non comme un combattant! Que le patriotisme et la douleur s'exhalent, dans ces apostrophes, en accents corroucés ! La mort d'un homme est élevée à la hauteur d'une calamité nationale. C'est qu'aussi Pouchkine -n'élait pas une victime vulgaire. Enlhou"siaste des mœurs et du caractère de son pays, poète hors ligne et le premier dont la Russie pouvait mettre le nom en regard des noms retentissants des littératures occidentales, Pouchkine était à la fois, pour ses concitoyens, la gloire du présent et l'espoir de l'avenir. La mort l'avait touché dans toute la force de l'âge et du talent. Il n'était pas, enfin, jusqu'au mystère planant sur les causes Je cette tragédie domestique, jusqu'à la nationalité de l'adversaire, qui n excitât douloureusement l'intérêt, qui ne valût au vaincu des larmes, au vainqueur des malédictions. De là ce deuil, ces ressentiments qui ne se sont pas ensevelis dans la tombe du poète, qui, aujourd'hui même , auraient peut-être encore des échos. Mais nous n'écrivons ni la biographie de Pouchkine, ni l'histoire littéraire de la Russie. C'est l'écrivain qui doit faire l'objet de notre étude, et encore n'est-ce pas le chantre de Boris Godunoff, d'Onéghine, du Prisonnier du Caucase , des Bohémiens et de la Fontaine tles pleurs, que nous faisons, à celte heure, poser devant nous. Revenons donc à notre sujet, c'est-à-dire à la Tille du Capitaine, le meilleur ouvrage en prose du poète Pouchkine, ouvrage qui peut, nous dit M. L Viardot, son traducteur, soutenir la comparaison avec les récits les plus attachants de Nicolas Gogol. Ce qui n'est pas un mince éloge à notre sens.

Une histoire simple en vérité, celle-là. Fils d'un père qui , dans si jeunesse, avait servi sous Les ordres du comte Munich et gagné le grade de premier major; inscrit, dès sa naissance, en qualité de sergent, sur les contrôles d'un régiment de la garde, Pierre Grinfff ne pouvait évidemment être lui-même qu'un soldat. C'était l'idée bien arrêtée de son père , et elle souriait au jeune homme qui , dans ses rêves , nç voyait pas de félicité supérieure à celle d'être officier dans la garde. Aussi quand son père lui signifie qu'il est temps cc de o cesser de courir dans les chambres des bonnes et dè grimper » au colombier,» tempsd'entrer au service, Pierre se réjouit-il!

(1) Lernontoff envoyé à l'armée du Caucase à la suite des vers rapportés ici, y fut tué en duel.

Le mystère qui a longtemps entouré les causas du duel de M. d'Antliès et de Pouchkine n'est pas levé entièrement peut-être. Mais , du moins, on juge aujourd'hui ce triste accident, même en Russie, avec plus de justice envers notre compatriote. M. d'Anthès qui figure maintenant dans les rangs du Sénat sous le nom d'un diplomate hollandais , dont il est devenu le fils d'adoption, RI. d'Ar.thès n'est, pl us accusé d'avoir forfait aux lois de l'honneur dans sa conduite vis à vis de Mme Pouchkine.

Où pourrait-on l'envoyer, si ce n'est à Pétersbourg, ville de liberté et de plaisirs?\*Ce que c'est que de compter sans la volonté paternelle ! Aux veux du vétéran, Pét ers bourg est une ville de perdition, où un jeune homme n'apprend qu'à répandre son argent et a faire des folies. Il faut que Pierre « use les courroies de son sac et flaire la poudre. » Comme à roint nomrré. le père de Grineff reconnaît , en lisant 1 almanach de la cour, dans un général, chevalier des ordres de Hussie, un sergent de son ancienne compagnie. C'est à ce compagnon d armes qu'il enverra son fils. Un matin donc , une kibitka de voyage est amenée devant le perron paternel, " luni de son btevet, « d'une malle, d'une cassette avec un service à thé, de serviettes nouées pleines de petits pains et de petits paies, deiniers restes des dorloteries de la maison paternelle , » de la bénédiction de ses parents, des recommandations de sa mère au sujet de sa santé, de son père au sujet de ses devoirs militaires, de l'obéissance envois ses chefs et du soin qu'il doit prendre « de son habit pendant qu'il est neuf et de son honneur penD dant qu'il est jeune, notre héros part, sous la conduite d'un vieux serviteur, pour Orembourg , c'est-à-dire pour la partie la plus orientale et une des plus désolées du vaste empire russe. Voyage qui ne laisse pas, par sa durée et surtout à cause de son but, de jeter du noir dans ses idées jadis si souriantes, ' et de lui faire apparaître le service militaire sous les couleurs d'un prisme moins flatteur. ^

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui. Compagnon de voyage toujours maussade, et particulièrement, sans doute , dans les steppes de la Russie. Si les objets environnants ont de l'action sur l'état de 1 âme et de la pensée, Grineff ne peut être arrache i ses mélancoliques referons. Il ne voyage pas dans une contrée bénie du soleil, pour parler avec Musset. Autour de lui tout est morne; autour de la s étend le désert, non celui d'Afrique, spectacle plus grand qu celui de la mer et des montagnes, image de l'immensité, mais un désert de neige, aux horizons rétrécis, entrecoupé de petites collines et de ravins profonds, ravagé par les bouranes (1), qui ensevelissent parfois des caravanes entières. Guineff arrivera cependant a Oi embourg, sain de corps, sinon délivré de ses soucis, sans incidents remarquables dans son voyage, si ce n'est deux rencontres , dont 1 une lui vaudra une première leçon de la vie réelle, l'autre le mettra en contact avec un personnage étrange qu 'il doit retrouver plus d'une fois sur son chemin A Simbirsk, première halte après la maison paternelle, Grineff fait, ci la soldat, connaissance avec un major de hussards, du nom de Zourine , aimable convive, qui mêle volontiers aux libations copieuses le sel des anecdotes de garnison ; qui lui apprend, au modique prix de cent roubles, eil jouer au billard et à se griser, et le conduit même , horresco referens , chez Arinouchka. Connaissances in-

(4) Bourane : ouragan de neige.

dispensables, dit Zourine, à des soldats comme eux. Que faire, en effet, quand on arrive dans une petite bourgade ? « On ne » peut toujours rosser les juifs; » Il faut bien, en définitive, aller à l'auberge et jouer au billard, et pour jouer, il faut savoir jouer.

A l'approche du terme du voyage, un bourane l'attendait. Ler vent soulevait la neige en tourbillons épais. cc Les chevaux se M tenaient immobiles, la tête baissée et tressaillaient de temps M en temps; la hibilka s'avançait avec lenteur, tantôt soulevée » sur un amas, tantôt précipitée dans une fosse et se balançant » de côté et d 'autre. Cela ressemblait beaucoup aux mouve» ments d'une'barque agitée. » Aucun indice d'habitation ou de chemin ; tout à coup, on voit une ombre noire se mouvoir. Est-ce un loup? est ce un homme? c'est un paysan du -voisinage qui-consent à servir de guide aux voyageurs, et les conduit dans une espèce d auberge tenue pnr un Cosaque du Jaik. La physionomie du lieu et de son propriétaire, « paysan de soixante ans encore vert, » les allures et le jargon étrange Ju guide, l'éloignement de tout secours auraient pu inspirer de l'inquiétude. Mais la jeunesse est si confiante, le thé si réchauffant; la fatigue amène un si bon sommeil ! Grineff repose donc tran'quille sous ce toit suspect; il quitte son hôte et son guide dans un sentiment de gratitude qu'il exprime en payant au premier, àvec empressement, son écot; en offrant, au second, son touloup de peau de lièvre, générosité qui provoque toutes les colères du vieux Saveliilch. « Et qu a-t-il besoin, s'écrie-t-il, de ton touloup; il le boira, le chien, dans le premier cabaret... , il ne pourrait même le mettre sur ses grosses, épaules. » Cependant le louloup est apporté, le vagabond le revêt et fait un profond salut et reconduit Grineff jusqu'à la hibitka : « Merci, votre seigneurie, » dit-il, en prenant congé , « que Dieu vous récompense pour votre vertu de ma vie, je n'oublierai vos bontés, » promesse qui touche peu Saveliitch, qu'oublie vite Grineff, mais dont ils auront bientôt tous les deux à se souvenir et à se féliciter dans des circonstances mémorables.

Une déception plus amère que la première attend Grineff à son arrivée à Orembourg. Le général, son protecteur, est un soldat élevé à la vieille école, allemand par dessus le marché; il est peu sympathique aux Russes, à la jeunesse et aux innovations. En. France , il eût été certainement de ceux qui ont combattu, avec une persévérance digne d'une meilleure cause, pour l'absence de poches et l'étroitesse des -pantalons ; de ceux qu'ont indignés et la canne et le gilet à boutons des officiers revenant de la Crimée. Cependant il n'a pas perdu le souvenir de son vieux ami et camarade du temps du maréchal Munich. Il protégera donc son fils; mais c'est à sa manière. Après avoir été admis à sa table, cc où règne une sévère économie, » Grineff se mettra en route pour une garnison des plus perdues, celle de

Belogorsk. Cette forteresse est commandée par un capitaine du nom de Mironoff, brave et honnête homme. « Là, dit a le général à son protégé, là, tu serviras véritablement et a tu apprendras la discipline; tu n'as rien à faire à Orem» bourg; les distractions sont dangereuses pour un jeune » homme. » Allocution qui inspire intérieurement à Grineff de maussades réflexions: « De mal en pis, pense-t-il.....

M A quoi m'aura-t-il servi d'être sergent aux gardes pres» que dans le ventre de ma mère ? Ou cela m'a t-il mené? a Dans le régiment de \*\*\*, et dans un fort abandonné sur la a frontière des steppes Kirghises-Kaïsaks. »

Ni le site de la forteresse de Belogorsk, ni la compagnie qui l'y attend ne sont de nature à faire diversion aux préoccupations du jeune officier. Belogorsk est un mauvais village jeté sur les bords escarpés du Yaïk, entouré de palissades en bois et défendu par un canon rouillé. Des fenêtres de son isba (1), Grineff n'aperçoit qu'une steppe nue et triste, des cabanes au toit couvert, de neige. « Quelques poules » erraient dans les rues.. Une vieille femme, debout sur un » perron et tenant une auge à la main, appelait des co» chons qui lui répondaient par un grognement amical. » La garnison est composée d'une vingtaine de vétérans qui ne montent pas de garde, ne passent pas de revues, ont oublié le maniement d'armes et savent à peine distinguer leur flanc droit de leur flanc gauche. Ce qui prouve en faveur des habitudes toutes patriarchales du commandant Mironoff. Le digne commandant se repose volontiers,men effet, des soins du ménage et des soucis de son commandement sur Vassilissa legorovna , un vrai type d'épouse dévouée et dominatrice, petite femme hospitalière, pétulante et bavarde. Les collègues de Grineff sont un lieutenant borgne et un jeune officier, Chvabrine , qui a appartenu à la garde , mais qu'un duel malheureux a fait reléguer dans ces solitudes. C'est un homme de beaucoup d'esprit, d'une conversation animée et intéressante , d'un tour d esprit vif et même caustique; il parle le français et n'est pas sans littérature. C'en est tissez pour que Grineff, fort mécontent de ses dcbuts dans la vie militaire, dépaysé au milieu de ces gens honnêtes , mais qui ne sont ni de son âge ni de son éducation , trouve des charmes dans la compagnie de Chvabrine et veuille tromper ses ennuis par une Je ces liaisons parlois sérieuses, mais le plus souvent éphémères, que le hasard forme vite et que les incidents de la vie dénouent avec non moins de rapidité.

Ce n'est pas cependant cette liaison qui suffira seule à rendre, au bout de quelques semaines, le séjour de Belogorsk non-seulement supportable, mais agréable même à Grineff.

(1) Maison de paysan.

Le capitaine a une fille, Marie l un doux nom qui convient bien à celle qui -le porte., Marie ou Macha, comme l'appellent familièrement ses parents, Marie est une jeune fille de seize ans, au visage « rond et vermeil, » aux cheveux lissas en bandeaux et retenus derrière ses oreilles « qui rougissent de pudeur et d'embarras. » Elle est si timide, qu'elle n'a jamais pu entendre un coup de fusil sans trembler de tous ses membres, et qu'elle a failli, « le pauvre pigeonneau, » s'en aller dans l'autre monde, un jour que Mironoff s'imagina, en l'honneur de la fête de sa femme , de faire tirer le canon de la forteresse. Elle ne plait pas à la première vue à Grineff, qui, tant à cause de son maintien que de quelques propos railburs tenus par Chvabrine, est près de la tenir pour laide et sotte. Peu à peu ces impressions s'effacent; la maison du commandant est devenue celle de Grineff. Il y passe la plus grande partie de ses journées, et insensiblement l'image de la fille du capitaine- s'introduit dans son cœur pour ne plus le quitter. Aussi les perpétuelles plaisanteries de Chvabrine sur la famille du commandant, et surtout ses réflexions piquantes sur le compte de Marie, indisposent-elles Grineff, qui commence à moins fréquenter son collègue. Il y a déjà entre ces deux hommes quelque chose de vague encore , mais qui doit les rendre un jour ennemis. Une pièce de vers faite par Grineff à la louange de Macha (car qui n'est pas poète de même qu'amoureux à l'âge de vingt' ans) déterminera l'explosion de cette colère latente. Chvabrin-e déclare de pareils vers détestables, dignes cc de son maître Trédiakofski (1). Quant à Marie, Grineff ; à en croire un conseil amical , ne s'en tiendra pas à faire en son honneur des chanson§; « s'il » veut que Macha vienne le trouver le soir, il n'a qu'à lui c faire cadeau d'une paire de boucles d'oreilles, au lieu de. » vers langoureux. » Lui, cc Chvabrine , ne connaît-il pas, • par sa propre expérience , ses us et coutumes ?!» A ces propos insultants , Grineff crie en fureur à Chvabrine : » Tu mens, » misérable, tu mens comme un effronté. » Provocation suivie d'un projet de rencontre que déjoue une première fois la surveillance du commandant du fort, qui est même suivi d'one feinte réconciliation. Mais les deux adversaires trompent cette surveillance et vident leur différend dans un duel où Grineff reçoit une large blessure à l'épaule droite.

Marie, cependant, payait-elle Grineff de retour? Elle lui avait déjà laissé lire dans son coeur, à la suite de la tentative de duel avortée. Ses parents avaient attribué ce duel à quelque cause futile: un froissement d'amour-propre, un passe-temps de jeunes gens ardents et, de plus, militaires .'Plus clairvoyante, Marie

(1) Poète ridicule dont Catherine Il s'est moquée jusque dans son Règlement de l'Ermitage. > -

avait vite démêlé les vrais motifs de la haine de ces deux hommes. N'avait elle pas repoussé, deux mois avant l'arrivée de Grineff an fort, les propositions de mariage de Chvabrine. C'était bien à cause d'elle et pour elle, lui disait son cœur^ que Gi'ineff avait risqué sa vie. Ce sentiment éclata dans toute sa force aussitôt après l'issue de la rencontre. Un soir, Grineff dormait de ce sommeil lourd que dispensa d'une main avare la souffrance. En s'éveillant, il appelle son fidèle Saveliitch: « Mais-, au lieu de lui, je vis de» vant moi Marie Ivanovua ; elle me salua de sa douce voix. » Je ne puis exprimer la sensation délicieuse qui me pénétra a dans ce moment. Je saisis sa main et la serrai avec trans» port, en l'arrosant de mes larmes. Marie ne la retirait » pas... et tout-à-coup je sentis sur ma joue l'impression hu\* mide et brûlante de ses lèvres ; un feu rapide parcourut tout

\* mon être.

» Chère bocne Marie Ivanovna. lui dis-je, soyez ma femme , a consentez à mon bonheur?

a Elle reprit sa raison. \* » Au nom du ciel, calmez-vous, me dit-elle, en ôtant » sa main. Vous êtes encore en d,anger ; voti e blessure peut » se rouvrir. Ayez soin de vous... ne fût-ce que pour moi. »

Après ces mots, elle sortit en me laissant au comble du bonheur. Je me sentais revenir à la vie. « Elle sera à moi ; « elle m'aime. Cette idée remplissait tout mon être.»

A dater de ce moment, la guérison de Grineff fait des pas rapides, du-s bien plus au souvenir de cette entrevue et aux bons soins de Marie et de sa famille qu'à la science médicale et aux pansements du barbier du régiment , institué docteur pour l'occasion. Grineff demande formellement la main de Marie qui, de son côté, lui avoue son affection et la joie que.ses parents à elle éprouveront de cette union Mais les parents de Grineff n'y mettront-ils pas d'obstacles ? L'objection e fait réfléchir. Sa mère a, il est vrai, pour lui, une tendresse- inexprimable ; mais son père a des préjugés ; et son caractère ne le dispose pas à se laisser toucher extrêmement par un amour de jeunesse , qu'il qualifiera vraisemblablement de « folie de jeunesse » dans lequel il verra au moins un obstacle aux projets de fortune militaire qu'il a conçus pour son fils. Grineff l'avoue franchement à son amante. Mais il n'en écrit pas moins à son père une lettre bien suppliante, écrite avec l'éloquence de la passion, pour lui demander son consentement et sa bénédiction. Puis, revenu tout-a-fait à la santé . ayant pardonné à Chvabrine et sa blessure et des calomnies qu'il n'impute qu'à l'irritation de la vanité blessée et de l'amour dédaigné , Grineff ne doute plus du succès de sa démarche auprès de son père, et s abandonne a aux sentiments de son cœur avec toute la » confiance de la jeunesse et de l'amour. »

C'est aussi avec toute l'imprévoyance de ces sentiments, si de tout temps les maris y

..... Grands dénoueurs de drames,

Ont mangé les soupers des amants de leurs femmes (i),

ainsi que l'ont éprouvé Mardoche et avant lui tant d'autres, les grands parents sont aussi, au désespoir des jeunes cœurs, de terribles démolisseurs de projets matrimoniaux.

Si l'on peut s'en plaindre , comment s'en étonner ? Les roses -du printemps ont fait place chez eux aux neiges de l'hiver de la, vie. Ils ont rejeté loin, bien loin , la coupe parfumée des espérances et des illusions. Un jour, Saveliitch entre chez son maître, tenant à la main la lettre paternelle. C'est en tremblant que Grineffla prend. Que contient cette lettre si désirée et si redoutée ? Les premières lignes accablent Grineff. Non seulement son père ne veut lui accorder ni consentement, ni bénédiction, -mais il a même l'intention de parvenir jusqu'à son fils et de le'bien punir , comme un petit « garçon, pour ses sottises, ? parce qu'il a prouve qu'il n'était pas digne de porter l'épée qui lui a été remise pour la défense de sa patrie et non pour se battre en duel avec des fous de son espèce. ;En attendant, afin de faire passer la folie de son fils, il va écrire au gouverneur d'Orembourg de le transférer de Bclogorsk dans un endroit plus éloigné et plus sauvage. La mère de Grineff est tombée malade en apprenant son duel et sa blessure. Dans sa colère, du renversement de ses projets, des dures paroles de son père, du dcdàin avec lequel son amante est traitée ; dans sa douleur de la maladie de sa mère, Grineff est prêt à s'en prendre à Dieu et aux hommes. Le vieux Saveliitcn reçoit le premier choc. Il est accusé d'avoir trahi la 'confiance de son maître, de l'avoir dénoncé. Accusation qui afflige au moins autant qu'elle le surprend le fidèle serviteur, mais contre laquelle, fondant en larmes, il proteste, et qu'il repousse victorieusement en montrant la lettre qu'il a, de son côté, reçue du père de Grineff. Il \*y est appelé c( vieux chien, » et menacé d'être envoyé à la « garde des cochons, » pour n'avoir pas prévenu les étrangers dans la dénonciation des désordres de son pupille.

Quel est donc l'espion qui a porté un-coup aussi mortel aux espérances de Marie et de Grineff? Ce ne peut être que Chvabrine qui, seul, pouvait trouver de 1 avantage dans une pareille dénonciation. Cependant un moyen reste ouvert il leur amour. Les parents de Marie sont des -gens simples, ni fiers, ni cruels: « AHons nous jeter à leurs a pieds, dit Grineff, ils nous donneront, eux, leur béné\* diction, nons nous marierons, et puis, avec le temps, » j'en suis sûr, nous parviendrons à fléchir mon père. Ma

(1) Alfred de Musset. Mardoche.

D mère intercèdera pour nous, il nous pardonnera. » Mais Marie ne veut pas épouser son fiancé sans la bénédiction de ses parents. S'il rencontre une autre femme, s'il l'aime, que Dieu soit avec lui. Pour elle, elle priera pour tous les deux. Ce refus jette Grineff dans une noire mélancolie. La vie lui devient à charge; il dédaigne ses livres et ses études ; il ne recherche que la solitude, qui alimente ses chagrins. Il craint de tomber dans la folie ou dans la débauche, quand heureusement des événements soudains surviennent, évènements qui vont l'arracher à cette triste perspective et donner à son âme un ébranlement salutaire et profond.

Les nombreuses tribus qui peuplaient le vaste territoire d'Orembourg ne reconnaissaient encore que nominalement la souveraineté de la Russie. Diverses révoltes I 'avaient attesté, et malgré la sévérité, l'atrocité même de leur répression , l'idée da l'indépendance subsistait encore au sein de ces hordes à demi-sauvages (1). ). Les Cosaques, cintonnés dans les diverses forteresses de la frontière et chargés de garantir le calme et la sécurité dans le pays , s'associaient souvent aux émeutes et aux incursions de ces tribus. On savait cela dans la petite forteresse de Belogorsk , mais depuis vingtdeux ans elle n'avait subi aucune attaque sérieuse, et on y vivait dans une grande sécurité que vinrent bientôt troubler des avis du dehors et que dissipèrent tout-a fait une lettre d'Orembourg. Dans cette lettre, le gouverneur faisait connaître au commandant de la forteresse de Belogorsk que les Taitares et les Bachkirs étaient de nouveau en pleine révolte. Sous la conduite du cosaque Eméliane PougatchelF, l'insurrection avait fait de rapides progrès. Plusieurs forteresses avaient été prises et détruites ; leurs garnisons massicrées ; le meurtre et le brigandage se promenaient partout. Cet avis était donné au commandant de Belogorsk pour qu'il s'apprêtât à repousser p ar la force « le susdit traitre » et scélérat Pcugatchefl', et, s'il était possible, à l'exter» miner entièrement dans le cas où il tournerait ses armes » contre la forteresse conliée à ses soins, » Chose facile à dire , mais plus difficile à exécuter quand on est , comme le capitaine Mironoff, chef d'une forteresse à peine palissadée et d'une armée de 130 hommes, en y comprenant des Cosaques, dont la fidélité est plus que douteuse.

Les insurrections des peuplades hétérogènes et encore barbares réunies sous le joug des czars, sans parler des sanglants réveils de la Pologne, les révoltes des chefs contre leurs seigneurs, le destin le plus souvent tragique et mys-

(1) On peut juger de la manière dont les séditions étaient punies par les czars : les révoltés de 1741 eurent les oreilles, le nez tt la langue coupés.

térieux des souverains-de ce pays, tous ces faits peuvent contrarier les idées de ceux qui présentent complaisamment le gouvernement, la société et la civilisation de la Russie, à l'imitation des peuples occidentaux. L enireprise d'Eméliane Pougatcheff est marquée , d'ailleurs, d'un cachet particulier': elle rappelle un, autre épisode bien sanglant aussi de J'histoire russe, celui des faux Démélruis. Simple Cosaque, né en 1726 , sur les bords du !)ou, sans aucune de ces grandes qualités d'esprit qui relèvent parfois le crime et l'entourent même d'une grandeur sinistre, brutal, ignorant et grossier, Pougatcheff, en se faisant passer pour le .czar Pierre III, mort dix ans auparavant, put, en 1775, fanatiser les populations , réunir jusqu'à 150,000 hommes armés, gagner des victoires, prendre des villes et s'emparer même de Moscou la sainte. C'était le moment de redoubler d'efforts pour cueillir le succès. Mais pour les hommes au-dessous de leur fortune , la roche tarpéiennè. ne peut qu'être près du Capitule. Pougatcheff, enivré de son rapide succès , s'abandonne à toute sa sensualité ; la trahison fait le reste : livré à Catherine au prix de 100,000 roubles , il est conduit dans une cage de fer, pour finir sa vie dans les supplices, à ce Saint-Pétersbourg où il avait rêvé la domination.

Tel était l'homme .dont l'arrivée était attendue chaque jour devant les murs chétifs de Belogorsk. Le commandant -et ses officiers ne se faisaient nulle illusion sur le sort qui les attendait. Ils se savaient dans l'impossibilité d'arrêter Pougatcheff, et connaissaient la cruauté de ce dernier après la victoire. Cependant ils auraient tous tenu pour une lâcheté la pensée seule de se rendre sans avoir épuisé leur poudre et leurs forces. La proclamation de Pougatcheff à la garnison de Belogorsk, la menace de la mettre à mort en cas de résistance, n'ébranlent pas ce sentiment. 'Cette proclamation indigne la femme du commandant : « Quel coquin, s'écrie-t-elle ; voyez ce qu'il ose a nous proposer... Ah ! le fils de chien ! il ne sait donc pas » que nous. sommes depuis.quarante ans au service et que nous M en avons vu de toutes sortes. » Vassilissa Ieg-orovna refuse donc de chercher loin de son mari un refuge plus sûr. Mais Mâcha , ne faut-il pas l'éloigner d'un lieu où son honneur et Sa , vie peuvent d une heure à l'autre être en si grave danger? On décide de l'envoyer à Orembourg ; séparation que Grineff, plus que personne, tient pour nécessaire, mais qui n'en est pas moins douloureuse. Marie et lui versent des larmes tn se donnant le baiser d'adieu. « Adieu 1 Marie, dit Grineff, quoi qu'il arrive, sois sûre que ma dernière pensée et ma dernière prière seront pour toi... »

Adieux d'autant plus tristes qu'ils peuvent être éternels. Le lendemain, l'usurpateur se présente devant les murs de Belogorsk : il n'a pas de peine à venir à bout de sa poignée de défenseurs ; un premier assaut lui livre la place, et la forte-

resse, si tranquille la veille encore, devient le théâtre d'une scène de meurtre et de dévastation. Laissons pour la décrire la parole à Pouchkine lui-même : de telles descriptions ne s'analysent pas.

a Pougatcheff était assis sur le perron de la chambre du commandant; il était vêtu d'un élégant caftan cosaque, brodé sur les coutures; un haut bonnet de martre zibeline, orné de glands d or, descendait jusque sur ses yeux flamboyants; les chefs cosaques l'entouraient... Le père Garamsin , pâle et tremblant, se tenait, la croix à la main, au pied du perron et semblait le supplier en silence pour les victimes amenées devant lui. Sur la place même on dressait à la hâte une potence. Quand nous approchâmes , des bachkirs écartèrent la foule et l'on nous présenta à Pougatcheff ; le bruit des cloches cessa et le plus profond silence s'établit. « Qui est le commandant ? demanda l'usurpateur. » Notre ouriadnik l1) sortit des rangs et désigna Ivan Kouzmilch. Pougatcheff regarda le vieillard avec une expression terrible et lui dit : « Comment as-tu osé t'opposer à moi, à ton em» pereur? » Le commandant, affaibli par sa blessure, rassembla ses dernières forces et répondit d'une voix ferme : « Tu n'es pas mon empereur ; tu es un usurpateur et un bri» gand, vois-tu bien ! » Pougatcheff fronça le sourcil et leva son mouchoir blanc. Aussitôt plusieurs Cosaques saisirent le vieux capitaine et l'entraînèrent au gibet. Alors on amena à Pougatcheff Ivan Ignatiitch. « Prête serment , lui dit Pougata cheff, à l'empereur Piôtr Fedoroviteh (2). » « Tu n'es pas M notre empereur, répondit le lieutenant, en répétant les pa» roles de son capitaine : tu es un brigand , mon oncle , et un » usurpateur. » Pougatcheff fit de nouveau le signal du mouchoir.

» C'était mon tour. Je fixai hardiment le regard sur Pougatcheff en m'apprêtant à répéter la réponse de mes généreux camarades. Alors, à ma surprise inexprimable, j'aperçus, parmi les rebelles , Chvabrine , qui avait eu le temps de se couper les cheveux en rond et d'endosser un caftan de Cosaque. Il s approcha de Pougatcheff, et lui dit quelques mots à l'oreille. « Qu'on le pende , » dit Pougatcheff, sans daigner me jeter un regard. On me passa la corde au cou. Je me mis à réciter à voix basse une prière , en offrant à Dieu un repentir sincère de toutes mes fautes et en le priant de sauver tous ceux qui étaient chers à mon cœur. On m'avait déjà conduit sous le gibet. Tout-à-coup un cri se fait entendre: « Arrêtez ! maudits. » Les bourreaux s'arrêtèrent... Savéliitch était étendu aux pieds de

(<) Officier subalterne de Cosaques.

(2) Pierra 111.

Pougatcheff : « Oh ! mon propre père , lui disait mon pauvre M menin , qu'as-tu besoin de cet enfant de seigneur ? Laisse-le » libre, on t'en donnera une bonne rançon; mais pour l'exemM pie et pour faire peur aux autres, ordonne qu'on me M pende , moi , pauvre vieillard. » Pougalcheff fit un signe ; on me délia : Notre père te pardonne , me disaient ils. Dans ce moment, je ne puis dire que j'étais heureux de ma délivrance ; mais je ne puis dire non plus que je la regrettais ; mes sens étaient trop troublés. On m'amena devant l'usurpateur, et l'on me fit agenouiller à ses pieds. Pougatcheff me tendit sa main musculeuse : « Baise la main, baise la main, » criait-on autour de moi. Mais j'aurais préféré le phi s atroce supplice à un si infâme avilissement. « Mon père, Piôtr Andréïtch, me souf» fiait Savéliitch, ne fais pas l'obstiné; qu'est-ce que cela te » coûte; crache et baise la main du bri...., baise lui la main. » Je ne bougeai pas. Pougatcheff retira sa main et dit en souriant : a Sa seigneurie est, à ce qu'il paraît, toute stupide de » joie ; relevez-le M On me releva , et je restai en liberté. Je regardai alors la continuation de l'infâme comédie.

» Les habitants commencèrent à prêter le serment; ils approchaient l'un après l'autre, baisaient la croix et saluaient l'usurpateur Puis vint le tour des soldais de la garnison ; le tailleur de la compagnie, armé de ses grands ciseaux émoussés, leur coupait les queues Ils secouaient la tête et approchaient les lèvres de la main de Pougatcheff; celui-ci leur déclara qu'ils étaient pardonnés et reçus dans ses troupes. Tout cela dura près de trois heures. Enfin, Pougatcheff se leva de sou fauteuil et descendit le perron , suivi par ses chefs ; on lui amena un cheval blanc richement harnaché ; deux Cosaques le prirent sous le bras et l'aidèrent à se mi ttre eh selle; il annonça au père Garamsin qu'il dînerait chez lui. En ce moment retentit un déchirant cri de femme ; quelques brigands traînaient sur le perron Vassilissa Iégorovna , échevelée et demi-nue ; l'un d eux s'était déjà vêtu de son mantelet, les autres emportaient les matelas, les coffres, le linge , les services à thé et toutes sortes d'objets. « Oh ! mes pères , criait la pauvre vieille , laissezM moi , de grâce ! mes pères , mes pères , menez-moi à Ivan M Kouzmitch. » Soudain elle aperçut le gibet et reconnut son mari : « Scélérats, s'écria-t-elle hors d'elle-même, qu'en avez» vous fait ? Oh! ma lumière , Ivan Kouzmitch, hardi cœur de s soldat, ni les baïonnettes prussiennes ne t'ont touché, ni les » balles turques, et tu as péri devant un vil fuyard. » — a Faites taire la vieille sorcière , » dit Pougatcheff. Un jeune Cosaque la frappa de son sabre sur la tête, et elle tomba morte au bas des degrés du perron.

A quelle circonstance doit-il cette délivrance inattendue? C'est ce que Grineff ne peut deviner. Son vieux serviteur le lui apprend. Pougatcheff est, dit Saveliitch , l'ivrogne qui lui a escroqué son touloup de peau de lièvre le jour du bourane. Ainsi, un vêtement d'enfant donné à un vagabond avec insouciance, sauvait Grineff de la corde; un ivrogne, » qui courait les cabarets, assiégeait des forteresses, ébranlait 1) l'empire. » Beau thème à rapprochement de faits et à méditations historiques et philosophiques, si Grineff avait été dans une situation d'esprit plus sereine. Mais, après la première joie de sa délivrance et son effusion de gratitude envers la Providence, il se prit il penser à sa situation et plus encore à celle de sa chère Marie. Qu'était-elle devenue?.. Deux fois orpheline , avait-elle échappé à la mort ou au déshonneur, pire encore? Sous le poids de ces pensées, il entre dans la cellule de Marie. « Son lit était bouleversé, l'armoire ouverte et déva» lisée : une lampe brûlait encore devant le kivott (1), vide » également. On n'avait pas emporté non plus un petit miroir » accroché entre la porte et la fenêtre. » Cette vue redouble l'incertitude et le tourment de Grineff. Il imagine Marie entre les mains des brigands; son cœur se serre, et il appelle à grands cris son amante. Une voix répond à la sienne : c'est celle de la ser vante Palacka , qui lui apprend que Marie est vivante et cachée chez la femme du pope. Mais c'est là que Pougatcheff tient sa cour. Frappé de terreur, il se précipite hors de la chambre, et court vers la maison du pope. « Elle retentissait de chansons, de cris et d'éclats de D rire. Pougatcheff y tenait table avec ses compagnons. — 1) Au nom du ciel! où est Maria Ivanovna? » demande-t-il avec une agitation inexprimable. La femme du pope le tranquillise un peu en lui apprenant que la a petite colombe » a échappé à l'atteinte des brigands. Ainsi, Pougatcheff lui-même l'a vue dans son lit, a fixé sur elle « ses yeux d'épervier, » et rien de plus. Mais cette générosité , combien de temps durerat-elle ? L'oiseau de proie ne retournera-t-il pas au nid qu'il a une première fois respecté comme par miracle? et lui-même, que doit-il faire dans de si graves conjonctures? Un combat se livre dans son âme entre le devoir et l amour. Le devoir lui dit bien haut qu'il est indigne d'un officier de ne pas quitter une forteresse soumise au brigand, et plus encore de se joindre à ses troupes. Mais l'amour tient un langage plus puissant. Abandonnera-t-il, sans défense, Marie au sort terrible qui la menace? Ne restera-t il pas plutôt auprès d'elle pour être son protecteur et son champion ?

L'arrivée d'un Cosaque l'arrache à ces réflexions douloureuses. Le grand czar le demande. Grineff suit le Cosaque qui, chemin faisant, lui donne de curieux détails sur les habitudes

(1) Petite armoire plate et vitrée où l'on enferme les saintes images, et qui forme un autel domestique.

de Pougatcheff. a Ah ! votre seigneurie, on voit bien que c'est \* un important personnage : il a daigné manger à dîner deux » cochons de lait rôtis. Puis il est monté au bain... Il faut en » convenir, toutes ses manières sont si majestueuses, et dans s son bain, à ce qu'on dit, il a montré ses signes de czar : sur » l'un des seins , un aigle à deux têtes, grand comme un » petak (1), et sur l'autre, sa propre figure. » Si Grineff ne juge pas à propos de contredire le Cosaque, on pense bien que ces faits ne le convertissent pas à la légitimité du prétendant. Il le tient toujours pour un imposteur, et est prêt à le lui dire en face une seconde fois. C'est ce qu'il allait avoir à faire. Pougatcheff, débarrassé de ses compagnons de crime et de débauche, qui tenaient avec lui conseil en ce moment, et resté seul avec le jeune officier; Pougatcheff, après quelques instants de silence, commence l'entretien par un.long.éclat d'un riresi peu feint que Grineff lui-même y prend part machinalement. « Eh bien ! \* avoue, lui dit-il, que tu as eu peur quand mes garçons t'ont » jeté la corde au cou; je crois que le ciel t'a paru de la gran» deur d'une peau de mouton, et tu te serais balancé sous la » traverse sans ton domestique. J'ai reconnu à l'instant le vieux » hibou. Eh bien ! aurais-tu pensé que l'homme qui t'a conduit D au gîte dans la steppe était le grand czar lui-même? D Cette impudence du bandit appelle un sourire sur les lèvres de Grineff. « Pourquoi ris-tu? Est-ce que tu ne crois pas que je sois le » grand czar ? Réponds-moi franchement.. » Question embarrassante : répondre oui, c'est la honte; répondre non, c'est la potence. Grineff rassemble toutes ses forces morales; il refuse de reconnaître Pougatcheff comme le czar Pierre III; il ne consent même pas à ne pas prendre les armes contre lui, au cas où il le renverrait libre à Orembourg. Cette loyauté ne déplaît pas à Pougatcheff. « Soit, dit-il en frappant sur l'épaule de Grineff ; s il faut punir jusqu'au bout, ou faire grâce jusqu'au bout. D Va-t-en des quatre côtés, et fais ce que bon te semble. Viens D demain me dire adieu. »

Le lendemain , réveillé par le tambour, Grineff se rend sur la place où les troupes de Pougatcheff se réunissaient. Pougatcheff lui ordonne de partir sur-le-champ pour Orembourg, de déclarer au gouverneur et aux généraux qu'ils aient à l'attendre dans une semaine; de leur conseiller, s'ils ne veulent encourir un supplice terrible, de le recevoir avec respect filial et soumission. Puis il lui souhaite un bon voyage. En ce moment, Grineff aperçoit Saveliitcb qui, traversant la foule, se présente deyant l'usurpateur avec un papier à la main : ce papier n'est autre chose qu'un inventaire des objets qu'a perdus son maître dans le pillage de la forteresse, et dont Saveliitch veut te remboursement à un prix même assez élevé. Tout figure dans cet Inventaire , tout, jusqu'au fameux touloup de lièvre abandonné à Pougatcheff dans la steppe. Ce souvenir irrite Pougatcheff.

(i) Pièce de cuivre.

a Ah! on vous a dépouillés! grand malheur !.. Mais tu dois, » vieux hibou, éternellement prier Dieu pour moi et mes gar» çons de ce que vous ne pendez pas, toi et ton maître, là-haut » avec les autres rebelles. Un touloup en peau de lièvre... Mais » sais-tu bien que je te ferai écorcher vif, pour qu'on fasse des » touloups de ta peau. » Menace terrible qui n'ébranle pas Saveliitch : il n'est pas un homme libre, et il doit répondre du bien de son maître. Pougatcheff, heureusement, est dans une heure de magnanimité : il part sans dire mot. Grineff et Saveliitch restent seuls sur la place. Saveliitch est un peu mortifié de l'issue de sa requête; mais son maître ne peut le convaincre de son inopportunité. « Ris, seigneur, » dit 1 'honnête et candide serviteur, « ris; mais quand il te faudra re» monter ton ménage, nous verrons si tu auras encore envie » de rire. D

A l'âge de Grineff et dans son métier, c'est à peine si le lendemain on garde souvenir des traverses de la veille. Un pieux regret donné à ceùx de ses compagnons d'armes qui ont succombé à Belogorsk, et Grineff courrait allègrement aux dangers nouveaux qui l'attendent à Orembourg. Mais il laisse à Belogorsk la moitié de son âme, pour parler avec Horace : Marie la fille du capitaine, Marie l'orpheline. Et sous la garde de qui? du traître Chvabrine, que Pougatcheff a nommé commandant de la forteresse prise. Que faire , cependant? Il ne lui reste qu'une ressource : courir à Orembourg, afin de presser la délivrance de Belogorsk et d'y coopérer, s'il était possible. Le temps pressait d'autant plus Grineff qu'une fièvre chaude s'était emparée de Marie. Elle avait le délire et n'avait pu reconnaître son amant : saisissant les mains de celle qu'il considère déjà comme sa femme, et les couvrant de baisers et de larmes, il prend congé du pope et de sa femme. « Adieu ! » lui dit celle-ci en le reconduisant. « nous nous reverrons peut-être dans un temps a meilleur. Vous excepté, la pauvre Marie Ivanovna n'a plus a ni soutien ni consolateur. »

A Orembourg, on fait des préparatifs pour recevoir Pougatcheff à coups de canons. A peine Grineff y est-il arrivé qu'il est introduit devant le gouverneur, le vieux général allemand son protecteur. Celui-ci l'interroge sur les évènements dont il a été le témoin. Grineff les lui raconte, et lui demande aussitôt de tenter un effort immédiat pour la délivrance des habitants de Belogorsk. Mais le général hoche la tête à cette proposition : « On a le temps de parler de cela. » D 'ailleurs il s'assemble le soir même un conseil de guerre. Grineff est invité par le général à prendre part à cette réunion , qui ressemble peu à un véritable conseil de guerre, composée qu'elle est en grande partie d'employés civils. Grineff y ouvre hardiment l'avis d 'attaquer Pougatcheff, dont les troupes, mal organisées et mal disciplinées, lui paraissent peu en état de résister au choc de troupes régulières. Cet avis est loin d'être goûté par les employés civils, qui n'y voient que « l'impertinence étourdie d'un

» jeune homme » et qui, à cette occasion, prononcent assez haut, pour qu'il vienne aux oreilles de notre enseigne, le mot de suceur de lait (1). Un de ces employés, le directeur des douanes, « petit vieillard gros et rouge, vêtu d'un habit de soie » moirée, D combat cette opinion. Selon lui, il ne faut agir ni défensivement ni offcnsivement, mais bien subornativement, c'est-à-dire qu'il faut mettre à prix la tête de Pougatcheff, et il veut Ilien être « un bélier Kirghise au lieu d'un conseiller de » collège , si ces voleurs ne livrent point leur ataman enchaîné » par les pii'ds et les mains. » Cette proposition sourit assez au vieux général, qui n'en déclare pas moins la nécessité de prendre, dans tous les cas, des mesures militaires. La prudence l'emportant, toutes les voix se déclarent pour la défensive, et le gouverneur, au fond de l'avis de Grineff, mais effrayé de sa responsabilité, se range à cette opinion. On attendra donc Pougatcheff sous la protection du canon d'Orembourg.

Peu de jours après ce conseil, Pougatcheff, « fidèle à sa promesse, » était sous les murs de la ville. Tous les avantages paraissaient du côté des assiégeants. Une disette affreuse régnait à Orcmbourg. « L'artillerie tonnait vainement du haut » des remparts , et dans la campagne, elle ne pouvait avancer, » à cause de la faiblesse des chevaux exténués. » Dans les sorties , le dessus restait presque toujours aux Cosaques de Pougatcheff, qui avaient de quoi vivre abondamment et qui étaient > pourvus d excellentes montures. La neige empêchait l'infanterie affamée de la place d'agir avec succès contre la cavalerie ennemie. On conçoit que, dans une pareille situation, la gaité soit bannie d'Orembourg et que le temps coule lentement pour sés habitants et sa garnison. Il pèse surtout à Grineff, dont l'inquiétude sur le sort de Marie va toujours croissant, et qui ne peut recevoir aucunes nouvelles de Belogorsk. Il en reçoit, enfin. Un jour de sortie, il reconnaît dans un Cosaque, qu'il allait frapper de son sabre turc, l' ouriadnik de Belogorsk, qui est chargé de lui remettre une lettre de Marie. Mais quelle lettre! et comme elle ne justifie que trop ses pressentiments et son anxiété ! Chvabrine a forcé le pope Garamsin à remettre Marie entre ses mains. Il la traite, avec la plus grande cruauté, et la menace, si elle ne consent pas à se marier avec lui, de la conduire dans le camp du bandit, où l'attend le sort d'Elisabeth Kharloff (2). Marie a demandé trois jours de réflexions à Chvabrine, qui les lui a accordées, mais en lui signifiant que,

(1) Equivalent de notre expression française blanc-bec. Ce mot suceur de lait nous rappelle une locution fréquemment employée dans le langage familier et populaire en Bretagne, et sans doute aussi dans d'autres parties de la France. Un jeune homme émet-il un avis peu réfléchi ou téméraire : « Voyez, dit-on, voyez l'enfant : il veut donner des leçons, et en lui pressant le nez on en ferait sortir du lait. ib

(2) Fille d'un autre commandant de forteresse que tua Pougatcheff, après lui avoir fait violence. (Note du traducteur.)

passé ce délai, elle ne doit plus compter sur aucun ménagement. Que Grineff donc supplie ses chefs d'envoyer à Belogorsk du secours aussitôt que possible, et qu'il vienne lui-même, s'il le peut. Telle est sur terre la dernière espérance laissée à l'orpheline.

On sent mieux qu'on ae pourrait les rendre les sentiments que cette lettre fait naître chez Grineff. Eperdu , fou de douleur et de colère, il court chez le général, a Votre Excellence , j'ac» cours, lui dit-il, auprès de vous comme auprès de mon propre » père. Ne repoussez pas ma demande; il y va du bonheur de » toute ma vie.... Permettez-moi de prendre un bataillon de » soldats et un demi-cent de Cosaques pour aller balayer la » forteresse de Belogorsk. » A cette demande, le général doute si Grineff n'a pas perdu la tête, et si les explications qui lui sont fournies le détrompent à cet égard, des considérations militaires et stratégiques ne lui permettent pas d'accueillir le projet d'une telle expédition. Chvabrine est un grand coquin, sans doute, que le général fera fusiller sur les glacis d'Orembourg. Mais jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, il faut prendre patience. D Prendre patience! s'écrie Grineff, mais d ici là, il fera vio» lence à Marie. » Aux yeux du général, ce ne serait pas, après tout, un si grand malheur; car, enfin, Chvabrine peut aujourd'hui protéger Marie. Quand on l aura fusillé, « alors, » avec l'aide de Dieu, les fiancés se trouveront. Les jolies pe» tites veuves ne restent pas longtemps filles » Plus fort sur la charge en douze temps que sur les choses du coeur, ce bon allemand de général ne comprend pas encore le mobile intime de Grineff. L'exclamation de celui-ci : « J aimerais mieux D mourir que de la céder à Chvabrine 1 » lui ouvre les yeux. a Ah 1 bah! dit le vieillard, je comprends à présent : tu es D probablement amoureux de Marie Ivanovna ; alors c est une » autre affaire, pauvre garçon. Mais, cependant, il ne m 'est » pas possible de te donner un bataillon et cinquante Cosaques. » Cette expédition est déraisonnable , et je ne puis la prendre » sous ma responsabilité. »

L'amour fait prendre à Grineff une résolution inébranlable : il ira seul à Belogorsk ; il tentera tout ce qui est en son pouvoir pour la délivrance de Marie. Seul, non, car Saveliitch a décidé de l'accompagner. Pourrait-il le laisser aller seul ? Il partira avec son maître, fÙt-ce à pied. Ils quittent, en conséquence, tous les deux, Orembourg à la nuit tombée, et se dirigent vers la bourgade de Berd, « repaire de Pougatcheff. » Ce n est pas sans encombre qu'ils y parviennent. Saveliitch, le long du chemin, ne cesse de gourmander l'impatience de Grineff. On ne court pas à un festin... On est plutôt sous le marteau de la hache. Ils donnent dans une garde avancée du camp de Pougatch\* ff. Saveliitch, tombé de cheval, est fait prisonnier, ainsi que Grineff, qui a couru à son secours. Ils sont emmenés en triomphe devant le czar, qui « ordonnera s'il faut les pendre à » l'heure même ou si l'on doit attendre la lumière de Dieu. »

Toute résistance est inutile, et le mieux est de se confier à la Providence.

C'était la deuxième fois que Grineff se trouvait en face de l'usurpateur, du brigand, comme il l'appelait mentalement, comme l'appelait tout haut Saveliitch, plus soigneux de la.vie de son maître que de la sienne propre. « Pougatcheff occupait » une isba, pompeusement appelée palais par les paysans et ses a soldats.. Elle était éclairée par deux chan telles en suif, et » les murs étaient tendus d'or. Du reste, tous les meubles, les » bancs, la table, le petit pot à laver les mains, suspendu à un a clou, l'essuie-mains accroché à un clou, la fourche à en» fourner dressée dans un coin, le rayon chargé de pots de a terre, tout était comme dans une autre isba. Pougatcheff se tenait a assis sous les saintes images, en caftan rouge et haut bonnet, » la main sur la hanche. Autour de lui étaient rangés plusieurs M de ses principaux chefs avec une expression forcée de sou» mission et de respect ; on voyait bien que la nouvelle de l'ar- a rivée d'un officier d'Orembourg avait éveillé une grande » curiosité chez les rebelles. » Pougatcheff reconnaît Grineff au premier coup d'œil ; il lui demande ce qui l'amène à son camp. Sur un signe de Pougatcheff, immédiatement obéi, tous s'éloignent, à l'exception de deux personnages : « l'un d'eux, » petit vieillard chétif et courbé, avec une maigre barbe grise... » L'autre, de haute taille et puissante carrure, aux yeux gris et » perçants, » au nez a sans narines, » portant sur le front et les joues des marques d'un fer rouge, qui donnaient « à son » large visage couturé do petite vérole une étrange et indéfinis» sable expression, » Ces confidents de Pougatcheff étaient , le premier, un caporal déserteur ; le second, un criminel condamné aux mines de Sibérie et qui avait su trois fois s'en échapper. La vue de ces deux brigands trouble d'abord Grineff, mais il est rappelé au sentiment de la réalité par Pougatcheff lui-même : a Parle, pour quelles affaires as-tu quitté Orembourg? » Il répond qu'il est venu à Belogorsk pour y délivrer une orpheline opprimée.

Les yeux de Pougatcheff s'allumèrent : « Qui de mes gens o oserait offenser une orpheline ? Eût-il un front de sept pieds, » il n'échapperait pas à ma sentence. Parle, quel est le couo pable? o C'est Chvabrine. Pougatcheff est prêt à lui donner une leçon. Il ne compte rien moins que le faire pendre. Mais un de ses deux conseillers lui représente qu'il a déjà offensé les Cosaques en leur imposant un gentilhomme comme chef, et qu'il risque d'offenser à présent les gentilshommes en suppliciant Chvabrine à la première accusation. L'autre conseiller ne voit pas grand mal dans la pendaison de Chvabrine. Mais pourquoi ne questionnerait-on pas un peu M. l'officier?... Pourquoi Pougatcheff n'ordonnerait-il pas de le faire conduire au greffe, où on allumerait a un peu de feu ? » a Sa GrAce n'est-elle pas » envoyée par les généraux d'Orembourg? » Logique de scélérat, mais assez plausible en elle-même; elle ébranle Pougatcheff,

qui demande à Grineff ce qu'il pense du moyen mis en avant par son feld-maréchal. Il le presse ensuite sur la situation des assiégés. On doit mourir de faim à Orembourg. Ceci est vrai, mais le devoir empêche Grineff de confirmer l 'assertion. Tout est, au contraire, en abondance dans la place, selon lui. Déclaration qui donne lieu « au petit vieillard » de conseiller ; son chef de faire pendre au même gibet Chvabrine et Grineff, » afin qu'ils n'aient rien à se reprocher. » Heureusement, cet avis n'est pas celui du condamné aux mines, qui se plaît généralementà contrarier son compagnon. Grineff peut donc intéresser Pougatcheff à sesamours, et le lendemain, en compagnie de l'usurpateur, il se rendra à ce village de Belogorsk, si connu de ses yeux et si chéri de son cœur.

Quelques pensées décourageantes mêlent de 1 amertume a la joie ressentie par Grineff. Arrivera-t-il à temps pour arracher Marie à son houreau ? Pougatcheff ne scra-t-il pas irrite quand il apprendra que Marie est la fille du commandant de Belogorsk? Mais l'amour est confiant, et la manière dont Pougatcheff se comporte envers Chvabrine est de nature à rassurer Grineff. L'usurpateur n'a pas mis les pieds dans la forteresse, qu il demande à voir l'orpheline ; en vain lui représente-t-on qu elle est malade de fièvre, « que depuis trois jours elle ne cesse de délirer. » « Ouvre, » dit Pougatcheff. Et comme Chvabrine dit avoir perdu les clefs, il pousse la porte du pied, la serrure cède, et, suivi de Grineff, il entre dans la chambre de Marie..

« Sur le plancher et dans un grossier vêtement de paysanne, Marie était assise, pâle, maigre, les cheveux épars ; devant elle se trouvait une cruche recouverte d'un morceau de pain. « A ma vue, elle frémit, poussa un cri perçant. Je ne saurais dire ce que j'éprouvai..

» Pougatcheff regarda Chvabrine de travers, et lui dit avec un amer sourire ' « Ton hôpital est en bon ordre. » Puis, s 'approchant de Marie : « Dis-moi, ma petite colombe, pourquoi a ton mari te punit-il ainsi? » ....

» — Mon mari, reprit-elle. Il n est pas mon mari \* jamais je » ne serai sa femme. Je suis résolue à mourir plutôt, et je » mourrai si l'on ne me délivre pas. »

M Pougatcheff lança un regard furieux sur Chvabrine « Tu » as osé me tromper, s'écria-t-il ; sais-tu, coquin, ce que tu » mérites ? »

» Chvabrine tomba à genoux. »

A ce spectacle d'un gentilhomme se roulant aux pieds d un déserteur cosaque, le dégoût et le mépris étouffent chez Grineff tout sentiment de haine et de vengeance. Cependant Pougatcheff pardonne pour cette fois à Chvabrine, et annonce a Marie qu il lui accorde la liberté. Faveur dont la pauvre enfant lui serait plus reconnaissante, si elle ne savait la devoir à l assassin de ses parents. « Eh bien ! seigneurie, dit Pougatcheff en riant à « Grineff, nous avons délivré la jolie fille. Ne faudrait-il pas

» envoyer chercher le pope et lui faire marier sa nièce. Si tu M veux, je serai ton père assis, Chvabrine le garçon de noces, M puis nous nous mettrons à boire » Mais ce que Grineff redoutait arrive à ce moment. Chvabrine reconnaît qu'il a trompé Pougatcheff. Mais Grineff a fait de même : celle qu'il représente comme la nièce du pope n'est autre que la fille d'Ivan Mironoff, qui a été supplicié à la prise i de la forteresse. Cette révélation n'a pas toutefois tout l'effet qu'en attend Chvabrine. Le grand czar est dans ses heures de mansuétude. Il veut bien reconnaître que « ses ivrognes n'auraient pas épargné cette pauvre fille, » et « que sa commère» la femme du pope, a sagement fait de les tromper. Puis, comme il l'a déjà dit, sa coutume n'est pas de pardonner ou de punir à moitié. Que Grineff prenne donc « sa belle ; qu'ils aillent où il leur plaira, et que Dieu leur donne amour et raison. » Il ordonne à Chvabrine d'écrire aux fiancés un sauf-conduit « pour toutes les barrières et forteresses soumises à son pouvoir. »

Ses vœux ainsi comblés, Grineff s'occupe de son bonheur et de celui de sa chère Marie. D'abord, où la conduira-t-il, elle qui n'a plus un seul parent au monde. Il lui propose de la conduire à la maison de campagne de ses parents à lui. Elle est surprise d'une telle proposition. Ne sait-elle pas les mauvaises dispositions du père de Grineff à son égard? Comment serat-elle reçue dans cette maison? Mais Grineff la tranquillise. Il lui persuade que son père, vieux soldat lui-même, ne peut que tenir à honneur de recevoir chez lui la fille « d'un vétéran mort pour sa patrie. » Elle acquiesce donc au projet de son amant, et tous les deux se préparent à quitter pour toujours cette forteresse de Belogorsk, qui leur rappelle tant de souvenirs tendres et terribles. En un instant tout est prêt pour le départ. « Marie alla dire un dernier adieu au tombeau de ses pa a rents enterrés derrière l'église. Je voulais l'y conduire, » mais elle me pria de la laisser aller seule, et revint bientôt a après en versant des larmes silencieuses. Le père Garamsin » et sa femme sortirent sur le perron pour nous reconduire »' Adieu, Marie Ivanovna, notre chère colombe; adieu, Piotr a Andréitch, notre beau faucon, nous disait la bonne femme » du pope ; bon voyage, et que Dieu vous comble tous les deux » de bonheur. »

« Réuni d'une façon si merveilleuse avec la jeune fille qui, le matin même, lui causait tant d'inquiétudes douloureusés, » Grineff ne pouvait croire à son bonheur et s'imaginait être la dupe d'un songe. Marie, pleine encore de ses émotions récentes, « regardait d'un air pensif » tantôt Grineff, tantôt la route. Tous les deux gardaient le silence. A la rapidité avec laquelle volait la kibitka, au zèle que montrait j)our les servir « le Cosaque barbu » qui leur servait de guide, Grineff s'apercevait qu'il était pris pour un favori du maître. La nuit tombait et l'on approchait d'une petite ville où, d'après le guide, devait se trouver un fort détachement en marche pour se réunir aux

troupes de Pougatcheff. Les sentinelles de çe détachement arrêtèrent l'attelage au cri de : Qui vive ! cri auquel le postillon répondit à haute voix : « Le compère du czar qui voyage avec » sa bourgeoise. » Réponse malencontreuse s'il en fut. A peine est-elle faite, qu'un détachement de hussards russes entoure nos deux voyageurs avec d'affreux jurements : « Sors, compère » du diable, » dit à Grineff un maréchal-des-logis aux épaisses moustaches, « nous allons te mener au bain, toi et ta bour» geoise. » Cependant la vue d'un uniforme d'officier calme les fureurs des soldats, et Grineff obtient d'être conduit chez le commandant du détachement. Mais le commandant n a pas le temps de recevoir Grineff; il a donné l'ordre de le conduire en prison et de lui amener « sa bourgeoise. » Fùrieux, Grineff s'élance sur le perron, et, saiis que les sentinelles aient le temps de le retenir, pénètre droit dans une chambre où six officiers de hussards jouaient au pharaon. Quelle n est pas sa surprise quand il reconnaît au milieu d'eux ce major Zourine avec lequel il a fait connaissance dans l'hôtellerie de Simbirsk, et qui l'y avait si bien dévalisé !

Ce digne hussard n'a pas changé : « Ah ! bah ! Piotr An» dréitch ! par quel hasard? d'où viens-tu? Ne veux-tu pas a ponter une carte? » Grineff a besoin plutôt d'un logement pour lui et pour la dame qui l'accompagne. Ceci contrarie Zourine. « Il n'y a rien à y faire ; mais c'est dommage, dit-il ; nous » aurions fait.nos bamboches comme autrefois. » Puis il ordonne au garçon d'amener la commère de Pougatcheff. Ferait-elle l'obstinée ? il faut lui dire qu'elle n'a rien à craindre, que le monsieur qui l'appelle est très-bon, « qu'il ne l'offensera en aucune façon,» et, en même temps, « la pousser ferme par les épaules.» Ces manièresd'une galanterie quelque peu soldatesque changent cependant quand Grineff apprend à son hôte que la femme dont il est accompagné est la fille du défunt capitaine Mironoff, qu'il a délivrée de captivité et qu'il emmène chez son père. Zourine sort lui-même dans la rue pour rassurer Marie et s'exeuser du malentendu qu'il a commis, et donne l'ordre à son maréchal-des-logis -de la conduire au meilleur logement de la ville. Quant à Grineff, il restera chez lui où il soupera et lui racontera toutes ses aventures depuis l'heure où ils se sont quittés à Simbirsk.

Zourine écoule ce récit avec la plus vive attention. Mais comment un homme de son espèce, qui a livré sa vie à tous les vents et l'a usée à tous les plaisirs faciles, pourrait-il comprendre la passion de Grineff pour une fille pauvre et sans nom comme Marie. Il est d'ailleurs de ceux qui pensent qu 'un soldat ne doit pas se marier. Aussi déploie-t-il toute son éloquence pour détourner son camarade de pareils projets : « Le mariage » n'est qu'une folie... Est-ce bien à un jeune officier de s'embarM rasser d'une femme et de bercer des marmots. Il faut cracher » là dessus, » Si Grineff veut bien l'fm croire, il se séparera de la fille du capitaine et restera dans son détachement. Qu'irait-il

faire 'à Orembourg? Le§ routes ne sont pas sûres, et s'il tombait de nouveau entre les mains des rebelles, qui sait s'il pourrait s'en dépêtrer une autre fois? Ces conseils et ces remontrances n'ébranlent pas l'amour de Grineff et sa résolution de s'unir avec Marie. Ils ont cependant du vrai. Marie, sn quittant Belogorsk, a déclaré qu'elle ne se marierait que de l'aveu des parents de son amant; puis |l'heure serait peu opportune pour une union; enfin, la place de Grineff est dans les rangs de l'armée impériale. Pour concilier l'honneur et l'amour. il n'est qu'un parti à prendre : rester soi-même dans la troupe de Zourine et envoyer Marie à la maison paternelle, sous la conduite du dévoué Saveliitch. Là séparation sera douloureuse, sans doute, mais c'est la dernière, et à la garde de Dieu 1

Mais de la coupe aux lèvres il y a loin, dit un proverbe, dont chacun de nous, à une certaine heure, a pu reconnaître la vérité. Une épreuve plus cruelle que toutes les autres attend Grineff sur le seuil de son bonheur. La guerre est finie, Pougatcheff prisonnier; sa pensée n'est plus qu'à Marie, à Marie qu'il va revoir, qui, enfin, va devenir sa femme. Le jour du départ de Grineff, Zourine entre .chez lui un papier à la main. Il se sent « une piqûre au cœur; » il a peur « sans savoir de quoi. r, Qu'y a-t-il? demande-t-il au major. « Un petit » désagrément, répond £elui-ci. Lis ce que je viens de rece» voir. » C'était un ordre secret d'arrêter, partout où il se trouverait, et de conduire, sous bonne escorte, l'enseigne Grineff à -Khasan, devant la commission chargée d'instruire contre Pougatcheff et ses complices. Fort de sa conscience, Grineff ne redoute p-as l'issue de cette accusation qu'il ne peut attribuer qu'à une méprise. Que peut-on lui reprocher, en effet ? Son éloignement, sans permission, de la forteresse d'Orembourg? Mais non seulement on n'y avait pas défendu , on y avait mén:e encouragé les sorties. Ce contre-temps douloureux, force est cependant de l'accepter , et que faire, si ce n'est d'en abréger la durée par une prompte comparution devant ses juges? C'est à quoi Grineff se résigne immédiatement, et il part pour Khasan dans sa téléga (1), assis' entre deux hussards, qui ont le sabre nu à la main.

La situation de Grineff est bien plus grave cependant qu'il ne le pense dans cette confiance candide au bon droit, apanage ordinaire de la jeunesse , qui ne se perd, quand on est bien trempa, qu'après les déceptions les plus nombreuses, que quelques privilégiés ne perdent même jamais. A son arrivée à Khasan, on lui met les fers aux pieds ; on le jette dans un cachot « sombre, étroit, qui n'a que les quatre murs et une petite lucarne garnie de barres de fer. » Ses juges l'accueillent avec sévérité. Un vieux général qui a connu son père, s'écrie : « C'est bien dommage qu'un homme si honorable ait un fils

(4) Petit charriot d'été.

» tellement indigne de lui. » Au fait, toutes les apparences sont contre Grineff. Comment s'est-il fait que, seul, il ait été épargné par Pougatcheff, «pendant que tous ses. camarades ont » été lâchement assassines... qu'il ait pu festoyer amicalement a avec les rebelles, et recevoir du scélérat en chef des cadeaux a consistant en une pelisse, un cheval, un demi-rouble... » D'où provenait une si étrange intimité, et sur quoi pent-elle M être fondée, si ce n'est sur la trahison, ou tout au moins sur » une lâcheté criminelle et impardonnable? » C'est, au surplus, ce que pense le général qui commandait à Orembourg. Grineff, il est vrai, pourrait se justifier en révélant 'sa liaison avec Marie. Mais, sur le point de le faire, il sent un invincible dégoût à l'idée que s'il nomme sa fiancée, la commission la fera comparaître, que son nom sera mêlé aux propos scandaleux des scélérats interrogés, qu'elle sera peut-être mise en, leur présence. Cette terrible idée le domine; il balbutie et finit par se taire. Ce trouble est considéré comme une sorte d'aveu par les juges de Grineff, qui ne doutent plus de sa.culpabilité quand il ne trouve rien à répondre aux dépositions d'un a coquin d'hier, » comme rappelle le vieux général, et qui n'est autre que Chvabrine. D'après celui-ci, Grineff avait, d'un . hou t a l'autre, agi comme un traître. Chaque jour il quittait Orembourg. pour transmettre aux avant-postes ennemis des nouvelles écrites de ce qui se passait dans te ville; définitivement entré dans les rangs de Pougatcheff, il le suivait de forteresse en forteresse, vilipendant ses compagnons de trahison, afin de les supplanter dans les bonnes grâces et les largesses de l'usurpateur.

Grineff est ramené dans son cachot pour y attendre le sort mérité phr. sa Télonie. Il ne se dissimule pas que ce sort sera le dernier supplice. Perspective horrible pour un jeune homme riche <Je tous les dons du corps, de l'esprit et de la fortune I Mais ce n'est pas là ce qui le trouble : il n'y a dans son âme, sa-conduite devant Pougatcheff l'a prouvé, il n'y a dans son âme aucun lâche amour de la vie. Non: ce qui abat son courage, ce qui jette une suprême amertume sur ses derniers moments , c'est la pensée, c'est l'image des êtres qu'il aime et dont il est 'aimé, de Marie , de ses vieux parents, qui ont appris avec épouvante son arrestation, que la nouvelle de sa condamnation tuera peut-être. Grineff ne doit pas cependant mourir..11 a mérité sans doute un châtiment exemplaire ; mais l'impératrice, par considération pour les loyaux services et les cheveux blancs "de son père, lui fait grâce d'un supplice infamant.: il ira seulement finir ses jours au fond de la Sibérie. Tout adouci qu'il est , le coup n'en accable pas moins le vieux Petrovitch. Comment son fils a-t-il participé aux complots de Pougatcheff? Pourquoi lui-même a-t-il vécu jusqu'à un tel jour? a L'impératrice lui fait grâce delà vie, répétait-il souvent hors de o lui-même; mais est-ce plus facile à supporter pour moi. Ce » n'est pas le supplice qui est horrible : mon aïeul a péri sur

» l'échafaud pour la défense de ce qu'il vénérait dans le sanc» tuaire de sa conscience (1). Mon père a été frappé avec les » martyrs Volynski et Khoucthoff (2) ; mais qu'un gentilhomme » trahisse son serment, qu'il s'unisse à des bandits, à des » scélérats , à des esclaves révoltés.... honte! honte éternelle à » ma maison.... w

Ce qu'on peut dire des erreurs ou des injustices de l'opinion, la mère de Grineff ne manquait pas de le rappeler au vieux soldat ; mais elle ne parvenait ni à le convaincre ni à le consoler. Quant à Marie, femme et amante, elle avait vite pénétré le mystère de la conduite de Grineff. S'il s'était tu, c'était pour ne pas la compromettre, même en apparence.... Aussi se considérait-elle comme la seule cause de ses infortunes, et, tout en cachant avec soin ses larmes et ses souffrances, cherchait-elle les moyens de- sauver son amant. Un soir que le père de Grineff feuillelait machinalement l'almanach de la cour , ce livre autrefois ses délices et maintenant sans influence sur son humeur; que sa femme tricotait en silence, mouillant de temps en temps son ouvrage de larmes, Marie annonce son intention de partir pour Pétersbourg. Elle aussi veut donc les abandonner ? telle est la première idée de ses parents adoptifs. Mais Marie les rassure. Elle ne veut aller à Pétersbourg que pour démontrer l'innocence de son fiancé, mission qu'elle espère mener à bien, grâce à la puissance de la vérité, et dont l'heureux succès lui sera facilité par l'entremise de gens haut placés. « Pars, lui dit alors, avec un soupir, le » père de Grineff... Que Dieu te donne pour mari un honnête homme et non un traître taché d'infamie. »

La cour habitait à ce moment le palais d'été de Tzarskoïé-Sélo. Marie s'y arrête et s'y abouche avec la femme du maitre de poste, commère à la langue déliée, nièce d'un chauffeur de poêles au palais. Anna Vlassievna initie l'orpheline à tous les mystères du palais. Elle lui dit à quelle heure l'impératrice se lève, prend le café, va à la promenade ; quels grands seigneurs se trouvent alors autour de sa personne; ce qu'elle a daigné dire à table, qui elle reçoit le soir.«En un mot, l'entretien d'Anna sem» blait une page arrachée aux mémoires du temps et serait très» précieuse aujourd'hui.D Munie deces précieux renseignements, le lendemain, de très-bonne heure, Marie se rend aux jardins de la résidence impériale. « La matinée était superbe : le soleil M dorait de ses rayons les cimes des tilleuls qu'avait déjà jaunis » la fraîche haleine de l'automne. Le large lac étincelait im» mobile; les cygnes, qui venaient de s'éveiller, sortaient grave» ment des buissons du rivage. Tout-à-coup un petit chien de

(4) Un aïeul de Pouchkine a été condamné à mort par Pierre-le-Grand.

(Note du traducteur).

(2) Chefs du parti russe contre Biren , sous l'impératrice Anne, et tous deux suppliciés avec barbarie. (Note du traducteur ).

a race anglaise courut à la rencontre de Marie en aboyant. En » ce moment résonna une agréable voix de femme : N'ayez a point peur, dit-elle, il ne vous mordra pas. Marie aperçut J) une dame assise sur un petit banc champêtre... Elle était en » peignoir blanc du matin, en bonnet léger et en petit mantelet. » Cette dame paraissait avoir quarante ans. Sa figure, pleine et » haute en couleur, exprimait le calme et une gravité tempérée » par le doux regard de ses yeux bleus et son charmant sou» rire. »

Reconnaitra-t-on à ce portrait la grande Catherine, la Sémiramis du Nord, celle dont les qualités comme souveraine n'ont été égalées que par les vices comme femme ? C'est elle cependant. Catherine questionne Marie, dans laquelle, au premier coup d'oeil, elle a reconnu une provinciale, comme dirait un parisien ; elle lui demande son nom et les motifs de son voyage à Pétersbourg. Emue en apprenant que Marie est la fille du capitaine Mironoff, le défenseur d'une de ses forteresses, son\* visage change et revêt soudainement une expression sévère, qui effraie Marie attentive à tous ses mouvements. Pourquoi ? c'est qu'il s'agit de Grineff.

— « Vous priez pour Grineff, dit la dame d'un ton glacé , l'impératrice ne peut lui accorder de pardon. Il a passé à l'usurpateur, non comme un ignorant crédule , mais comme un vaurien dépravé et dangereux.

— « Ce n'est pas vrai, s'écria Marie.

— « Comment, ce n'est pas vrai? répliqua la dame, qui rougit jusqu'aux yeux.

— « Ce n'est pas vrai ; devant Dieu, ce n'est pas vrai. Je sais tout, je vous conterai tout. C'est pour moi seul qu'il s'est exposé à tons les malheurs qui l'ont frappé ; et s'il ne s'est pas disculpé devant la justice, c'est qu'il n'a pas voulu que je fusse mêlée à cette affaire.»

Et Marie raconta avec chaleur tout ce que le lecteur sait déjà. a La dame l'écoutait avec une attention profonde.

— « Où êtes-vous logée ?» demanda-t elle, quand la jeune fille eut terminé son récit.

Et en apprenant que c'était chez Anna Vlassievna , elle ajouta avec un sourire :

— « Ah 1 je sais. Adieu ; ne parlez à personne de notre rencontre. J'espère que vous n'attendrez pas longtemps la réponse à votre lettre. »

Le lendemain, un laquais en grande livrée entrait dans la chambre où Marie et la femme du maître de poste prenaient le thé, et annonçait, au grand ébahissement d'Anna Vlassievna, que l'impératrice daignait mander en sa présence la fille du capitaine Mironoff. Marie recevait, dés mains de la czarine, dans laquelle elle reconnaissait, non sans émotion , la dame du jardin , son interlocutrice de la veille , les lettres de réhabilitation de Grineff. Quelques mois après, Grineff faisait cette fin que, dans une heure d 'humour, Hugo a qualifiée de.... tragique.

Pourquoi exagérer le mérite de quoi que ce soit : marchandise, livre ou personne? Disons donc sans hésiter que la Fille du capitaine n'a pas grossi le nombre des chefs-d'œuvre littéraires, de ces livres que chacun lit, ou du moins sait le nom. Mais les chefs-d'œuvre né se comptent ils pas facilement ? A côté d'eux n'est-il à pas prendre des places assez belles pour ne pas être dédaignées, et le roman de Pouchkine est-il sans droit de prétendre à une de ces places ? La question sera vîte résolue par ceux.qui admettent qu'une des premières qualités du roman, une de ses qualités essentielles même, consiste dans l'intérêt de l'intrigue, la vérité des personnages et des situations; qui aiment à trouver dans un livre une pensée morale, une composition à la fois sage et forte, un style vif, facile, pittoresque à l'occasion, des descriptions saisissantes et en petit nombre, des portraits bien touchés, une action aux allures promptes , dégagée de ce luxe d'incidents et d'épisodes fort à la mode aujourd'hui, mais qui n'excite guère l'intérêt qu'à la condition de le fatiguer et même de l'épuiser; qui trouvent de l'attrait dans une analyse psychologique vraie sans exagération, fine sans ténuité, appliquée à l'homme réel et non à l'homme imaginé. Les lecteurs dans ces goûts, les critiques dans ces idées se déclareront satisfaits de la Fille du capitaine , mettant certainement ce petit livre bien au dessus de tant de productions aux développements gigantesques qu'on est tenté de mesurer bien plus que d'apprécier.

Est-ce à dire cependant que ces grands échafaudages ne témoignent parfois, souvent même si on veut, de l'esprit d'invention, de l'habileté et du savoir-faire de leurs ouvriers; que la miniature doive être systématiquement préférée au tableau , la brochure au livre, la' nouvelle au roman ? Telle n'est pas notre pensée. Les œuvres de longue haleine ont droit évidemment au premier rang, pourvu qu'on n'y ait pas sacrifié la pensée aux mots, la vérité à-la fantaisie , l'unité à la diversité, l'harmonie à la dimension. Mais, nous l'avons dit et nous le répétons , les chefs-d'œuvre sont rares, très-rares , bien qu'aujourd'hui on croirait, à entendre certaines gens, qu'ils éclosent comme des champignons, dans un pré, le lendemain d'une pluie d'orage. Ce n'est pas toujours le &tyle, le talent d'observation, le brillant de l'esprit, l'imagination qui manquent à nos auteurs. Il .en est même quelques-uns chez qui ces qualités se montrent avec éclat. Pourquoi donc leurs livres, s'ils nous arrêtent un instant, ne nous attachent-ils pas? pourquoi n'y songeons-nous pas après l'heure d'oisiveté ou d'ennui dans laquelle nous les avons parcourus ? C'est que la simplicité et le naturel sont le signe le plus manifeste de la force,

l'attribut principal de la grandeur ; qu'on se lasse vite de 1 extravagant ou de l'extraordinaire ; que l'esprit repousse ces productions malsaines ou indigestes avec le dégoût d'un estomac sain et vigoureux pour les mets offerts au> palais blasés.

On ne s'étonnera pas, après cette déclaration, de notre pré. dilection pour les œuvres du genre de la Fille du capitaine, de Rosa l'aveugle, de l'Aubergiste de village, que nous analysions récemment. Indépendamment de leur mérite artistique, que nous sommes loin de tenir pour vulgaire , nous aimons ces œuvres pour les sentiments qui y règnent , pour le parfum de moralité qu'on y respiie. Nous savons bien qu'il est des plaies morales qu'il est nécessaire de sonder, si on veut les guérir, des égouls sociaux dans lesquels on doit oser pénétrer, si on veut les assainir. Mais pour notre compte , et déjà nous sommes trop vieux pour que rien y fasse, les eaux limpides nous plaisent et non les eaux bourbeuses, l'odeur de la prairie et point celle de l 'égout. Nous ne refuserons pas un pardon à Madeleine, ni une larme à Manon; mais c'est le cœur qui nous pousse vers les femmes chastes, timides et fortes à la fois; le dédain, le dégoût qui nous éloignent des Phrynés d'Athènes, des Marcos de Paris. Lovelace et don Juan, malgré l'auréole de leur front, ne nous attirent ni ne nous éblouissent. Mais nous sympathisons avec les hommes qui savent aimer généreusement, vaillamment. Frontin, Mascarille, Scapin peuvent nous réjouir un instant par leurs tours effrontés, leur cynisme galonné, leur impudence de bonne maison. Mais nous serions tenté de les bâtonner plutôt que de leur tendre une main que nous offririons volontiers , au contraire , à un domestique fidèle, à Saveliitch le russe , à Calel) l'écossais.

Qui a lu la Fiancée de Lammermoor et ne se souvient pas de Caleb, ce vieux serviteur, qui garde vis-à-vis du descendant orphelin et pauvre d'une race riche et orgueilleuse , plus de respect qu'il n'en montrait à ses ancêtres aux jours de leur plus haute prospérité; qui joint à ce respect un dévouement fécond en ruses pieuses, une amitié joyeuse de tous les sacrifices , de toutes les privations. Le menin de Grineff, Saveliitch , est de la famille de Caleb. Des deux côtés, (luoique dans des conditions et sous des traits différents, même fidélité, m-me abnégation. Saveliitch est p lus grondeur, plus despote que Caleb ; mais aussi Grineff n'est pa seul au monde comme l'était Ravenswood. Un large patrimoine l'attend , et Savéliiteh n'a de précautions à prendre que contre la prodigalité de son maître, tandis que Caleb déguisait de son mieux la misère du sien. Saveliitch ne plaisante pas le sur le chapitre de l'argent. Lors de cette belle entrée dans e monde que Zourine fait faire à Grineff, au modique prix de cent roubles, son désespoir n'a pas de limites et s'exhale d'une manière vraiment comique : « Quand donc as-tu eu le temps » de contracter une pareille dette ? C'est impossible. Fais ce

» que tu voudras, seigneur, mais je ne donnerai pas cet a argent. » Il ne faut rien moins, pour le lui arracher, que des paroles dures et hautaines, qu'un ordre formel de son maître, que la menace d'être chassé à coups de poing. Mais viennent les heures malheureuses : paroles amères. rebuts, menaces, tout sera oublié. Saveliitch se jettera devant l'épée de Chvabrine, qui menace la poitrine de son maître ; il voudra prendre sa place aux potences de Pougatcheff ; il accompagnera Marie, qui court implorer la grâce de son fiancé.

Le type des serviteurs de la trempe de Caleb ou de Saveliitch est à peu près perdu, aujourd'hui que la domesticité n'est plus rehaussée par ce sentiment moral, par ces liens d'affection réciproque qui n'enlevaient rien au pouvoir du maître, à la soumission u serviteur. Il n'en est que plus intéressant, et Pouchkine non moins bien que Walter-Scott, a su le fixer sous des traits vifs, originaux, amusants et touchants tout ensemblé. La peinture des personnages est au surplus le côté le plus saillant du talent de Pouchkine comme romancier. Il existe encore, Dieu merci , beaucoup de jeunes gens qui nous rappellent Grineff et Marie, et nous permettent de juger de la vérité de leur conduite et de leurs caractères. Le père de Grineff, le général son protecteur et l'ami de son père, le capitaine Mironoff, Vassilissa Iegorovna sa femme, Zourine et Chvabrine sont des figures facilement reconnaissables , des personnes qui vivent encore au camp, à la caserne, dans le monde et dans la famille. Pougatcheff est peint d'après l'histoire et d'après la nature, qui nous montrent rarement un assemblage de vices auquel ne se mêlent sinon des vertus, du moins quelques restes, quelques retours de bons sentiments.

Il n'est pas jusqu'à sa couleur locale — tant pis le mot compromettant est lâché — qui n'ajoute à l'attrait du roman de Pouchkine. Nous dirons de la couleur locale, ce que disait de Musset du pauvre mois de mars : qu'il n'en faut pas médire. Dieu, sans doute, n'a pas créé autant de types d'homme qu'il y a de contrées sur le globe, et l'espèce humaine est essentiellement une, pour employer la langue de la philosophie; mais quelle variété infinie dans la langue, le costume , les mœurs, les habitudes , l'expression des passions chez chacune des branches de la grande famille humaine! L'homme, ici plus sensuel tt plus extérieur, si l'on veut nous passer l'expression , l'homme est là plus réfléchi et plus concentré. Les mobiles de son activité physique et morale prennent la forme des lieux, des temps et des climats. Le poète et le romancier ne sont pas moins tenus que le peintre d'observer toutes les nuances, de ne brouiller ni les tons ni les couleurs. Les détails et les accessoires n'exigent pas moins de soins que le fond. Point de travestissement dans le langage, dans l'habit même, qui n'entraîne celui des personnages et des physionomies. Les héros tragiques de Corneille, de Racine et de Voltaire ont-ils perdu à revêtir sur la scène leurs costumes nationaux ? N'y avait-il pas quelque

chose de choquant à voir Caton en culotte courte , affublé d'un habit de marquis , d'un jabot et couvert de dentelles ; Agrippine,,avec les paniers, les mouches et la poudre de la Dubarry? Si ce n'est en temps de carnaval, je ne rirais pas au spectacle de Cinciuna'tus en pantalon collant, en bottes vernies et le binocle à l'œil, ou de la mère des Gracques en vertugadin. Que l'écrivain se place donc bien dans le milieu où vivent ses créations , qu'il s'en imprègne , pour ainsi dire; qu'il fasse parler à ses héros le langage de leur temps et de leur nation, qu'il les habille et ne les grime pas; qu'à leur vue, comme à leurs paroles et à leurs sentiments, on les reconnaisse non seulement pour des hommes , ' mais qu'on puisse dire encore : ce sont bien des Grecs, des Romains, des Turcs, des Russes, des Espagnols, des Français.

Puis ne lit-on, même les romans, que pour se distraire ? n'est-ce pas aussi un peu pour s'instruire , pôur faire connaissance avec des peuples, des pays qu'on ne pourra visiter jamais en personne, avec des mœurs et des coutumes, des idtes autres que celles qui vous entourent et qui, sans le secours du livre , vous seraient restées à toujours inconnues ? Tout ce qui est lointain, étranger, exerce un grand prestige sur l'imagination et. la pensée. Il y a un charme si puissant dans les voyages intellectuels faits en compagnie d'un auteur aimé , dans un fauteuil, au coin du feu ! Si notre guide est infidèle, il pourra J)ien nous charmer encore, mais non pas nous instruire. Son commerce nous prépare même des déceptions. Qui sait ? un jour, peut-être, npus parcourrons les lieux, nous verrons les personnages de ses récits, et nous ne les reconnaîtrons pas. Un tel mécompte n'est pas à craindre avec Pouchkine. C'est bien en Russie qu'il nous a conduits; c'est bien au milieu de cette société semi-civilisée, semi-barbare, moitié européenne , moitié orientale qu'il nous a introduits , sans nous faire , il est vrai, pénétrer jusque dans ses profondeurs , comme, l'ont fait de nos jours ses émules et- successeurs Grégorowitch, Hertzen , Gogol et Solohoupe. Ses Cosaques et ses bachirs ne sont pas de fantaisie... Ce sont bien là les peuplades hardies , guerrières et pillardes qui habitent aujourd'hui encore l'Ukraine, les bords de la mer Noire, du Bug et du Don ; les cavaliers que les soldats de la France ont vus à Austerlitz, à Friedland, à la Moskowa , en Crimée; au milieu desquels, à la suite de Gogol, nous conduirons bientôt le lecteur.

C'est un lieu commun désormais que de parler des tribulations, des ennuis et des souffrances de toutes sortes qui remplissent généralement la vie des hommes illustres. Il n'est aujourd'hui d'écolier qui ne raconterait ces douloureuses histoires qui n'ait appris sur les bancs de l'école qu'Homère, aveugle, chargé d ans, errait de ville en ville, de bourgade en bourgade, achetant de ses chants divins un gîte et du pain; qu'Epictète était l'esclave d'un maitre brutal, qui s'amusait à lui frapper la jambe jusqu 'à la briser; qu'Aristide a été chassé d'Athènes, parce que la plèbe s'ennuyait de l'entendre nommer le Juste ; Algernon Sydney, décapité pour avoir défendu les franchises de son pays; Abailard persécuté, relégué dans les solitudes armoricaines; Jordano Bruno et Savonarole brûlés vifs, pour avoir revendiqué les droits de la raison et de la libre pensée ; que Dante est mort dans l'exil, Camoëns à l'hôpital que Cervantès et Torquato Tasso ont passé, l'un cinq ans dans les bagnes barbaresques, l'autre sept ans dans une maison de tous ; que 1 inquisition a jeté Galilée dans les cachots et l'a soumis à ses tortures pour lui arracher, rage impuissante ! le désavœu d'une immortelle vérité; que Pascal a vécu d'une continuelle agonie ; que Byron, pour citer des faits plus voisins de nous , que Byron, poursuivi des clameurs assourdissantes de la haine et de i'envie, victime, du cant solennel de son île égoïste et froide, n 'a trouvé qu'avec peine sur la terre un coin où finir, en héros et en martyr, son immortel Ennui...

Ce ne sont pas là malheureusement des récits légendaires : c > est de 1 histoire, celle de la veille, celle du jour, celle du lendemain. L humanité est quelque peu marâtre. Si elle élève des monuments et dresse des statues à ses enfants les plus glorieux ce n est qu'après leur mort : elle aime à leur verser, de leur vivant, 1 amertume à pleins bords. L'intolérance , la jalousie, ignorance , toutes les passions sottes et féroces leur font payer cher la gloire, expier durement leur supériorité. Ne faut-il cependant que flétrir leurs détracteurs et leurs bourreaux, plaindre, sans les admirer et les envier, ces hommes privilégiés? Loin de 1 esprit une pensée aussi vulgaire , aussi voisine de la lâcheté. Ces hommes ont accepté leur lot plus qu'ils ne l'ont subi ; ils en ont été fiers, et s'ils ont beaucoup souffert, ils ont beaucoup vécu. La souffrance, c'est l'atmosphère du monde moral et intellectuel , l'air que ne respire pas impunément qui le veut. Aussi gardons dans nos cœurs la mémoire de ceux qui

ont ainsi lutté jusqu'à la fin. Admirons-les; imitons-les, dût le même sort nous atteindre ; plaignons les seuls lutteurs dont le découragement a envahi l'âme, dont la foi a faibli devant les épreuves, qui ont rejeté leur croix comme trop pesante et sont allés chercher avant l'heure le repos, le sommeil éternel: Chatterton 'et Gilbert, Robert, Gros et Rousseau.

Nicolas Gogol, l'éminent romancier russe, a été de ces derniers. Il rentrait à peine dans son pays, où ses travaux littéraires lui avaient déjà valu une grande célébrité, et dont il s'était volontairement banni pour échapper aux morsures de la censure; il rentrait à peine dans son pays qu'on y apprenait sa mort. Dans une nuit de février , froide et semblable à celle où le malheureux Gérard de Nerval s'est pendu à l'escarpolette d'une fenêtre, dans l'affreuse petite rue de la Lorgnette, disparaissait de. ce monde l'auteur des Ames mortes, du Contrôleur, de Tarass Boulba. Des circonstances mystérieuses planent encore sur cette mort; mais tout porte à croire, comme le dit M. Louis Viardot, à qui nous empruntons ces détails et d'autres qui vont suivre, « qu'elle fut volontaire, tragique, et le. dénoùment a d'une longue et douloureuse lutte qu'il ne pouvait pas plus o longtemps soutenir. » Toujours est-il que la mort de Gogol causa à Moscou , comme naguère à Pétersbour:, celle de Pouchkine, un deuil général. « Ce n'est pas sur le char mor» tuaire, dit encore M. Viardot, c'est sur les épaules d'une a foule en larmes que son cercueil fut porté jusqu'au cimetière, » qui est situé à six verstes de l'église (1)-. » Douleur bien justifiée par le talent et le caractère du romancier. Depuis Ja mort de Lermontoff et de Pouchkine, Gogol tenait le sceptre littéraire de son pays. Comme ses deux illustres devanciers, sa fin était tragique. Mais eux, du moins, avaient succombé dans un combat loyal, au grand jour, victimes, le dernier surtout, de la violence de leurs passions. Gogol aurait pu vivre de longs jours encore pour l'illustration de son pays, s'il n'eût eu à compter avec un gouvernement ombrageux et inepte, avec une aristocratie puissante , une administration qui ne lui avait pas pardonné l'énergie et la fidélité des peintures où il montrait son despotisme servile, sa corruption et sa vénalité. Ah! c'est devant ce cercueil que l'apostrophe de Lermontoff eût eu , sans mélange d'injustice, toute sa terrible éloquence ; c'est devant cette tombe qu'on pouvait demander à la Russie ce qu'elle faisait de ses enfants, et lui prédire la malédiction dont Dieu frappe ,les nations qui lapident leurs prophètes (2) 1

(t) La verste russe représente un peu élus de notre kilomètre (i k. 66 m.)

(2) Le nom de Nicolas Gogol doit s'ajouter à la liste, déjà trop longue, de tous les écrivains illustres de la Russie qu'un sort fatal, inévitable, frappe de mort dès qu'ils franchissent le niveau de la médiocrité, dès qu'ils appellent sur eu< l'attention publique et que leur nom court de bouche en bouche. Tels sont Ryleïeff, pendu comme conspirateur en 1825; Pouchkine tué, à trente-huit ans, dans un duel ; Griboiëdoff, assassiné à Téhéran ; Lermontoff, tué dans un duel, au Caucase, à trente ans; Vénévitinoff,

Cette malédiction, Dieu ne voudra pas, sans doute, l'envoyer à la nation russe, qu'il ne faut pas rendre responsable d'une tyrannie gouvernementale dont elle souffre à tant d'autres points de vue , et qui a su , dans plus d'une circonstance , témoins les funérailles de Gogol et de Pouchkine, manifester son patriotisme littéraire, avec un éclat et une sincérité peu commune chez des peuples plus civilisés. Un bel avenir s'étend devant les nations de race slave, si éclairées sur leurs véritables intérêts et désabusées des espoirs trompeurs qui ont lui un instant à leurs yeux , elles cherchent les fondements de leur grandeur dans les arts de la paix et non dans les jeux sanglants de la guerre. Primo avulso non déficit alter. Sur le tronc, à peine sorti, mais déjà vigoureuxi, de la littérature russe, croîtront de nombreux et puissants rameaux. Quant à Gogol, il ne voulut pas léguer à sa patrie les derniers produits de son talent: il brûlait, quelques jours avant sa mort, les manuscrits qu'il avait rapportés d'un long exil, et parmi lesquels figurait la dernière partie de son œuvre la plus originale : Les Ames mortes. Le cœur du romancier devait être bien ulcéré et son dégoût de la vie bien profond pour consommer un tel sacrifice ! Ces lignes noires jetées sur le papier qui souffre tout, ces lignes, qui n'auront du lecteur. peut-être, qu'un coup d'œil indifférent ou dédaigneux; ces lignes, ce sont l'os des os, la chair de la chair du poète ; il les a baignées de ses larmes, caressées de ses sourires ; il y a mis son cœur, son âme, son esprit , sa vie. Newton avait , dit-on , un petit chien qu il affectionnait beaucoup; cet animal fut la cause d'un incendie oui dévora le manuscrit qui contenait vingt années des travaux de son maître. Newton ne s'émut pas, ajoute-t-on. Mais Newton était philosophe, mais il avait trouvé la gravitation ; grand entre les plis grands, un de ses pieds pendait déjà dans la tombe de marbre qui l'attendait sous le dôme de la royale abbaye. Un poète n 'eût jamais supporté un pareil coup avec ce stoïcisme. Quand Gogol jeta au feu ses manuscrits, il ne devait plus croire à rien en ce monde, pas même à la gloire — courtisane aux baisers suspects, que chacun caresse cependant.

V.

- Voyons, tourne-toi.,Dieu! que tu es drôle 1 Qu'est-ce que mort à vingt-deux ans, abreuvé d'outrages par la société; Koltzoff, mort à vingt-trois ans, abreuvé de chagrins par sa famille; Beliusky, tué, à trentecinq ans, par la misère et la faim; Dostoïesfky, envoyé à vingt-deux ans, et pour toujours , aux mines de Sibérie; enfin , Gogol, mort par le suicide à quarante-trois ans.

Louis VIARDOT. (Preface de la traduction des Nouvelles choisies de Gogol.)

cette robe de prêtre? est-ce que vous êtes ainsi tous fagotés à votre académie ?

» Voilà par quelles paroles le vieux Boulba accueillait ses deux fils, qui venaient de terminer leurs études au séminaire de Kiew, et qui rentraient en ce moment au foyer paternel.

» Ses fils venaient de descendre de cheval. C'étaient deux robustes jeunes hommes qui avaient encore le regard en dessous , comme il convient à des séminaristes récemment sortis des bancs de 1 école. Leurs visages, pleins de force et de santé, commençaient à se couvrir d'un premier duvet que n'avait jamais fauché le rasoir. L accueil de leur père les avait fort troublés; ils restaient immobiles, les yeux fixés à terre.

D Attendez, attendez, que je vous examine bien à mon aire.

Dieu ! que vous avez de longues robes ! dit-il , en les tournant et retournant en tous sens. Diables de robes; je crois qu'on n en a pas encore vu de pareilles dans le monde. Allons , que 1 un de vous essaye un peu de courir, je verrai s'il ne se laissera pas tomber le nez par terre, en s'embarrassant dans les plis.

— » Père, ne te moque pas de nous , dit enfin l'aîné.

» Voyez un peu , le beau sire , et pourquoi donc ne me moquerais-je pas de vous ?

» Mais, parce que... quoique tu sois mon père, j'en jure Dieu ! si tu continues de rire , je te rosserai.

— » Quoi ! fils de chien ! ton père 1 dit Tarass Boulba, en reculant de quelques pas avec étonnement.

- Oui, même mon père; quandjesuisoffensé, je ne regarde à rien , ni à qui que ce soit.

— » De quelle manière veux-tu donc te battre avec moi ; estce à coups de poing ?

— » La manière m'est fort égale.

— » Va pour les coups de poing, répondit Tarass Boulba en retroussant ses manches; je vais voir quel homme tu fais à coups de poing.

» Et voilà que père et fils, au lieu de s'embrasser après une longue absence , commencent à se lancer de vigoureux horions dans les côtes, le dos, la poitrine; tantôt reculant, tantôt attaquant.

a Voyez un peu, bonnes gens ! le vieux est devenu fou ; il a tout-à-fait perdu l'esprit, disait la pauvre mère, pale et maigre , arrêtée sur le perron, sans avoir eu le temps d'embrasser ses fils bien-aimés. Ses enfants sont revenus à la maison ; plus d 'un an s'est passé depuis qu'on ne les a vus, et lui, voilà qu 'il invente , Dieu sait quelle sottise...-, se rosser à coups de poing! »

Q Mais il se bat fort bien , disait Boulba, s'arrêtant. Oui, par Dieu! très-bien, ajouta-t-il , en rajustant ses habils; si

bien, que j'eusse mieux fait de ne pas l'essayer; ça fera un bon Cosaque. Bonjour, fils; embrassons-nous.

« Et le père et le fils s'embrassèrent.

— » Bien, fils, rosse tout le monde comme tu m'as rossé; ne fais quartier à personne. Ce qui n'empêche pas que tu es drôlement fagoté. Et toi, nigaud, que fais-tu là les deux bras battants ? dit-il en s'adressant au cadet. Pourquoi, fils de chien, ne me rosses-tu pas aussi ?

— » Voyez un peu ce qu'il invente, disait la mère, en embrassant le plus jeune de ses fils. On a donc de ces inventionslà qu'un enfant rosse son propre père. Et c'est bien le moment d'y songer; un pauvre enfant qui a fait une si longue route , qui s'est si fatigué. (Le pauvre enfant avait plus de vingt ans et une taille de six pieds.) Il aurait besoin de se reposer et de manger un morceau.

— Eh! eh! tu es un freluquet, à ce qu'il me semble, disait Boulba. Fils, n'écoute pas ta mère; c'est une femme , elle ne sait rien. Qu'avez-vous besoin, vous autres, d'être dorlotés. Vos dorloteries , à vous , c'est une belle plaine , c'est un bon cheval. Et voyez-vous ce sabre ? Voilà voire mère. Tout le fatras qu'on vous met en tête, ce sont des bêtises ; et les académies, et tous vos livres, et les A B C, et les philosophies, tout cela, je crache dessus.

» Ici Boulba ajouta un mot qui ne peut passer à l'imprimerie.

— » Ce qui vaut mieux, reprit-il, c'est que la semaine prochaine je vous enverrai au Zaparojié. C'est là que se trouve la science ; c'est là qu'est votre école et que vous attraperez de l'esprit.

— » Quoi ! ils ne resteront qu'une semaine ici ! disait, d'une voix plaintive et les larmes aux yeux , la vieille bonne mère. Les pauvres petits n'auront pas le temps de se divertir et de faire connaissance avec la maison paternelle, et moi je n'aurai pas le temps de les regarder à m'en rassasier.

— » Cesse de hurler, vieille. Un Cosaque n'est pas fait pour s'avachir avec les femmes. N'est-ce pas , tl1 les aurais cachés tous les deux sous ta jupe , pour les couver comme une poule ses œufs. Allons, marche ; mets-nous vite sur la table tout ce que tu as à manger. Il ne nous faut pas de gâteaux au miel, ni toutes sortes de petites fricassées ; donne-nous un mouton tout entier ou toute une chèvre. Apporte-nous de l'hydromel de quarante ans, et donne-nous de l'eau-de-vie, beaucoup d'eaude-vie, pas de cette eau-de-vie avec toutes sortes d'ingrédients, des raisins secs et autres vilenies ; mais de l'eau-de-vie toute pure, qui pétille et mousse comme une enragée. »

Voilà une entrée en matière véritablement in médias res et qui fait bien connaître au lecteur où il est, au milieu de qui il va vivre un instant; voilà des mœurs primitives, un genre d'éducation domestique que ne connurent ni Fénelon ni Rousseau. Aussi bien , ne sommes-nous pas à Versailles, parmi les courtisans du grand roi, ni au sein de la société élégante,

sceptique et blasée qui peuplait les salons de Marly et de Trianon. C'est dans les plaines de l'Ukraine , sur les bords et dans les îles du sauvage Dnieper, que Gogol nous a jetés; au milieu de populations campées plutôt qu'assises, promptes à sauter à cheval au premier son de l'appel cosaque (1); avides de guerre, de pillage, de tous les plaisirs énergiques, de toutes les émotions puissantes ; dédaigneuses de toutes les recherches du luxe , dormant en plein air sur la selle même ; se battant bien , buvant mieux. Nous sommes dans une cabane de Zaporogne. chez le vieux Tarass Boulba.en qui se personnifient les goûts, les passions, les vices et les qualités de sa race. Si nous en doutions encore, pénétrons avec ses deux fils, Andry (André) et Ostap (Eustache) , dans la chambre du vieux polkovnik{ (2). «Le plancher et les murs étaient recouverts d'une » terre glaise, luisante et peinte. Des sabres, des fouets, des » filets d'oiseleur et de pêcheur, des arquebuses, une corne » curieusement travaillée, servant de poire à poudre, une bride » chamarrée, des lames d'or, des entraves parsemées de petits a clous pendaient aux murs. Les fenêtres, fort 'petites, » portaient .des vitres rondes et ternes, comme on n'en » voit plus aujourd'hui que dans les vieilles églises. a Les baies de ces fenêtres et de ces portes étaient » peintes en rouge; ans les coins, sur les dressoirs, » se trouvaient des cruches d'argile, des bouteilles en verre de o couleur sombre , des coupes d'argent ciselé , d'autres petites » coupes dorées, de différentes mains-d'œuvre, vénitiennes, » florentines, turques, circassiennes, ar; ées par diverses » voies aux mains de Boulba. Des bancs oois, revêtus d'é» corce brune de bouleau, Lisaient le tour entier de la chambre. o Une immense table était dressée sous les saintes images, dans » un des angles extérieurs ; un haut et large poêle, divisé en o une foule de compartiments et couvert de briques vernissées, >:> bariolées , remplissait l'angle opposé. »

La demeure n'est pas précisément confortable; néanmoins , on y pourrait vivre en tranquillité, au coin du poêle, avec une femme, des amis et des enfants; mais ce n'est pas le logis qui fait son habitant. La vraie maison de Tarass, c'est la setch , la

(i) Eh ! eh ! vous autres buveurs, cessez de brasser dé la bière et de vous étaler, tout de votre long, sur les poêles; cessez de nourrir les mouches de la graisse de votre corps; allez à la conquête de l'honneur et de la gloire chevaleresque. Et tous autres, gens de charrue, planteurs de blé noir, gardeurs de moutons, amateurs de jupes, cessez de vous traîner à la queue de vos bœufs, de salir dans la terre vos caftans jauni s, de courtiser vcs femmes et de laisser dépérir votre vertu de chevalier. Il est temps d'aller à la quête de la gloire cosaque.

(2) Chef de polk. Ce mot signifie maintenant colonel. Le mot ptlk luimême signifie campement.

(Noie du traducteur.)

steppe, le camp. Il lui importe peu qu'il n 'y ait guerre nulle part, circonstance assez rare au surplus. N 'est-il pas toujours libre de prendre du bon temps, surtout alors qu il peut le prendre en compagnie de ses deux fils? Il ne comptait d abord conduire que dans huit jours Ostap et Andry au zaparojie; ce délai ne tarde pas à lui sembler trop long. « Que diable atten> dons-nous ici ? à quoi bon cette maison ? à quoi bon ces » pote? quoi bon tout cela ?» s'écrie Tarass, dans un banquet donné aux centeniers de son polk, banquet où 1 on avait bu, et largement, une eau-de-vie pure de toutes vilenies. En parlant ainsi, Boulba cassait les plats et les bouteilles ; sa femme , «' dès longtemps habituée à de pareilles actions, regardait » tristement faire son mari, assise sur un banc. Elle jetait un D regard furtif sur ses enfants qu'elle allait brusquement » perdre , et rien n'aurait pu peindre la souffrance qui agitait » convulsivement ses yeux humides et ses lèvres serrées. » Mais, que pouvait-elle pour détourner Tarass do sa résolution? «Elle n 'avait vécu d'amour que peu d'instants pendant la première » fièvre de la jeunesse, et son rude amant l'avait abandonnée ,) pour son sabre, pour ses camarades, pour une vie aventu» reuse et déréglée. » Rares et dédaigneuses étaient les caresses que, de loin en loin, elle en recevait encore. La pauvre femme subissait le sort de son sexe dans les sociétés où 1 idée religieuse n'a pas encore pénétré, ou dont elle s'est retirée. La femme de l'Indien n'est pas sa compagne; c'est une servante propre à préparer le repas de son maître. à casser son bô s. à porter les ustensiles de sa pêche ou de sa chasse , plus souvent châtiée que son chien. Le Chinois achète la sienne. L'Athénien de la décadence, au dire de Démosthènes. avait l'hétaire pour la volupté de son âme, la courtisane pour la satisfaction de ses sens, une femme légitime pour bien garder sa maison et lui donner des enfants de son sang.

Lamère d'Ostap et d'Andry passa la nuit apenchée avec angoisse » sur le lit de ses enfants, comme la tchaïka (1) des steppes plane » surson nid. Ala première batailleun Tatar ne leur coupera-t-il » pas la tête, et saura-t-on jamais ce que sont devenus leurs » corps abandonnés en pâture aux oiseaux vcraces ? se disait» elle en regardant leurs yeux que tenait fermés l'irrésistible » sommeil. » Elle gardait un espoir cependant : c est que Boulba remettrait à quelques jours l'exécution de son dessein formé dans l'ivresse. Vain espoir; «les chevaux, sentant venir » l'aube , s'étaient couchés sur l'herbe et cessaient de brouter. » Les hautes feuilles des saules commençaient à frémir, à » chuchoter. Le hennissement d'un poulain retentit tout-à» coup dans la steppe ; de larges lueurs rouges apparurent au

(f) Espèce de mouette. . (Note du traducteur.)

» ciel.» Lueurs cruelles aux mères et aux amants (1). C'est l' heure de se réveiller, de monter à cheval. Tarass l'entend, et, à son appel, ses fils sont près de lui, beaux de leur jeunesse du grand sabre pendant à leurs côtés, des pistolet& turcs fourrés dans une ceinture brodée , de leurs bonnets d'astracan noir, aux calottes dorées. Il ne leur reste plus qu'à recevoir la bénédiction de leur mere. « A présent, mère, dit Boulba, » donne ta bénédiction à tes enfants; prie Dieu qu'ils se battent toujours bien ; qu' ils soutiennent leur honneur de » chevalier; qu ils défendent la religion du Christ, sinon » qu ils périssent et qu il ne reste rien d'eux sur la terre.

J) Enfants , approchez de votre mère ; la prière d'une mère » préserve de tout danger sur la terre et sur l'eau. »

La pauvre mère en,brassa ' prit deux petites images en métal, les leur pendit au cou en sanglotant.

« Que la Vierge vous protège.... N'oubliez pas, mes fils ,

» votre mère; envoyez, au moins, de vos nouvelles, et Elle ne put continuer.

« Allons , enfants, » dit Boulba.

J) Des chevaux sellés attendaient devant le perron. Quand la mère vit que ses fils étaient aussi montés à cheval, elle se précipita sur le plus jeune qui avait l'expression du visage plus tendre, elle saisit son étrier, elle s'accrocha à la selle, et, dans un morne et silencieux désespoir, elle l'étreignit dans ses bras. Deux vigoureux Cosaques la soulevèrent respectueusement, et l'emportèrent dans la maison. Mais, au moment où les cavaliers franchirent la porte, elle s élança sur leurs traces avec la légèreté d une biche, arrêta d'une main forte l'un des chevaux et embrassa ses fils avec une ardeur insensée, délirante. On l'emporta de nouveau. Les jeunes Cosaques commencèrent à chevaucher tristement aux côtés de leur père , en retenant leurs larmes, car ils craignaient Boulba, qui ressentait aussi, sans la

(4) Look , love , what envious streaks

Do lace the severing clouds in yonder east. Night 's candles are burnt ont and jocund day , Stands tiptoe ou the misty mountain tops,

I must be gone and live, or stay and die.

(SOAKESrEARE.)

Vers ainsi imités par M . DEMOGEOT :

Regarde, cher amour,

L'envieuse lueur dont la pourpre fatale, Sur le bord du nuage à l'horizon s'étale. Les astres de la nuit semblent s'évanouir j Et sur les monts lointains , prête à s'épanouir, L'aurore, fleur des cieux, humide de rosée, Rougit ainsi que ■, ma charmante épousée; Il faut partir et vivre, ou rester et mourir.

montrer, une émotion dont il ne pouvait se défendre. La journée était grise ; l'herbe verdoyante étincelait au loin, et les oiseaux gazouillaient sur des tons discords. Après avoir'fait un peu de chemin , les jeunes gens jetèrent un regard en arrière ; déjà leur maisonnette semblait avoir plongé sous terre ; une vaste prairie s'étendait devant leurs regards , une prairie qui rappelait toute leur vie passée, depuis l'âge où ils se roulaient dans 'l herbe humide de rosée jusqu'à l'âge où ils attendaient une jeune Cosaque aux noirs sourcils, qui la franchissait d'un pas rapide et craintif.

«Adieu; toit paternel 1 Adieu, souvenirs d'enfance! Adieu tout!» Andry et Ostap avaient été envoyés, à l'âge de douze ans, au séminaire de Kiew, non que leur père crût au bienfait de l'instruction, mais il suivait l'usage des, seigneurs de ce temps. « A leur entrée au séminaire, tous ces jeunes gens » étaient d'une humeur sauvage et accoutumés à une pleine li» berté. > C'est pourquoi, sans doute, ils étaient soumis à 1 école à un régime plus que paternel, où les verges, les étrivières, le fouet jouaient un rôlè de tous les moments. Dans cette éducation, « le dos, les reins et tout ce qui constitue o un Cosaque étaient vertement et quotidiennement étrillés. » L 'aîné des fils de Boulba commença sa carrière scientia fique par s'enfuir. On l'attrapa; on le battit à outrance; » on le, cloua à ses livres. Quatre fois il enfouit son ABC » en terre, et quatre fois, après l'avoir inhumainement » flagellé, on lui en racheta un neuf. Mais;, sans doute, il eût » recommencé une cinquième fois, si son père ne lui eût fait la a' menace formelle de le tenir pendant vingt ans comme frère » lai dans un cloître , ajoutant qu'il ne verrait jamais la setch, » s il n apprenait à fond tout ce qu'on enseignait à l'académie ; » menace qui avait rendu Ostap un des meilleurs étudiants de - » 1 'uiniversité. » Mais, malgré le soin qu'il apportait à ses études, il ne pouvait échapper aux implacables étrivières. Elles lé laissaient, au surplus, tel qu'il était au sortir de la maison paternelle : a loyal et bon , du moins aussi bon qu'on pouc vait 1 être avec un tel carectère et dans une telle époque ; » assez indifférent à tout autre plaisir que la guerre 'ou la » boutèille. »

Andry était plus ouvert et plus.vif de sentiments ; plus hardi et plus ingénieux, plus apte à l'étude . plus espiègle : une sorte de Jehan de Frollo russe. S'il n'échappait pas toujours à la punition, il savait parfois l'éluder , « tandis que son frère » Ostap, sans se troubler beaucoup, ôtait son caftan et se a couchait par terre, ne pensant pas même à demander grâce. » Andry n était pas moins dévoré du désir d'accomplir des » actions héroïques ; mais son âme était lbordable à d'autres a sentiments. Le besoin d'aimer se développa rapidement en b lui dès qu'il eut atteint sa dix-huitième année. Des images » de femmes se présentaient souvent à ses pensées brûlantes.... » Il voyait l objet de son rêve avec des joues fraîches , un sou-

» rire tendre et des yeux noirs.» Dans ses excursions à travers la ville, Andry avait failli un jourêtre écrasé par le lourd carrosse -d'un seigneur polonais ; jeté à terre, la face dans la boue, « un » rire harm iieux et perçant retentit sur sa tête. Il leva les » yeux et aperçut à la fenêtre d'une maison une jeune fille de » la plus ravissante beauté. Elle était blanche et rose, comme e la neige éclairée par les premiers rayons du soleil levant.» Elle faît à gorge déployée, et son rire ajoutait encore un : charme à sa beauté vive et fière. Quelle était cette belle et moqueuse enfant? La fille du vaïvode de Kowno. La nuit suivante, Andry s'introduisait chez elle. La jeune Polonaise, d'abord effrayée à la vue d'un inconnu, ne tarda pas à se rassurer, et, reconnaissant l'homme qui était tombé devant elle, la veille, « d'une manière si ridicule, » partit de nouveau d'un grand éclat de rire. Puis il n'y avait rien de terrible dans les traits d'Andry. La belle Polonaise fit de lui mille folies qui le jetèrent dans une grande confusion, posant sur sa tê{e sa coiffure en diadème; plaçant sur ses épaules une collerette «transparente , ornée de festons d'or. » Malheureusement un bruit vint effrayer la fille du vaïvode, et Andry, confié aux soins d'une domestique tatare, dut s'échapper par les jardins, non sans quelques désagréments; L'alarme avait été donnée ; les gens e la maison le reconduisaient à coups de bâton. Il ne revit plus, dès lors, son amante, si ce n'est une fois dans l'église, aoù elle lui sourit malicieusement comme à une vieille connaissance.» Mais elle remplissait désormais sa pensée, et c'est ce jeune et ravissant visage qui passait et repassait dans l'esprit d'Andry, penché sur le cou de son cheval ; c'était cette vision éblouissante, sitôt disparue, qui le rendait triste et silencieux au milieu de la steppe qui déployait en vain autour de lui ses sauvages beautés.

» Plus on avançait dans la steppe, plus elle devenait belle; jamais la charrue n'avait laissé de traces à travers les flots incommensurables de ses plantes sauvages. Les seuls chevaux libres, qui se cachaient dans ces impénétrables abris, y laissaient des sentiers. Toute la surface de la terre semblait un océan de verdure dorée qu'émaillaient mille autres couleurs. Parmi les tiges fines et sèches de. la haute herbe croissaient des masses de bleuets, aux nuances bleues, rouges et violettes. Le genêt dressait en l'air sa pyramide de fleurs jaunes ; les petits pompons du trèfle blanc parsemaient l'herbage sombre , et un épi de blé. apporté là , Dieu sait d'où, mûrissait solitaire. Sous l'ombre ténue des brins d'herbe, glissaient, en étendant le cou , des perdrix à l'agile corsage; tout l'air était rempli de mille chants d'oiseaux; des éperviers planaient, immobiles, en fouettant l'air du bout de leurs ailes et plongeant dans l'herbe des regards avides. De loin l'on entendait les cris aigus d'une troupe d'oies sauvages qui volaient comme une épaisse nuée sur quelque lac perdu dans l'immensité des plaines. La mouette des steppes s élevait d'un mouvement cadencé et se

baignait voluptueusement dans les flots de l'azur.... Le soir venu , la steppe changeait complètement d'aspect; toute son étendue bigarrée s'embrasait aux derniers rayons d'un soleil ardent ; puis bientôt s'obscurcissait avec rapidité et laissait voir la marche de l'ombre qui, envahissant la steppe, la couvrait de la nuance uniforme d'un vert obscur. Alors les vapeurs devenaient plus épaisses; chaque fleur, chaque herbe exhalait son parfum. Sur le ciel d'un azur foncé s étendaient de larges bandes dorées et roses ; cà et là blanchissaient des lambeaux de nuages légers et transparents, tandis qu'une brise s'élevait fraîche et caressante comme les ondes de la mer; des gerboises à la robe mouchetée sortaient avec précaution de leurs gîtes, et remplissaient h steppe de leurs sifflements. Le grésillement des grillons redoublait de force, et parfois on entendait, venant d'un lac lointain, le cri du cygne solitaire, qui retentissait comme une cloche argentine dans l'air endormi.... Tous ces bruits. fondus dans le silence de la nuit arrivaient harmonieux à l'oreille. La steppe se montrait diaprée par les étincelles lumineuses des vers luisants. Quelquefois la sombre obscurité du ciel s'éclairait par l'incendie des joncs secs , et une longue rangée de cygnes allant au Nord , frappés tout-à-coup d'une lueur enflammée, semblaient des lambeaux d'étoffe rouge volant à travers les airs. »

C'est à travers ce pays poétique, malgré sa monotonie, que voyageaient Tarass et ses deux tils. Ils galopaient tout le jour et ne s'arrêtaient qu'à la nuit. On descendait alors de cheval; les Cosaques de leur suite faisaient les apprêts du repas, composé de pain , -de lard ou de gâteaux secs, et arrosé d'un verre, mais d'un seul verre d'eau-de-vie, bu dans des moitiés de calebasses; car Tarass aimait la sobriété en route, et ne permettait pas que personne s'enivrât. Le lendemain, on se remettait en marche avec gaîté, mais non sans prendre quelques précautions contre les embûches, à mesure surtout qu'on approchait du but du voyage. Un froid subit rafraîchit l'air; le Dnieper est voisin. « Voilà, en effet, qu'il miroite et se détache en bleu sur l'ho» rizon. Plus la troupe approchait, plus le fleuve s'élargissait » en roulant ses ondes froides. Ils étaient arrivés à cet endroit \* de son cours où le Dnipper, longtemps resserré par des bancs » de granit, achève de triompher de tous les obtacles et bruit » comme une mer, en couvrant les plaines conquises, où les 1) îles dispersées au milieu de son lit refoulent ses flots encore » plus loin sur les campagnes d'alentour. » Trois heures après, nos voyageurs abordaient à l'ile d'Hortiza et entraient dans le faubourg de la setch, où les attendait un spectacle familier à Boulba, mais étrange aux yeux d'Ostap et d'Andry. Leurs oreilles étaient assourdies du bruit des marteaux frappant les enclumes de forges souterraines ; ici, des corroyeurs pressurant « des peaux de bœufs dans leurs fortes mains; » des marchands assis dans leurs tentes, à côté d'amas de briquets, de pierres à feu, de poudre à canon ; là, un Arménien étalant de

riches pièces d 'étoffe; un Tatar pétrissant de la pâte : un joif tirant de 1 eau-de-vie d'un tonneau ; un Zaporogne à la touffe de cheveux a fièrement rejetée en arrière » et couvrant « deux » palmes de terrain à l'entour de sa tête, » aux pantalons goudronnés, aux membres herculéens, dormant « au beau mi» lieu de la route, bras et jambes étendus, » qui arrache à Boulba un cri d admiration : « Comme ce drôle s'est déve» loppé ! quel beau corps d'homme ! » Dans la setch elle-même, un spectacle non moins original , non moins pittoresque : des Cosaques, la pipe à la bouche, couchés sur le chemin regardant passer avec indifférence Tarass et sa suite, et répondant nonchalamment à leur a bonjour, seigneurs; » une place large, spacieuse, lieu ordinaire des réunions du conseil, toute remplie de bruit, de mouvement, de musiciens et de danseurs ; au milieu, un jeune Zaporogne, élevant les mains et criant a tue-tête, sans discontinuer : « Vite , vite , musiciens, » plus vite ! Thomas, n épargne pas l'eau-de-vie aux vrais chréJ) tiens; » T homas, a qui avait l'œil poché, » distribuant de grandes cruches aux assistants ; quatre vieux Zaporognes se jetant « de côté comme un tourbillon , jusque sur la tête des mu » siciens, » puis pliant les jambes, se baissant jusqu'au sol, se redressant aussitôt et frappant la terre « de leurs talons » d argent ; » autour d eux , une foule toujours grossissante se mêlant à cette danse d'une bien autre excentricité que celles qui regnent à Mabille ou au Prado; « la plus libre et la plus » folle d allure qu'on ait jamais vue dans le monde, et qui » s appelle, du nom de ses inventeurs, le kasatchock. D PUIS, dans la ! ale, des hommes graves, âgés, respectés dans la setch, dont ils avaient été choisis pour chefs; des vieilles connaissances que retrouvait Boulba, ou qu'il s'étonnait de ne plus retrouver et dont on lui apprenait le sort : l'un avait été pendu, l'autre écorché vif; la tête du troisième avait été envoyée à Constantinople, salée et placée dans un tonneau. A quelles nouvelles Boulba ne savait que répondre, à maintes reprises et réfléchissant tristement : a C'étaient pourtantde bons Cosaques!. Scène digne, en vérité, des pinceaux réunis de Gioja, de Callot, de Rembrandt et de Salvator Rosa.

Cette scène a, en outre, le mérite de nous initier aux mœurs l'association. L'entrée dans la setch n'était pas difficile : le premier venu y était admis sous la seule condition de se présenter au kochevoï et de confesser sa foi chrétienne (1).

(1) Le nouveau venu, dit Gogol, se présentait au kochevoï, et le dialogue suivant s'ouvrait d'habitude entre eux :

— Bonjour! crois-tu en Jésus-Christ?

— J'y crois, répondit l'arrivant.

— Et à la sainte trinité?

— J'y crois de même.

— Vas-tu à l'église ?

— J'y vais.

— Fais le signe de la croix.

L'arrivant le faisait.

— Bien, reprenait le ~kocAevtï, va au kouren qu'il te plait de choisir.

Aussi les vides de ses rangs se remplissaient-ils sans peine ; aussi y voyait-on affluer tous les hommes vigoureux de corps, peu scrupuleux d'esprit, tous ceux qu'attirait une vie pleine de périls, mais aussi de plaisirs, d'indépendance et de liberté. Etudiants qui préféraient à « la sotte férule » de leur maître les excursions à cheval; « à l'étroite prairie, où ils avaient joué s au ballon, les steppes infinies où se montrait dans le lointain » le Tatar agile, ou bien le Turc grave et silencieux sous son » large turban. » A côté de ces fuyards de l'école, dont les uns n'avaient pas même appris la première lettre de l'alphabet, dont les autres « savaient fort bien ce qu'étaient Horace, Cicéron et » la république romaine, » des officiers polonais « qui s'étaient » distingués dans les armées du roi, et grand nombre de partiD sans convaincus qu'il était indifférent de savoir où et pour D qui l'on faisait la guerre, pourvu qu'on la fit et parce qu'il est » indigne d'un gentilhomme de ne pas faire la guerre ; des » hommes qui, après avoir eu la corde au cou et déjà voués à B la pâle mort, avaient revu la vie dans toute sa splendeur ; » d'autres encore pour qui un ducat avait été jusque-là une for» tune et dont on aurait pu, grâce aux juifs intendants , retourI» ner les poches sans crainte d'en faire rien tomber. » Tous, au demeurant, comme dit Marot, les meilleurs fils du monde, partageant, sans scrupule ni remords, leur vie entre la guerre ou les exercices qui la rappelaient, le cabaret et la danse. Les lois de la setch étaient, on le comprend, peu sévères et peu compliquées en dehors du vol et du meurtre, qui entraînaient la peine de mort, et même sous une forme terrible et barbare (1). On pouvait à peu près se donner tous les plaisirs, se passer tous les caprices: faire fi du carême et de l'abstinence, s'enivrer, battre les juifs et les marchands du faubourg, briser leurs boutiques, prendre leurs marchandises sans bourse délier. Tous les plaisirs, je me trompe ; il y avait un fruit défendu : les filles d'Eve étaient sévèrement bannies de la setch, et même de ses faubourgs. Si elles y eussent pénétré, les eût-on éconduites, chargées de fleurs, au son de la musique, comme les poètes chassés de la république de Platon ?

Andry et Ostap se firent sans peine au genre de vie qu'on menait à la setch. La chasse, la pêche, la natation, le tir au blanc occupaient leurs instants; leur adresse dans ces exercices, jointe à la franchise et à la loyauté de leur caractère, leur attira de promptes amitiés chez les membres de leur kouren. Cette existence à l'air libre, où le corps fatiguait plus que l'es-

« (1) Si un Cosaque volait quelque misère, c'était compté pour une honte sur toute 1 'association. On rattachait a une sorte de colonne infâme, et près de lui on posait un gros bâton dont chaque passant devait lui donner un coup jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

» On creusait une fosse profonde, dans laquelle on couchait le meurtrier vivant ; puis on posait sur son corps le cadavre du mort enfermé dans un cercueil, et on les couvrait tous deux de terre. m

prit, leur plaisait et satisfaisait, pour le moment du moins, leurs goûts et leur ardeur juvénile. Mais leur père s'ennuyait de cette vie; il ne voyait pas sans pitié cette oisiveté; il songeait pour ses fils à de vrais combats , à des luttes plus dangereuses. Il ne cessait donc Je réfléchir aux moyens de décider la setch à quelque entreprise hardie « où un chevalier pût se montrer tel qu'il est.c Un jour, enfin, il alla trouver le kochevoi, et lui remontra qu 'il était temps que les Zaporognes allassent un peu se promener du côté des Turcs, du côté des Tatars. peu importait, d'ailleurs. Mais ce n'était pas l'avis du kochevoi On était, objectait-il, en paix en effet avec le sultan. Faible objection aux yeux de Boulba. Le sultan n'était-il pas un païen, et les saintes Écritures n 'ordonnaient-elles pas de battre les païens ? N 'avait-il pas deux fils qui n'avaient pas encore vu la guerre? L 'était boute que de vivre ainsi « sans avoir fait une o bonne œuvre, sans s être rendu utile à son pays et à la « chrétienté. » Cependant il n y aura pas de guerre ; il n'y fallait plus penser, répondait flegmatiquement le kochevoï à tous ces propos éloquents. Ah 1 il n'y aura pas de guerre, se disait Boulba : attends, tête du diable! tu auras de mes nouvelles.

Le kochevoï ne devait pas, en effet, tarder à en recevoir et à fournir la preuve que, même dans la steppe, la roche tarpéienne est près du Capitole. Quelques heures nprès cet entretien , Boulba se concertait avec quelques affidés et invitait tout le monde à boire. Au milieu de la nuit retentissait l'appel, et tous les Cosaques de se précipiter sur la place, « pressés comme » des frelons dans une ruche. Tous se mirent en rond; et, » après le troisième roulement de timbales, se montrèrent, » enfin, les chefs, à savoir : le kochevoï, avec sa massue, » signe de sa dignité; le juge, avec le sceau de: l'armée; le » greffier, avec son écritoire, et l'iésaoül, avec son long bâton. » Le kochevoï et les autres chefs ôtèrent leurs bonnets pour M saluer humblement les Cosaques, qui se tenaient fièrement » sur les hanches. » \ aine humilité : « Dépose ta massue, fils du » diable! dépose ta massue; nous ne voulons plus de toi , » crièrent des voix nombieuses au malheureux kochevoi qui , saluant très-bas, obtempéra à cet ordre et se perdit dans la foule.

Alors commença l élection de son successeur, au milieu de hourras, de cris, de coups de poing, tels que n'en virent jamais en leurs plus beaux jours les hustings de nos voisins. » Kouboubenka? Non; il est trop jeune. Chillo? non - c'est \* un ivrogne. Borodaty? Au diable, Borodaty. a Criez Kir-

\* diaga, chuchota Tarass à l'oreille de ses affidés. » Ce nom bientôt sonnait plus haut que les autres, et Kirdiaga, saisi sous les bras . gourmé d'importance et accompagné de jurons et d'exclamations, était amené au milieu du cercle de ses électeurs.

— « Eh bien, seigneurs, crièrent à pleine voix ceux qui » l'avaient amené, consentez-vous à ce que ce Cosaque ùe-, D vienne notre kochevoï ?

— « Oui ! oui ! nous consentons tous, répondit la foule, et l'écho de ce cri unanime retentit longtemps dans la plaine. »

L'un des chefs prit la massue et la présenta au nouveau koch'evoï. Kirdiaga, d'après la coutume, refusa de l'accepter. Le chef la lui présenta une seconde fois ; Kirdiaga la refusa encore, et ne l'accepta qu'à la troisième présentation. Un long cri de joie s'éleva dans la foule et fit de nouveau retentir toute la plaine. Alors, du milieu du peuple sortirent quatre vieux Cosaques à moustaches et cheveux grisonnants ; chacun d'eux prit une poignée de terre, que de longues pluies avaient changée en boue, et l'appliqua sur la tête de Kirdiaga. La terre humide lui coula sur le front, sur les moustaches , et lui salit tout le visage. Mais Kirdiaga demeura parfaitement calme, et remercia les Cosaques de l'honneur qu'ils venaient de lui faire...La foule se dissipa aussitôt pour aller célébrer l'élection, et un festin universel commença. Tous les cabarets furent mis au pillage. Les Cosaques prenaient, sans payer, la bière, l'eau-de-vie et l'hydromel Les cabaretiers s'estimaient heureux d'avoir la vie sauve. Toute la nuit se passa en cris et en chansons qui célébraient la gloire des Cosaques; et la lune vit, toute la nuit, se promener dans les rues des troupes de musiciens avec leurs bandouras et leurs balalaïkas, et des chantres d'église qu'on entretenait dans la setch pour chanter les louanges de Dieu et celles des Cosaques. Enfin, le vin et la, fatigue vainquirent tout le monde. Peu à peu, toutes les rues se jonchèrent d'hommes étendus. Ici, c'était un Cosaque qui, attendri, éploré, se pendait au cou de son éamarade et tous deux tom baient embrassés. Là. tout un groupe était renversé pêle-mêle. Plus loin, un ivrogne choisissait longtemps une place pour se coucher, et finissait par s'étendre sur une pièce de bois. Le dernier, !e plus fort de tous, marcha longtemps, en trébuchant sur les corps et en balbutiant des paroles incohérentes ; mais, enfin, il tomba comme les autres, et toute la setch s'endormit. »

Cependant ce premier pas ne conduisait point Boulba jusqu'au succès entier eu immédiat de ses idées belliqueuses. Le nouveau kochevoi, vieillard fin et rusé, n'était pas plus que son prédécesseur d'avis de violer le serment vis-à-vis des Turcs ou des Tatars ; mais il ne répugnait pas à tenter quelque chose de moins compromettant, comme, par exemple, d'envoyer avec des canots un certain nombre des jeunes gens de la seich écumer les côtesde la Natolie. Déjà on faisait les préparatifs de cette expédition qui, timide et insignifiante aux yeux de Boulba, ne souriait pas moins aux Cosaques. On radoubait, on approvisionnait, on armait les canots ; on attachait à leurs flancs les longues bottes de jonc qui devaient les préserver de la submersion. Des-cris de joie , des bruits de travail retentissaient de toutes parts. « La rive entière du fleuve se mouvait et vivait. »

Tout-à-coup un grand bac, monté par des Cosaques en haillons, touche à la rive. « Leurs vêtements déguenillés (plusieurs » d entre eux n avaient qu'une chemise et une pipe; mon» traient qu its venaient d'échapper à quelque grand malheur M ou qu' ils avaient bu jusqu 'à leur dernier sou. L'un d'eux » petit trapu , vint se placer à l'avant du bac. Il criait plus » tort et faisait des gestes plus énergiques que les autres , mais » le bruit des travailleurs empêchait d'entendre ses paroles. » Ce bruit se calma à la fin, et l'orateur put faire connaître à la attentive qui garnissait la rive les motifs de l'arrivée de ses compagnons chez les Zaporognes. Il raconta d'étranges choses qui se passaient dans l'Ukraine : les élises avaient été données a bail aux juifs, qui ne permettaient plus d'y célébrer la messe sans paiement préalable, et d'y consacrer les hosties sans y avoir fait a un petit signe. » Les prêtres catholiques n allaient plus qu en tarataïka, ce qui n'était pas un mal ; mais ce qui en était un, c'est que l'attelage se composait, au lieu de chevaux, « de chrétiens de la bonne religion. » Les juives commençaient à se faire des jupons avec les chasubles des prêtres ; et qu eussent pu faire les Cosaques pour défendre leurs autels et leurs foyers ? « Il y avait là cinquante mille \* hommes des seuls Polonais. Leur hetman était maintenant D a Varsbvie, rôti dans un bœuf de cuivre, et les têtes de leurs » polkovniks s étaient promenées avec leurs mains dans toutes « les foires pour être montrées au peuple.» Tout cela pendant que les Zaporognes se roulaient dans les délices de la setch, sans yeux pour voir, sans oreilles pour entendre ce qui se passe dans le monde !

Toute la foule frissonna. Un grand silence s'établit sur le » rivage entier, semblable à celui qui précède la tempête. » Des imprécations de colère, des cris de vengeance contre les profanateurs des hosties, les bourreaux des Cosaques vsuccédèrent. « Pendons d'abord les juifs, s'écrièrent quelques voix dans » la foule ; noyons toute cette canaille dans le Dnieper. » Quelques minutes après , on commençait à lancer dans le fleuve les pauvres enfants d Israël, dont la mine piteuse , les cris plaintifs, les jambes grêles, chaussées de bas et de souliers » s agitant dans les airs avant de tomber à l'eau , amusaient trop les farouches Zaporogues pour éveiller en eux quelque pitié. Après cette exécution, la foulé courut à la place publique ' tous, vieux ou jeunes, résolus de marcher sur la Pologne « pour venger toutes leurs offenses , l'humillation de la relia gion et de la gloire cosaque, \* s'échauffant au bruit dt leurs paroles, souriant à l'idée de faire retentir la steppe de leurs hauts faits, à la perspective des riches butins des villes prises des moissons et des villages incendiés. « Tous s'armaient. Quant au kochevoï, il avait grandi de toute une palme. Ce n était plus le serviteur timide des caprices d'un peuple voué a la licence ; c'était un chef dont la puissance n'avait plus de bornes, un despote qui ne savait que commander et se faire

obéir. Tous les chevaliers tapageurs et volontaires se tenaient immobiles dans les rangs , la tète respectueusement baissée et n'osant lever les regards, pendant qu'il distribuait ses ordres avec lenteur, sans colère , sans cri, comme un chef vieilli dans l'exercice du pouvoir et qui n'exécutait pas pour la première fois des plans longuement mûris. »

« Examinez bien si rien ne vous manque , leur disait-il ; » préparez vos chariots ; essayez vos armes ; ne prenez pas M avec vous trop d'habillements. Une chemise et deux panta» Ions pour chaque Cosaque, avec un pot de lard et d'orge o pilée. Il y aura des effets et des provisions dans les bagages. » Que chaque Cosaque emmène une paire de chevaux. Il faut » aussi prendre deux cents paires de bœufs; ils nous seront a nécessaires dans les endroits marécageux et au passage des » rivières. Mais de l'ordre surtout, seigneurs ! de l'ordre! Je M sais qu'il y a des gens parmi vous qui , si Dieu leur envoie » du butin , se mettent à déchirer les étoffes de soie pour s'en » faire des bas. Abandonnez cette habitude du diable ; ne vous » chargez pas de jupons ; prenez seulement les armes quand » elles sont bonnes, ou les ducats et l'argent, car cela tient peu M de place et sert partout. Que je vous dise encore une chose , a seigneurs : si que!qu'un de vous s'enivre à la guerre, je ne le » ferai pas même juger. Je le ferai traîner comme un chien » jusqu'aux chariots, fût-il le meilleur Cosaque de l'armée, et » là il sera fusillé comme un chien et abandonné sans sépulture » aux oiseaux. Jeunes gens, en toutes choses, écoutez les an» ciens. Si une balle vous frappe , si un sabre vous écorche la D tête ou quelque autre endroit, n'y faites pas grande atten» tion; jetez une charge de poudre dans un verre d'eau-de-vie, » avalez cela d'un trait, et tout passera. Vous n'aurez pas même » de fièvre. Et si la blessure n'est pas trop profonde, mettez-y \* tout bonnement de la terre après l'avoir humectée de salive » sur la main. A l'œuvre ! à l'œuvre, enfants ! Hâtez-vous sans » vous presser. »

» Ainsi parlait le kochevoï, et, dès qu'il eut fini son discours, tous les Cosaques se mirent à la besogne. Les uns réparaient les cercles des roues ou changeaient les essieux des chariots ; les autres y entassaient des armes ou des sacs de provisions ; d'autres encore amenaient les chevaux et les bœufs. De toutes parts, retentissaient le piétinement des bêtes de somme, le bruit, des coups d arquebuse tirés à la cible, le choc des sabres contre les éperons , les mugissements des bœufs les grincements des chariots chargés et les voix d'hommes parlant entre eux ou excitant leurs chevaux.

» Bientôt le tabor (1) des Cosaques s'étendit en une longue file, se dirigeant vers la plaine. Celui qui aurait voulu parcourir tout l'espace compris entre la tête et la queue du convoi

(4) Camp mouvant, caravane armée.

aurait eu longtemps à courir. Dans la petite église en bois, le pope récitait la prière du départ ; il aspergea toute la foule d'eau bénite, et chacun, en passant, vint baiser la croix. Quand le tabor se mit en mouvement et s'éloigna de la setch , tous les Cosaques se retournèrent :

« Adieu ! notre mère, dirent-ils d'une commune voix ; que » Dieu te garde de tout malheur. »

La guerre était commencée. Les Cosaques s'avançaient dans le sud-est de la Pologne , mettant en fujte les faibles régiments qu'on envoyait contre eux ; brûlant, saccageant, ne laissant rien sur leur passage, semblables aux soldats de Théoderic, que la terre qu'ils ne pouvaient emporter. Ils massacraient les enfants, coupaient le sein aux femmes, arrachaient la peau du genou jusqu'à la plante des pieds à ceux dont.ils épargnaient la vie ; « en un mot, les Cosaques acquittaient en » une seule fois toutes leurs vieilles dettes. » Tout fuyait à leur approche , et moines, juifs et femmes s'entassaient dans les villes fortifiées, et surtout dans Doubno, la principale d entre elles. C'est aussi sur Doubno que marchait l'armée cosaque , affriandée par les immenses richesses qu'elle y croyait renfermées. Mais les remparts de Doubno étaient forts et sa garnison nombreuse. Les habitants avaient résolu de se défendre jusqu'à la dernière heure. Les Zaporognes attaquèrent vigoureusement les ouvrages extérieurs; mais ils furent reçus par la mitraille, par des pierres, des sacs de terre, des tonneaux de résine, jetés vigoureusement sur leurs têtes, de la main des femmes mêmes. Aussi le kochevoï , qui connaissait de longue date le peu de goût qu'avaient, d'ailleurs, les Cosaques pour la guerre de siège, n'hésita point à donner l ordre de la retraite , ou plutôt de convertir le siège en blocus. Les Zaporognes formèrent autour de Doubno un cordon des plus étroits. Installés en koureni, comme à la setch, ils passaient leurs temps à fumer leurs pipes , à jouer au sautemouton , à pair ou impair, sans préjudice d'autres jeux un peu moins innocents, tels que l'incendie des villages, des meules de blé, la dévastation des récoltes encore sur pied. Cette vie . cependant , fatiguait les Cosaques par sa monotonie et surtout par sa sobriété forcée. Elle déplaisait surtout aux jeunes gens, et notamment à Andry et Ostap. Tout deux, dès le début de la guerre, s'étaient distingués, Ostap, par un sang-froid « presque surnaturel chez un jeune homme de vingt» deux ans, » sa justesse de coup d'œil dans le péril, sa promptitude et son habileté à l'éviter, mais pour en venir à bout avec plus de certitude ; Andry, par son mépris du danger, son ardeur dans la bataille, où « il trouvait une volupté folle, » où il se précipitait tête baissée, qui lui semblait « une ftte à » ces moments où résonne la musique des sabres et des balles , » où la tête du combattant brûle, où tout se confond à ses re» gards, où les hommes et les chevaux tombent pêle-mêle avec a fracas. » Aussi Andry ne cachait-il pas un ennui, dont ne le

guérissaient pas les remontrances de son père, qui lui répétait en vain le proverbe : a Sorffre, Cosaque, tu deviendras o hetman. » Sur ces entrefaites, arriva le polk de Boulba , composé de 400 hommes. « Les lesaouls apportaient aux fils « de Tarass la bénédiction de leur mère, et à chacun d'eux » une petite image en bois de cyprès prise au célèbre monas» tère de Megigorsk, à Kiew. Les deux frères se pendirent les D saintes images au cou et devinrent tous les deux pensifs en » songeant à leur vieille mère. Que leur prophétisait cette bé» nédiction ? La victoire sur l'ennemi , suivi d'un joyeux » retour dans la patrie avec du butin et surtout de la gloire » digne d'être éternellement chantée par les joueurs de ban» doura ? ou bien.... Mais l'avenir est inconnu ; il se tient » devant l'homme, semblable à un épais brouillard qui s'élève » des marais. Les oiseaux le traversent éperdûment sans se re» connaître, la colombe sans voir l'épervier. l'épervier sans » voir la colombe , et pas un ne sait s'il est près ou loin de sa » fin. »

Le soir même, Ostap ne pensait plus à cet incident qui, au contraire, avait fait une forte impression sur son frère, et l'avait laissé pensifetle cœur serré. Déjà le camp entierselivraitau sommeil, et Andry ne songeait pas à regagner son kouren. Il paraissait absorbé dans la contemplation du spectacle qui s'étendait devant lui. « Une innombrable quantité d'étoiles jetaient, du » haut du ciel, une lumière pile et froide. La plaine était » couverte de chariots; autour et sous les chariots se voyaient » des groupes de Zaporognes étendus dans l'herbe. Les bœufs » pesants étaient couchés, les jambes pliées, en troupes blan» châtres, et ressemblaient de loin à de grosses pierres immo» biles éparses dans la plaine; de tous côtés s'élevaient les » sourds ronflements des soldats endormis, auxquels répon» daient par des hennisssments sonores les chevaux qu'indic gnaient leurs entraves. Une lueur solennelle ajoutait encore a à la beauté de cette nuit de juillet. C'était le reflet de l'ina cendie des villages d'alentour. De ce côté, un monastère » aux murs noircis par le feu, se tenait sombre et grave comme » un moine encapuchonné, montrant à chaque reflet sa lugubre » grandeur; de cet autre, brûlait le grand jardin du couvent. M D'une et d'autre part, une quantité d'oiseaux s'agitaient devant M la nappe de feu, et de loin semblaient autant de petites M croix noires. La ville dormait dégarnie de défenseurs. Les » flèches des temples, les toits des maisons . les créneaux des » murs et les pointes des palissades s'enflammaient sileneieu» sement du reflet des incendies lointains. »

Après une longue promenade au milieu des Cosaques, qui dormaient avec une si grande insouciance, que les feux mêmes des gardes étaient éteints , Andry se jeta sur la couverture d'un chariot. Il commençait à s'assoupir. Tout-à-coup il lui sembla qu une figure se dressait devant lui : il ouvrit les veux et distingua un visage au teint cadavéreux, un regard brillant

d'un éclat singulier, des cheveux « longs et noirs comme du » charbon, qui s'échappaient en désordre d'un voile sombre, D négligemment jeté autour de la tête. » Etait-ce un être de chair et d'os, ou un de ces fantômes qui se lèvent de leurs sépulcres à l'heure mortelle de minuit, et errent, rendant la nuit hideuse ? Andry saisit son mousquet et menaça l'apparition de faire feu ; mais pour toute réponse elle lui mit le doigt sur ses lèvres, comme pour implorer le silence. L'ombre, fe fantôme, l'esprit malin était une femme. Sa peau olivâtre, ses larges pommettes, des joues en saillie et des paupières se relevant aux angles extérieurs, des yeux étroits indiquaient son origine tatare. C'était la servante de la fille du vaïvode, la Polonaise, dont la première vue avait tant troublé le jeune étudiant de Kiéw, le Cosaque, et dont il avait emporté, au fond du cœur, la ravissante image au milieu de sa vie d'aventures et de combats. Mais comment la fille du vaïvode était-elle à Doubno ? Qu'y faisait-elle ? Etait-elle mariée ? Ces questions sortaient pressées de la bouche d'Andry. Son père avait été fait vaïvode de Doubno, il y a un an et demi, elle n'était pas mariée;\*-mais les assiégés ne se nourrissaient plus que de terre, et elle-même, depuis deux jours, n'avait rien mangé. Elle avait vu Andry du haut des remparts et avait dit à la Tatare : « Va, dis au cheD valier, s'il se souvient de moi, qu'il vienne me trouver, sinon » qu'il te donne au moins un morceau de pain pour ma vieille a mère, car je ne veux pas la voir mourir sous mes yeux. » Prie-le ; embrasse ses genoux; il a aussi une vieille mère ; » qu'il te donne du pain pour l'amour d'elle. » La Tatare était immédiatement partie, et, grâce à dn passage souterrain qui communiquait avec la ville, elle avait pu pénétrer dans le camp des Zaporognes, et s'acquitter près d'Andry' de son triste message.

Les sentiments les plus divers se partageaient le cœur du jeune Cosaque. S'il allait trouver la fille du vaïvode, ne manquerait-il pas à ses devoirs de chevalier? ne se déshonorerait-il pas à jamais à ses yeux, à ceux de son père et de tous ses com-' pagnons d'armes? Son père, son frère ne le maudiraient-ils pas? Mais , s'il l'abandonnait, c'était pour elle une mort certaine et horrible. Alors , il revoyait les beaux bras, les belles nattes de cheveux, la bouche souriante, les longs regards de la Polonaise. Il marchait à grands pas ; son cœur battait ; ses genoux tremblaient sous lui. Un pareil combat était trop douloureux pour durer longtemps. Tout-à-coup, Andry, après avoir ordonné à la Tatare de se coucher, se dirigea à grands pas vers les chariots aux vivres et s'empara de plusieurs pains noirs ; mais l'idée lui vint qu'une telle nourriture serait trop grossière pour son amante; il se dirigea vers les bagages de son père, où il savait trouver un sac de pains blancs rapporté, du pillage d'un monastère. Ostap s'en était fait un oreiller. Andry saisit le sac d'une main et l'enleva brusquement; la tète d'Ostap frappa sur le sol, mais il ne s'éveilla pas. Andry, chargé de son précieux

fardeau, put, sans autre mésaventure, regagner la Tatare qui l'attendait immobile, retenant sa respiration.

Il ne s'agissait plus que de gagner le passage souterrain indiqué par la Tatare, ce qui n 'était pas sans difficultés, puisqu 'il fallait traverser le camp. Mais tout y dormait, et personne n'aperçut nos fugitifs , si ce n'est cependant Boulba qui , au moment où son fils passait devant lui, 1 'avertit que les « femmes » ne le mèneraient à rien de bon , » et qu 'il le rosserait d'impor- tance le lendemain. Plus mort que vif, Andry fit le signe de la croix; mais déjà Boulba s'était rendormi. Andry et son guide descendirent dans un ravin accidenté, franchirent le ruisseau , et, après quelques minutes d une marche pénible au milieu des herbes et des bruyères, arrivèrent à l'entrée du passage souterrain , où ils s'engagèrent au milieu d'une profonde obscurité. « Ils atteignirent une petite plate-forme qui » semblait être une chapelle, car à l 'un des murs était adossée » une table en forme d'autel , surmontée d'une vieille image » noircie de la Vierge. Une petite lampe en argent, suspendue » devant cette image, l'éclairait de sa lueur pale. La Tatare » alluma sa chandelle au feu de la lampe. Tous deux continuè» rent leur route, à demi dans une vive lumière , à demi dans » une ombre noire , comme les personnages d 'un tableau de » Gérard Delle natte. Dans les murs du souterrain, on voyait o des enfoncements que remplissaient tantôt des cercueils , » tantôt des ossements épars que l'humidité avait rendus mous » comme la pâte. Andry devait s'arrêter souvent pour donner D du repos à sa compagne. Un petit morceau de pain qu elle J) avait dévoré causait une vive douleur à son estomac déshabi» tué de nourriture. Enfin, une petite porte en fer apparut » devant eux ; Andry frappa. La porte s'ouvrit, et bientôt ils J) se trouvèrent sous les hautes et sombres voûtes d'une église.

» Devant l'un des autels, tout chargé de cierges, se tenait un » prêtre à genoux qui priait à voix basse. A ses côtés étaient » agenouillés deux jeunes diacres en chasubles violettes, ornées » de dentelles blanches et des encensoirs dans les mains. Ils » demandaient un miracle , la délivrance de la ville, l'affermis» sement des courages ébranlés, le don de la patience, la fuite » du tentateur qui les faisait murmurer, qui leur inspirait des » idées timides et lâches. Quelques femmes, semblables à des » spectres, étaient agenouillées aussi, laissant tomber leurs » têtes sur les dossiers des bancs de bois et des prie-Dieu. » Quelques hommes restaient appuyés sur les pilastres dans » un silence morne et découragé. La longue fenêtre aux » vitraux peints, qui surmontait l'autel, s'éclaira tout-à-coup » des lueurs rosées de l'aurore naissante, et des rosaces rouges, » bleues, de toutes- couleurs, se dessinèrent sur le sombre » pavé de l'église. Tout le chœur fut inondé de jour, et la fumée D de l'encens , immobile dans l'air, se peignit de toutes les D nuances de l'arc-en-ciel. De son coin obscur, Andry contem» plait avec admiration le miracle opéré par la lumière. Dans

» cet instant, le mugissement solennel de l'orgue emplit » tout-à-coup 1 église entière (1) ; il enfla de plus en plus les » sons, éclata comme le roulement du tonnerre, puis monta » sous les nefs en sons argentins comme des voix de jeunes » filles, puis répéta son mugissement sonore et se tut brus» quement. Longtemps après, les vibrations firent trembler les a arceaux, et Andry resta dans l'admiration de cette musique » solennelle. Quelqu 'un le tira par le pan de son caftan :

» Il est temps, dit la Tatare. D

Le spectacle qui s'offrait aux yeux d'Andry, dans les rues de la ville , eût touché un cœur plus farouche et plus familiarisé que le sien avec les horreurs de la guerre. A chaque pas, il rencontrait des hommes accroupis, dans une posture qui faisait douter s ils étaient morts ou encore vivants. Des cadavres gisaient sur les pavés ou pendaient aux toits des maisons. Une sorte de fou furieux courut sur Andry pour lui arracher du pain ; mais ce qui émut le plus le jeune Cosaque, ce fut une jeune femme juive étendue devant lui sur les dalles d'une maison . « elle paraissait jeune , malgré l'horrible contraction D de ses traits. Près d'elle était couché un petit enfant qui a serrait convulsivement sa mamelle qu'il avait tordue à force » d'y chercher du lait. Il ne criait ni ne pleurait plus; ce » n était qu 'au mouvement intermittent de son ventre qu'on » reconnaissait qu'il n'avait pas rendu le dernier soupir. » Andry ne put s'empêcher de frémir et de demander à son guide comment la famine avait pu, en si peu de temps, exercer de tels ravages, « Dans de telles extrémités, l'homme peut se » nourrir des substances que la loi défend. » Mais, c'est ce qui avait été fait, et, à l'heure qu'il était, on n'aurait pu trouver dans la ville un cheval , un chien, une souris entière. Aussi le vaïvode aurait-il déjà rendu Doubno , s'il n'avait été averti qu on s'apprêtait à lui porter secours, message qu'un faucon lui avait apporté, la veille même, de la part d'un polkovnik polonais. Mais, ajouta la Tatare, nous voici devant la maison.

Quelques minutes après, Andry était dans la chambre de la fille du vaivode, chambre vaste, sombre, tendue d'étoffes rouges, où brûlaient deux cierges et une lampe au-dessus d une sainte image et d 'un prie-Dieu. « Mais ce n'était point là » ce que cherchaient ses regards. Il tourna la tête d'un autre » côté et vit une femme qui semblait s'être arrêtée au milieu » d 'un mouvement rapide. Elle s'élançait vers lui, mais se \* tenait immobile. Lui-même resta cloué sur sa place. Ce

\* n était pas la personne qu'il croyait revoir, celle qu'il avait o connue; elle était devenue bien plus belle. Naguère, il y » avait quelque chose en elle d'inachevé, d'incomplet; main» tenant elle ressemblait a la création d'un artiste qui vient » d y donner la dernière main. Naguère , c'était une jeune fille

(1) Il n'y a point d'orgues dans les églises du rite grec. C'était chose nouvelle pour un Cosaque. \* (Note du traducteur.)

» espiègle , maintenant c'était une femme accomplie et dans » toute la splendeur de la beauté. Ses yeux levés n exprimaient D plus une simple ébauche de sentiment, mais le sentiment » complet. Ses larmes répandaient sur son regard un vernis » brillant. Son cou, ses épaules, sa gorge avaient les vrdies » limites de la beauté développée. Une partie de ses épaisses » tresses de cheveux étaient retenus sur sa tête par un peigne ; » les autres tombaient en longues ondulations sur ses épaules » et ses bras; non seulement sa grande pâleur n altérait pas » sa beauté, mais elle lui donnait un charme irrésistible. » Andry ressentait comme une terreur religieuse ; il continuait » à rester immobile. Elle aussi restait frappée à 1 aspect du » ieune Cosaque. La fermeté brillait dans ses yeux couverts » d'un sourcil de velours; la santé et la fraîcheur sur ses D joues hâlées, sa moustache noire luisait comme la soie. D

Oh 1 Andry, qu'avez-vous fait ? Pourquoi avez-vous quitté vos sauvages compagnons de guerre qui, à cette heure, sans doute, s'inquiètent de votre absence et s apprêtent à venger votre mort ou à rompre votre captivité. Prisonnier, vous 1 êtes en effet, et dans des liens que vous briserez moins facilement que des chaînes. Vos yeux fixés sur votre amante, votre attitude immobile, votre rougeur le disent assez. Que sera-ce quand l'idole aura parlé , quand, de sa voix harmonieuse et tremblante sous les pleurs qui l'étouffent, elle vous aura remercié de lui avoir sauvé la vie ! « Dieu seul, vous dira-t-elle, Dieu » seul, généreux chevalier, peut vous récompenser. » Mais vous, Andry, vous avez entrevu déjà une autre récompense. Oh ! ira reine , vous écrierez-vous avec transport, « ordonne ce que tu o voudras, demande-moi la chose la plus impossible qu 'il y ait » au monde , je courrai t'obéir. Dis-moi de faire ce que ne » ferait nul homme , je le ferai ; je me perdrai pour toi. Ce » me serait si doux ; je le jure par la sainte croix , que je ne » saurais te dire combien ce me serait doux. J ai trois villages; » la moitié des troupeaux de mon père m 'appartient; tout ce » que ma mère lui a donné en dot, tout cela est à moi. » Personne de nos Cosaques n'a des armes pareilles aux » miennes ; pour la seule poignée de mon sabre , on me donne » un grand troupeau de chèvres et trois mille moutons. Eh » bien , j'abandonnerai tout cela, je le brûlerai, j en jetterai la B cendre au vent, si tu me dis une seule parole , si tu fais un D seul mouvement de ton sourcil noir. » Si votre amante vous représente le devoir, la patrie , la famille , la religion qui vous séparent fatalement d'elle, vous reprendrez, relevant fièrement le front et redressant une taille droite et svelte, comme un jonc du Dnieper ; « Eh ! que me font mes amis , ma patrie, mon » père ? Qui m'a dit que l'Ukraine est ma patrie ? Qui me 1 a » donnée pour patrie ? La patrie est ce que notre âme désire, » révère, ce qui nous est plus cher que tout. Ma patrie, c est D toi; et cette patrie-là, je ne l'abandonnerai plus tant que je D serai vivant ; je la porterai dans mon cœur. Qu 'on vienne » l'en arracher ! »

« Immobile un instant, elle le regarda droit aux yeux , et » soudain elle se jeta à son cou, le serra dans ses bras et se mit » à sangloter.» A ce momentla rue retentissaitde crisconfus, du son des tambours et des trompettes. La servante tatare entrait dans la chambre en poussant des cris de joie. Nous sommes sauves, disait-elle ; les nôtres sont entrés dans la ville. Mais Andry ne voyait rien , n'entendait rien ; « il ne sentait rien » autre chose que la tiède respiration de la jeune fille qui lui » caressait la joue, que ses larmes qui lui baignaient le » que ses longs cheveux qui lui enveloppaient la tête » d un réseau soyeux et odorant. » Leurs deux bouches se confondaient dans un baiser, le baiser de Paolo et de Francesca avec lequel s envolaient les derniers souvenirs de l'enfance. de la patrie, du toit natal et du temple paternel. ' La Tatare avait dit vrai : la ville venait d'être secourue. Un kouren cosaque, placé devant une des portes de la ville , s'était enivré tout entier. Surpris par un gros détachement des troupes royales, la moitié des Cosaques qui le composaient avait été tuée et 1 autre faite prisonnière, y compris l'ataman, qui s'était trouvé le lendemain dans le camp polonais, « sans pantalon et sans vêtement supérieur. » C'était là un échec grave et dont les Cosaques ne pouvaient rejeter sur d'autres qu'eux-mêmes la responsabilité, Tarass Boulba l'avait particulièrement ressenti. Ce n était pas cependant ce qui occupait ses pensées , le soir, quand H rejoignait on campement. Qu'était devenu Andry, se emandait-il ? Etait-il prisonnier? mais il n'était pas homme à se laisser prendre vivant. Néanmoins, on ne l'avait pas retrouvé parmi les morts. Aussi Tarass, plongé dans ses réflexions , cheminait-il devant son polk sans entendre que quelqu'un l'appelait depuis longtemps par son nom. Qui me demande, dit-il enfin en sortant de sa rêverie? C'était le juif Yankel, personnage long, sec, osseux que Tarass avait sauvé. le jour du départ de la setch. du bain dans le Dnieper, infligé à ses coreligionnaires. Ce digne enfant d'Israël avait une nouvelle importante à communiquer à Boulba: il avait pu pénétrer dans la vi le et y avait vu le seigneur Andry, non garrotté et dans un cul de basse-fosse, comme l'imaginait son père ; mais bien a la tête des chevaliers polonais , couvert d'une armure d un haut prix , « étincelant d'or, co.mme quand au printemps le soleil reluit sur l'herbe. » Tarass n'en pouvait croire ses oreilles. Pourquoi cet or, cette armure ? Pourquoi son fils était-il libre, tandis que tous ses compagnons étaient chargés de fer? Cela était vrai, cependant, disait Yankel, et bien d autres choses encore. Andry devait épouser la fille du vaïvode, qui était belle.... si belle.... La noce aurait lieu immédiatement après qu 'on aurait chassé les Zaporognes. Yankel tenait tout cela d une servante tatare , et il voulait « que l'herbe crût sur le seuil de sa maison , que l'on crachât sur le tombeau de son père, de sa mère , -de son beau-père , de son grand-père et du père de sa mère, s 'il mentait. » Récit, nous le savons , trop

véridique , mais qui faillit valoir au pauvre Yankel un coup de sabre qui l'eût envoyé infailliblement, sans la légèreté de ses jambes, retrouver Jacob et tous les patriarches, a Tu mens, 9 Judas, s'écriait Tarass , hors de lui ; tu mens, chien ; tu as » crucifié le Christ, homme maudit de Dieu; je te tuerai, satan ; » sauve-toi, si tu ne veux pas rester mort sur le champ. »

Les malheurs marchent par troupes , dit un proverbe russe. Pendant que Doubno échappait aux Cosaques, ils recevaient une nouvelle plus terrible : les Tatars, pendant leur absence, avaient entièrement pillé lasetch, emporté ses trésors cachés sous terre, emmené tous ses troupeaux, massacré ou fait prisonniers ses derniers gardiens. Un seul Cosaque avait échappé à ce désastre pour l'annoncer à ses frères. « L'usage D des Zaporognes, en pareil cas, était de s'élancer à la poursuite » des ravisseurs et de tâcher de les atteindre en route; car, » autrement, les prisonniers pouvaient être transportés sur les a bazars de l'Asie Mineure, à Smyrne, à l'île de Crète; et Dieu » sait tous les endroits où l'on aurait vu les têtes à longue » tresse des Zaporognes. » Cependant il y avait aussi des Cosaques prisonniers des Polonais. N'y aurait-il pas lâcheté à les abandonner, « pour qu'on les écorchât vivants, où qu'après avoir » écartelé leurs corps de Cosaques, on en promenât les mor» ceaux par les villes et par les campagnes?» Un vieux Cosaque ouvrit alors l'avis de diviser le camp en deux moitiés : l'une de ces moitiés se lancerait à la poursuite des Tatars , l'autre resterait sous les murs de la ville. Cet avis fut accueilli par l'assemblée des Cosaques, et le lendemain, au lever du soleil, mis à exécution.

Cette séparation n'avait pas eu lieu sans tristesse réciproque; Tarass, qui restait parmi les assiégeants, a voyait bien que, » dans les rangs mornes de ses Cosaques, la tristesse, peu con» venable aux braves, commençait à incliner doucement toutes D les têtes. Mais il se taisait; il voulait leur donner le temps de » s'accoutumer à la peine que leur causaient les adieux de leurs » compagnons; et, cependant, il se préparait en silence à les » éveiller tout-à-coup par le hourra du Cosaque, pour rallumer » avec une nouvelle puissance le courage dans leurs âmes. B Un jour Tarass ordonna à ses serviteurs de décharger un de ses chariots qu'il tenait depuis longtemps en réserve ; ce chariot portait des outres et des barils pleins d'un vin généreux conservé depuis longtemps dans ses caves. Il fit rassembler tous les hommes de son polk et circuler parmi eux la précieuse liqueur qui devait les fortifier pour le combat. Chaque Cosaque en eut sa part, présentant « l'un une coupe, l'autre la cruche D qui lui servait à abreuver son cheval; celui-ci un gant, celui» là un bonnet; d'autres enfin leurs deux mains rapprochées. » Tous burent à la voix de leur chef, a qui savait bien que, si » fort que fût par lui-même un bon vin et si capable de fortifier » le cœur de l'homme, une bonne parole qu'on y joint double a la force du vin et du cœur. » Tous burent, avec enthousiasme,

avec frénésie, à la sainte religion orthodoxe a et au temps où D tous les païens rentreront dans son giron; » à la setch, pépinière de héros; à la gloire et à a tous les chrétiens qui vivent D dans le monde. »

a Déjà les coupes étaient vides, et les Cosaques demeuraient toujours les mains élevées. Quoique leurs yeux, animés par le vin, brillassent de gaîté, pourtant ils étaient pensifs. Ce n'était pas au butin de guerre qu'ils songeaient, ni au bonheur de trouver des ducats, des armes précieuses, des habits chamarrés et des chevaux circassiens ; mais ils étaient devenus pensifs comme des aigles penchés sur les cimes des montagnes rocheuses d'où l'on voit s'étendre la mer immense avec les vaisseaux , les galères, les navires de toute sorte qui couvrent son sein, avec ses rivages perdus dans un lointain vaporeux. Comme des aigles, ils regardaient la plaine à l'entour et leur destin qui s'assombrissait à l'horizon. Toute cette, plaine, avec ses routes et ses sentiers tortueux, sera jonchée de leurs ossements blanchis ; elle s'abreuvera largement de leur sang cosaque, elle se couvrira de débris de chariots, de lances rompues, de sabres brisés ; au loin rouleront des têtes à touffes de cheveux dont les tresses sont emmêlées par le sang caillé et dont les moustaches tomberont sur le menton. Les aigles viendront en arracher les yeux. Mais il est beau ce champ de la mort, si librement et si largement étendu ! Pas une belle action ne périra, et la gloire cosaque ne se perdra point comme un grain de poudre tombé du bassinet. Il viendra quelque joueur de bandoura, à la barbe grise descendant sur la poitrine, ou peut-être quelque vieillard à la tête blanchie, à l'âme inspirée, qui dira d'eux une parole grave et puissante. Et leur renommée s'étendra dans l'univers entier, et tout ce qui viendra dans le monde après eux parlera d'eux ; car une parole puissante se répand au loin, semblable à la cloche de bronze dans laquelle le fondeur a versé beaucoup de précieux et pur argent, afin que, par les villes et les villages, les châteaux et les chaumières, la voix sonore appelle tous les chrétiens à la prière. »

Dans la ville, personne ne s'était d'abord douté que la moitié des Cosaques s'étaient mis à la poursuite des Tatars; mais, éventé par les espions juifs, ce départ décida une sortie générale des assiégés. Malgré l'artillerie de la place, malgré leur courage, après une longue lutte où avait succombé l'élite des deux camps, les Polonais cédaient le terrain et les Cosaques hussards poussaient déjà leur hourra de triomphe, quand un régiment de ussards sortit des portes de la ville. « C'était la fleur des régio ments de cavalerie. Tous les cavaliers montaient des chevaux ® persans bai-brun. En avant des escadrons, galopait un cheva» lier, le plus beau, le plu? hardi de tous. Ses cheveux noirs se » déroulaient sous son casque de bronze; son bras était entouré D d'une écharpe brodée par les mains de la plus séduisante » beauté. Tarass demeura stupéfait quand il reconnut Andry, » et lui, cependant, enflammé par l'ardeur du combat, avide de

\* mériter le présent qui ornait son bras, se précipita comme un » jeune lévrier, le plus beau, le plus rapide et le plus jeune de » la bande. » Tarass le contemplait et le voyait frapper les Cosaques à droite et à gauche. « Comment ! les tiens ! les tiens ! » Tu frappes les tiens, fils du diable 1 Mais Andry ne voyait » pas qui se trouvait devant lui. Il ne voyait rien. Il voyait des D boucles de cheveux, de longues boucles ondoyantes, une gorge a semblable au cygne de la rivière, un cou de neige et de blan» ches épaules, et tout ce que Dieu créa pour des baisers insen» sés. » Caresses insensées, caresses fatales qui avaient fait d'Andry un parjure à sa foi et à sa patrie 1 qui, à l'heure même, le poussaient à la mort !

Lancé ventre à terre et suivi seulement d une vingtaine de ses hommes, Andry atteignait déjà l'un des fuyards, un chef, Golokopiteno , lorsque tout-à-coup une main puissante arrêta » son cheval par la bride. La colère d'Andry tomba comme 1) si elle ne se fut jamais allumée. Il ne voyait plus devant lui » que son terrible père.

— » Eh bien! qu'allons-nous faire, maintenant? dit Tarass en le regardant droit entre les deux yeux.

» Andry ne put rien répondre et resta les yeux baissés vers terre.

— D Eh bien, fils, tes Polonais t'ont-ils été d'un grand se» cours?

» Andry demeurait muet.

— » Ainsi trahir, vendre la religion, vendre les tiens.... D Attends, descends de cheval.

» Obéissant comme un enfant docile, Andry descendit de cheval et s'arrêta, ni vif, ni mort, devant Tarass.

--- » Reste là et ne bouge plus. C'est moi qui t'ai donné la » vie, c'est moi qui te tuerai, » dit Tarass, et, reculant d 'un pas, il ôta son mousquet de dessus son épaule. Andry était pâle comme un linge. On voyait ses lèvres remuer et prononcer un nom ; mais ce n'était pas le nom de sa patrie , ni de sa mère, li de ses frères, c'était le nom de la belle Polonaise.

D Tarass fit feu.

» Comme un épi de blé coupé par la faucille, Andry inclina la x tête et tomba sur l'herbe sans prononcer un mot. »

Devant son fils frappé, et par ses mains, dans la fleur de l'âge, devant ce visage merveilleusement beau encore sous les voiles de la mort, le farouche Tarass ne ressentait aucune émotion, aucun remords. Certes, il ne manquait rien a Andry pour être un Cosaque. c II était de haute taille, il avait des sourcils noirs, » un visage de gentilhomme,, et sa main était forte dans le » combat... Et cependant il avait péri, péri sans gloire, comme » un chien lâche. » Laisserait-il son cadavre en pâture aux loups ou oiseaux de proie , ou lui donnerait - il une sépulture honorable ? Ceci était le vœu d'Ostap qui , accouru près de Boulba , au moment du meurtre , avait regretté son frère , mais sans protester contre la sauvage

justice paternelle. Ils n'eurent pas le temps de se décider. L'ennemi revenait en forces et fauchait les Cosaques comme l'herbe des près ; ils tenaient encore ; ils ne voulaient pas mourir sans avoir vu une dernière fois leur ataman ; ils voulaient qu'il les regardât cc dans les yeux à l'heure de la mort. » « A cheval , D Ostap, D dit Tarass, et tous deux de s'élancer au fort de la mêlée, multipliant leurs coups, a distribuant des cadeaux sur D la tête de l'un et sur celle de l'autre. » Mais, entouré de huit ennemis, Ostap a le dessous; un lacet lui est jeté autour de la gorge. « Aïe 1 Ostap, Ostap, criait Tarass en s'ouvrant un » passage vers lui et en hachant comme un chou tout ce qui les » séparait. Aïe! Ostap, Ostap!... Mais, en ce moment, il fut » frappé comme d'une lourde pierre ; tout tournoya devant ses » yeux; un instant brillèrent, mêlées dans son regard, des » lances, la fumée du canon, les étincelles de la mousqueterie » et les branches d'arbres avec leurs feuilles. Il tomba sur la » terre comme un chêne abattu, et un épais brouillard couvrit » ses yeux. »

Quand Tarass reprit ses sens, il se trouvait dans une chambre inconnue. « Il parait que j'ai longtemps dormi , » dit-il en cherchant à reconnaître les objets qui l'entouraient. Auprès de son lit, se tenait un vieux Cosaque, Tovtatch, qui, pour toute réponse et en le menaçant, lui fit signe de se taire. Mais une des qualités de Tarass, nous le savons, était un entêtement profond, et force fut à son camarade de lui apprendre que, cerné par les Polonais, il ne leur avait échappé que grâce au dévouement de ses compagnons d'armes; que sa tête avait été mise à prix; que, depuis deux semaines, lui et Tovtatch couraient à cheval à perdre haleine, Tarass toujours divaguant. a Et Os» tap ? » s'écria-t-il tout-à-coup. Puis, la mémoire lui revenant', il revit son fils garrotté et emmené par les Polonais. Alors la douleur s'empara de cette vieille tête. a 11 arracha et » déchira les bandeaux qui couvraient ses blessures ; il les jeta a loin de lui. » Il voulut parler. « Il était de nouveau en » proie au délire; des paroles insensées s'échappaient sans lien » et sans ordre de ses lèvres. Pendant ce temps, son fidèle com» pagnon se tenait debout devant lui, l'accablant de cruels reM proches et d'injures. Enfin, il le saisit par les pieds, par les » mains, l'emmaillotta comme on fait d'un enfant, replaça tous » ses bandages, l'enveloppa dans une peau de bœuf, l'assujétit » avec des cordes à la selle d'un cheval, et s'élança de nouveau » sur la route avec lui. Fusses-tu mort, disait Tovtatch , je te » ramènerai dans ton pays... Si l'aigle doit arracher les yeux M à ton cadavre, que ce soit l'aigle de nos steppes, non l'aigle » polonais. Fusses-tu mort, je te ramènerai en Ukraine. »

Confié aux soins d'une femme juive, habile dans l'art de guérir, grâce surtout à son tempérament de fer, Boulba était rétabli au bout de quelques mois. Mais ce n'était'plus l'homme d'autrefois. Tout lui paraissait nouveau à la setch ; aussi bien ses vieux compagnons étaient-ils morts. « Il ne restait pas un de

9 ceux qui avaient combattu pour la sainte cause, pour la foi et D la fraternité. L'un était tombé au champ d'honneur; un autre s était mort de faim et de soif au milieu des steppes glacées de » la Crimée; un autre s'était éteint dans la captivité, n'ayant pu » supporter sa honte. D Morose et chagrin, Tarass ne prenait plus les part aux joies bruyantes dont jadis il était l'âme. En vain les joueurs de bandoura chantaient-ils devant lui les exploits des Cosaques. En vain les Zaporognes revenaient-ils d'une expédition sur les côtes de l'Asie mineure, riches d'étoffes précieuses et ramenant douze tonnes remplies de sequins. Son œil restait sec et son regard indifférent. « Il s'en allait dans les » champs, dans les steppes, comme pour la chasse; mais son » arme demeurait chargée. Devant lui brillait et s'étendaitau J) loin la nappe de la mer Noire; dans les joncs lointains, on D entendait le cri de la mouette ; » mais sa pensée était loin des joncs, des flots et des steppes. « Ostap ! mon Ostap ! » répétait-il toujours, et sur sa « moustache blanchie, des larmes » tombaient l'une devant l'autre. »

A la fin, Tarass n'y tint plus. « Qu'il en soit ce que Dieu B voudra, dit-il, j'irai voir ce qu'il est devenu. » Et une semaine après, il était dans la ville d'Oumane, où il s'arrêtait devant une masure, aux fenêtres ternies, à la toiture percée, garnie v de tas de fumiers. C'était la demeure d'une de nos vieilles connaissances, le juif Yankel. Yankel faisait sa prière, quand il aperçut Tarass. Sa première pensée fut aux deux mille ducats promis pour la tête du Cosaque. Mais il y a dans tout cœur d'homme un coin, tout petit le plus souvent, pour la reconnaissance : Tarass avait sauvé, par deux fois, la vie à Yankél. Cependant, la nature ou l'habitude, qui n'est que la nature plus impérative, ne perd jamais ses droits, et Yankel ne pouvait s'en dépouiller et rendre, sans débat et sans rémunération, à son bienfaiteur, le service que celui-ci réclamait, a Aller à Var» sovie, disait le juif; mais sa seigneurie ignorait-elle la mise à » prix de sa tête, la longueur et les dangers du chemin ? » Tarass a des moyens de couper court à ces craintes et à ces hésitations. Que Yankel le conduise à Varsovie, deux mille ducats lui seront comptés sur-le-champ; trois mille autres au retour. Pour un Cosaque, ce n'est pas trop mal connaître la puissance d'un écu d'or : Yankel y voit reluire le soleil. Il serre précieusement, sous un essuie-mains, les ducats, dont il n'a pas négligé d'essayer un avec ses dents. « Maintenant on bâtit » partout des forteresses et des citadelles. Il est venu de l'étran» ger des ingénieurs français, et l'on mène par les chemins M beaucoup de briques et de pierres. » Tarass est fort; il se couchera au fond de la charrette d'Yankel, recouverte de briques au dessus. Une petite ouverture au dessous de la charrette permettra de lui faire passer des vivres.

Le voyage se fit sans encombre. A Varsovie, Yankel s'arrêta dans une rue étroite et sombre qui portait indifféremment le nom de Boueuse et de Juiverie, car c était le temps où les juifs,

parias de l'univers, étaient parqués comme des troupeaux dans des quartiers réputés immondes, tandis qu'aujourd'hui ils n'habitent-pas les moins somptueux des palais. C est dans une mai• son de cette rue qu'entra Tarass, en compagnie d'Yankel et de deux autres juifs. « Tarass les examinait tour-à-tour. Sur ses » traits rudes et insensiblès brilla la flamme de l'espérance, a de cette espérance qui visite parfois l'homme au dernierde» gré du désespoir ; son vieux cœur palpita violemment, comme » s il eût été tout-à-coup rajeuni. Ecoutez, juifs, leur dit-il, et » son accent témoignait de l'exaltation de son âme; vous pou» vez faire tout au monde; vous trouveriez un objet perdu au » fond de la mer, et le proverbe dit qu'un juif se volera lui» même, pour peu qu'il en ait envie. Délivrez mon Ostap. J'ai a promis à cet homme douze mille ducats; j'en ajouterai douze » mille encore, tous mes vases précieux et tout l'or enfoui par a moi dans la terre, et ma maison et mes derniers vêtements. ' a Je vendrai tout, et je vous ferai encore un contrat pour la vie, a par lequel je m'obligerai à partager avec vous tout ce que je » puis acquérir à la guerre. »

Impossible! impossible, cher seigneur 1 répondait Yankel sanglotant; impossible 1 répétait le second juif. Le troisième émettait, d'une manière timide, l'opinion d'essayer. Tous les trois murmuraient le nom de Mardoché'e : un nouveau Salomon, un homme sans pareil, « Si celui-là ne fait rien, personne » au monde ne peut rien faire. » A en juger par l'extérieur, Mardochée pouvait bien, en effet, inspirer quelque confiance en ses talents aventureux : sa lèvre supérieure avait en grosseur un développement auquel la nature évidemment n'avait pris qu une bien faible part; sa barbe ne comptait « que quinze » poils ; encore ne poussaient-ils que du côté gauche. Son visage » portait les traces de tant de coups, reçus pour prix de ses » exploits, qu 'il en avait, sans doute, perdu le compte depuis, » longtemps et s'était habitué à les regarder comme des taches a de naissance. » Au soir, Mardochée rentrait avec Yankel. « Eh bien ! avez-vous réussi ? lui demanda Tarass, avec l'impaa tience d'un cheval sauvage. Mais, avant que les juifs eussent » rassemblé leur courage pour lui répondre, Tarass avait déjà o remarqué qu 'il manquait à Mardochée sa dernière tresse de » cheveux, laquelle, bien qu assez malpropre, s'échappait autreM fois en boucle par dessous sa cape. 0 cher seigneur ! dit » Yankel, c est tout-à-fait impossible à présent, Dieu le voit, » c'est impossible. Voilà Mardochée qui dira la même chose. » Mardochée a fait ce que nul homme au monde ne ferait; mais a Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Il y a trois mille hom» mes dans la ville, et demain on les mène au supplice. a il y avait possibilité, néanmoins, que Boulba vît Ostap, à la condition qu'il prit le costume d'un comte allemand. Yankel avait apporté ce costume que revêtit Boulba. Sans mot dire, a il » se noircit les moustaches et les sourcils. A le voir, on ne lui » aurait pas donné plus de trente ans. Les couleurs de la santé

» brillaient sur ses joues, et ses cicatrices mêmes lui donnaient a un certain air d'autorité. Ses vêtements chamarrés d'or lui 1) seyaient à merveille. Les rues dormaient encore. Boulba et a Yankel atteignirent un édifice qui ressemblait à un héron au » repos. C'était un bâtiment bas, large, lourd, noirci par le c temps, et à l'un de ses angles s'élançait, comme le cou d'une » cigogne, une longue tour étroite, couronnée d'un lambeau de D toiture. Cet édifice servait à beaucoup d'emplois divers. Il » renfermait des casernes, une prison et même un tribunal cri» minet ; » un de ces lieux dont la porte d'entrée devrait porter l'inseription dantesque : Lasciate ogni speranza toi ch'entrate. Il est moins difficile, cependant, d'y pénétrerque dans les régions infernales. L'or de Tarass en a gagné les gardiens. Les seigneurs étrangers que la curiosité poussait en Pologne n'étaient pas rares, et la présence de Boulba ne produisit aucune émotion dans la prison. Il serait peut-être arrivé à son but, sans une parole intempérante. Il ne put entendre de sang-froid les paroles d'un heïduque qui manifestait de l'étonnement de son désirde voir les Cosaques prisonniers. a Ce sont des chiens et non pas des » hommes, et leur religion est telle que personne n'en fait le » moindre cas. Tu mens, fils de diable, dit Boulba, tu es un » chien toi-même... D A cette réponse, l'heïduque, comprenant à qui il avait affaire, s'apprêtait déjà à saisir Tarass, quand l'or d'Yankel intervint à propos. Cent ducats furent donnés à l'heïduque pour qu'il n'emprisonnât point Tarass. Mais il ne voulut jamais consentir à le conduire vers les prisonniers. Il ne restait plus à l'infortuné père qu'à suivre son fils sur le lieu du supplice. « Marchons! » dit-il résolument au juif.

Guidé par le peuple qui y affluait de toutes parts, Tarass eut vite trouvé le lieu du supplice. « Les toits des maisons étaient » couverts de peuple. Sur les balcons, abrités par des balda» quins, se tenait l'aristocratie. La jolie main d une jeune fille » rieuse reposait sur la grille du balcon. Un valet en riche li» vrée faisait circuler des boissons et des rafraîchissements. D Souvent une jeune fille espiègle, aux yeux noirs, saisissant » de sa main blanche des gâteaux ou des fruits, les jetait au » peuple. La cohue des chevaliers affamés s'empressait de ten» dre leurs chapeaux. De nobles seigneurs, doués d'un embon1) point respectable, contemplaient tout cela d'un air majes» tueux. Mais la foule s'émut tout-à-eoup, et de toutes parts » retentirent les cris : Les voilà, les voilà, ce sont les Cosaques ! »

C'étaient eux, en effet; ils marchaient, Ostap en tête, d'un pas ferme, sans crainte ni tristesse, refusant un salut ou un regard à la foule qui les regardait. C'était à Ostap à subir, le premier, les tourments, a Il jeta un regard sur les siens, leva une B de ses mains au ciel, et dit à haute voix : Fasse Dieu que tous D les hérétiques qui sont ici rassemblés n'entendent pas, les in» fidèles, de quelle manière est torturé un chrétien ! Qu'aucun » de nous ne prononce une parole. D Et, fidèle aux souvenirs de sa race, il bravait lui-même les tourments, sans un cri, sans

une plainte, « même lorsque les bourreaux commencèrent à lui » briser les os des pieds et des mains, lorsque leur terrible » broiement fut entendu au milieu de la foule muette, lorsque » les jeunes filles détournèrent les yeux avec effroi. Tarass se a tenait dans la foule, la tête inclinée et levant de temps en » temps les yeux avec fierté. » Cependant sa force d'âme parut faiblir au dernier moment. Mourir ainsi seul, sans un ami, sans un parent, sans entendre une voix de consolation, un encouragement à la souffrance ! C'était affreux 1 Ostap s'écria, dans l'abattement de son âme : « Père, où es-tu! Entends-tu » tout cela?

— » Oui, j'entends. \* v » Ce mot retentit au milieu du silence universel. Une partie » des gardes à cheval s'élancèrent pour examiner scrupuleuse» ment les groupes du peuple. Yankel devint pâle'comme un » mort, et lorsque les cavaliers se furent un peu éloignés de lui, » il se retourna avec terreur pour regarder Boulba; mais Boul» ba n'était plus à son côté. Il avait disparu sans laisser de » trace. »

La trace de Boulba devait se retrouver bientôt sur les frontières de l'Ukraine : cent vingt mille hommes de troupes cosaques, sorties des rivages, des hauteurs, des lies du Dnieper et de tous les territoires avoisinants, se précipitaient sur le sol polonais. Villes reconquises , garnisons passées au fil de l'épée, villages incendiés, campagnes dévastées, juifs pendus sans miséricorde , marquèrent les débuts de cette-levée en masse, véritable avalanche. Les Cosaques cernèrent même, dans le petit village de Polonnoï, l'hetman de la couronne, Nicolas Potocki , qui promit « sous serment. au nom du roi et » des magnats , une satisfaction entière , ainsi que le rétablis» sement des anciens droits et privilèges.» Promesse à laquelle les polks cosaques ne se seraient pas laissés prendre, et impuissante à sauver l'hetman et les faibles débris de sa puissante armée, sans l'interventien du clergé russe du village de Polonnoï. « Lorsque tous les prêtres sortirent, vêtus de » leurs brillantes robes dorées , portant les images de la croix, » et, à leur tête, l'archevêque lui-même, la crosse en main et t la mitre en tête, tous les Cosaques plièrent le genou et » ôtèrent leurs bonnets. En ce moment ils n'eussent respecté » personne , pas même le roi ; mais ils n'osèrent point agir » contre leur église chrétienne et s'humilièrent devant leur » clergé. Ils consentirent donc à laisser partir Potocki, après ». lui avoir fait jurer de laisser désormais en paix toutes les » églises chrétiennes, d'oublier les inimitiés passées et de ne a faire aucun mal à l'armée cosaque. »

Cette \* résolution ne rencontra d'autre contradicteur que Tarass Boulba. Quand l'hetman cosaque eut a apposé sur D le traité sa main toute puissante, Boulba détacha son D précieux sabre turc , en pur damas du plus bel acier, le brisa » en deux, comme un roseau, et en jeta au loin les tronçons

» dans déux directions opposées. Adieu donc, s'écria-t-il, de » même que .les deux moitiés de ce sabre ne se réuniront plus » et ne formeront jamais une même arme, de même nous » aussi, compagnons, nous ne nous reverrons plus en ce monde;' a n'oubliez pas mes paroles d'adieu. Et sa voix grandissant atteignant à une puissance étrange j le vieux polkovnik adjura de le suivre ceux des siens qui voulaient mourir, « non sur le » poèle de sa maison, ni sur une couche de vieille femme, non » pas ivre-mort sous une treille , au cabaret; mais de la iielle » mort d'un Cosaque , tous sur un même lit, comme le fiancé a avec la fiancée. A votre heure dernière, vous vous souvien» drez de moi, dit-il à ses autres compagnons ; vous croyez » avoir acheté Le repos et la paix; vous croyez n'avoir plus " qu'à vous donner du bon temps." Ce sont "d'autres fêtes qui « vous attendent. Hetman, on t'arrachera la peau de la tête, » on l'emplira de graine de riz, et pendant longtemps on l'a » verra colportée à toutes les foires. Vous, seigneurs, vous a pourrirez dans de froids caveaux.... à moins qu'on ne vous D rôtuse tous vivants dans des chaudières, comme des moutons.o 1 aroles malheureusement trop prophétiques pour l'hetman et les principaux chefs cosaques, dont les têtes, quelque temps après , grâce à la trahison , figuraient sur les pieux.

Et Tarass.... il se lança, lui avec son polk, sur la terre ennemie. Ses Cosaques brûlèrent dix-huit villages , quarante églises et s'avancèrent jusques auprès de Cracovie. Ils ne respectaient et ni les jeunes femmes aux noirs sourcils , les » jeunes filles à la blanche poitrine , au visage rayonnant, ni » tes temples et les autels où , éperdues , elles cherchaient un » retuge , et qui brûlaient avec elles. Leurs cris plaintifs » leurs mains blanches qui , du milieu des flammes s'élevaient T .vers le ciel, auraient ému la terre elle-même et fait tomber de » pitié sur le sol l'herbe des steppes. » Mais Tarass avait dit à ses Cosaques : cc N'épargnez rien ; cc sont là les messes funè» bres d'Ostap. » Tarass touchait à la fin de ses, exploits sanglants et de ses cruelles représailles. Potocki était chargé à de cinq régiments, de l'arrêter. Six jours entiers, 1 agilité de leurs chevaux et leur soin de prendre des chemins détournés sauvèrent les Çosaques. Ils furent enfin atteints par les troupes polonaises, sur les bords du Dniester, dans-une forteresse abandonnée où Boulba avait ."ait halte. Quatre autres jours ils y soutinrent une lutte désespérée; à bout de forces et de munitions, il essayaient de s'ouvrir un passée à travers les Polonnis, et peut-être y auraient-il réussi 'si Tarass, qui n'avait pas voulu abandonner a même sa pipe et son tabac » aux mains des Polonais détestés,. ne se fût arrêté dans sa course et n'eût retourné a la forteresse en ruines où un parti ennemi le fit prisonnier, malgré ses efforts héroïques- pour se dégager.

Son procès\_ne pouvait être long. « Le corbeau est pris, D criaient les Polonais; il ne reste plus qu'à trouver la manière » de lui faire honneur à ce chien. ® On le condamna à être

brûlé vif, « en présence de tout le corps d'armée. Il y avait a là un arbre nu dont le sommet avait été brisé par h foudre. » On attacha Tarass avec des chaînes au tronc de l'arbre; puis » on lui cloua les mains , après l'avoir hissé aussi haut que » possible , afin que le Cosaque fût vu de loin et de partout; D puis les Polonais se mirent à dresser uu bûcher au pied de » l'arbre. c L'œil de Tarass était fixé cependant non sur le bûcher, mais sur la plaine où combattaient encore ses Cosaques; il ne songeait pas aux flammes qui toujours montaient vers lui , mais au salut de ses compagnons. « Camarades , criait-il , » gagnez au plus vite la montagne qui est derrière le bois. » Le vent emportait ses paroles. Ils vont périr, s'écriait-il; ils vont périr pour rien. Tout-à-coup un éclair de joie brilla dans ses yeux. Il venait d'apercevoir quatre proues à demi-cachées dans les buissons de la rive du Dniester. Là était le salut pour ses compagnons: « Au rivage, camarades, au rivage; des» cendez par le sentier à gauche. Il y a des bateaux sur la rive; a prenez-les tous pour qu on ne puisse vous poursuivre, D Un coup de massue lui coupa la parole.

Mais, cette fois, le vent l'avait poussée à ses Cosaques. A la grâce de Dieu, s'écrient-ils. et ils s'élancent de toute leur vitesse sur la pente du sentier qui tourne , serpent, fait mille détours. « Ils s'arrêtent un instant, lèvent leurs fouets, sifflent, » et leurs chevaux tatars se détachent du sol, se déroulent » dans l'air comme des serpents, volent par-dessus l'abime et » tombent droit au milieu du Dniester. Deux seulement d'entre » eux n'atteignirent pas le fleuve. Déjà les Cosaques nageaient » à cheval dans la rivière et détachaient les bateaux. Les Polo» nais s'arrêtèrent devant l'abîme, s'étonnant de l'exploit » inouï des Cosaques et se demandant s'il fallait ou non sauter » à leur suite. Un jeune colonel, le propre frère de la belle » polonaise qui avait enchanté le pauvre Andry, s' élança sans » réfléchir à la poursuite des Cosaques. Il tourna trois fois en » l'air avec son cheval et retomba sur les rocs aigus. Les » pierres anguleuses le déchirèrent en lambeaux; le précipice » l'engloutit, et sa cervelle, mêlée de sang, souilla les buissons » qui croissaient sur les pentes inégales du glacis. »

Lorsque Tarass se réveilla du coup qui l'avait assourdi, lorsqu'il regarda le Dniester, les Cosaques étaient déjà dans les bateaux et s'éloignaient à force de rame. Les balles pleuvaient sur eux de la hauteur, mais sans les atteindre, et les yeux du vieux polkovnik brillaient du feu de la joie.

« Adieu , camarades, leur cria-1 il; souvenez-vous de moi. » Révenez ici au printemps prochain et faites une belle tour» née. Qu'avez-vous gagné , Polonais du diable? Croyez vous „ qu'il y ait quelque chose au mon'te qui fasse peur à un D Cosaque? Attendez un peu , le temps viendra bientôt où vous # apprendrez ce que c'est que la religion russe orthodoxe. B Dès à présent, les peuples voisins et lointains le pressentent: » un czar s'élèvera de la terre russe, et il n'y aura pasd:,ns le » monde de puissance qui ne se soumettra à lui. »

D Déjà le feu s'élevait au-dessus du bâcher, atteignait les pieds de Tarass, et se déroulait en flamme le long du tronc d'arbre... Mais se trouvera-t-il au monde un feu, des tortures, une puissance capable de dompter la force Cosaque?

» Ce n'est pas un petit fleuve que le Dniester ; il a beaucoup d'anses ; beaucoup d'endroits sans fond , et d'épais joncs croissent sur ses rivages. Le miroir du fleuve est brillant ; il retentit du cri sonore des cygnes , et le superbe gogol (1) se laisse emporter par son rapide courant Des nuées de courlis, de bécassins au rougeâtre plumage et d'aulres oiseaux de toute espèce , s'agitent dans ses joncs et sur les plages de ses rives. Les Cosaques voguaient rapidement sur d'étroits bateaux à deux gouvernails; ils ramaient avec ensemble, évitaient prudemment les bas-fonds , et, effrayant les oiseaux qui s'envolaient à leur approche, ils parlaient de leur ataman. »

(i) Espèce de canard sauvage approchant du cygne.

Je ne sais quelle est la date de la publication de Tarass Boulba, mais, en sa qualité de roman historique, ce livre n'eût certes pas perdu , comme succès, à venir au monde dans les derniers temps de la restauration ou dans Les premières années de la révolution de juillet. Tous ces jeunes hommes- qui, dans 1 ordre politique, combattaient avec tant d'acharnement l'esprit encore menaçant du passé,. tous ces jeunes hommes s'étaient épris , on le sait, du plus bel amour pour les pierres , les vêtements, les croyances , les hommes et les mœur-s dè es même passé. Les admirables récits de Walter Scott, chassé par Byron de la scène poétique , pour sa plus grande gloire et notre ravissement, nous avaient enthousiasmés et mis notre verve en mouvement. Il y eut alors dans la littérature une véritable avalanche de productions historiques : on sortit du musée d'artillerie toutes les arquebuses , toutes les armures, toutes les bonnes lames de Tolède qu'il pouvait renfermer. On fit une exhibition interminable de justaucorps, de pourpoints, de dentelles de Venise, d'étoffes des Flandres, de vaisselles plates et armoriées. On ne but plus que dans d'élégantes coupes florentines ou de massifs hànaps remplis jusqu'aux bords de vins de Hongrie. On ne jurait plus, à peine de passer pour un classique, mot alors terrible, que par Bacchus ou par le sang du Christ. Le Parthénon pâlissait devant les cathédrales gothiques. Phidias était sacrifié à Michel-Ange. Heureux temps! temps de sève etd'abondance. dont il est resté combien d'œuvres ? Appâtent rari nantes in gurgite vasto. Aujourd'hui les arquebuses sont rentrées au grenier; les lames de Tolède à h cuisine ; les pourpoints ne courent plus les rues que les jours de carnaval et de cavalcades. Nous avons une fois de plus brûlé ce que nous avions tant adoré. Subitement pris d'un engouement très-vif pour la société contemporaine, pour nous- , mêmes, hommes du jour, nous ne demandons plus aux romanciers et aux poètes dramatiques que nos portraits bien frappés au coin d'une réalité incontestable, fût-elle brutale. Qu on ne nous parle donc plus da moyen âge, et qu'avons-nous à faire du roman historique, tandis qu'un autre roman, dont nous sommes tous les acteurs, nous coudoie et nous entoure ? Et comme il y a toujours des théoriciens, que j'appellerais volontiers les théoriciens du Naufrage, ils nous ont appris que le roman historique était un mensonge, un contre-sens littéraire : ils l'ont traité de genre banal, étroit, mesquin. Ils ont murmuré même , je crois, le reproche d'immoralité ; tant nos mœurs sont pures et tant nous sommes devenus chatouilleux pour peu qu'il s'agisse de l'OEil-de-Bceuf, du Parc-aux-Cerfs, et non du Lansquenet, des actions et des lorettes de larueBréda.

J'aurai peut-être plus, tard l'occasion de discuter ces théories littéraires. Il me suffira pour le moment de rappeler que le roman historique, de même que le roman de mœurs, moins mâme que ce dernier, ne supporte pas la médiocrité de l'exécution. C'est pourquoi tant de livres., jadis aimés , ont désormais vécu ; c'est ce qui explique encore l'indifférence du public pour un genre de composition si féccnd en avortements, et dont, il faut bien le dire , on a tout fait pour le rassasier... Dès à présent, je fais aussi une seconde réserve : le romancier n'est pas plus condamné que l'historien même au travestissement île l'histoire. Moins contraint de respecter la vérité dans tous ses détails, libre même de choisir des personnages idéaux dans un cadre historique, comme l'ont fait Chateaubriand, Scott, Hugo et Mauzoni, le romancier n'est-il pas, à certains égards, dans de meilleures conditions que l'historien, pour faire mouvoir par masses les hommes et les choses , pour peindre à larges traits la vie et le mouvement d'une époque ? Ecoutons l'illustre Augustin Thierry : « Mon admiration » pour ce grand écrivain était profonde; elle croissait à mesure » que je confrontais dans mes éludes sa prodigieuse intelli» gence du passé avec la terne et mesquine érudition des his- » toriens modernes les plus célèbres. Ce fut avec un transport » d'enthousiasme que je saluai l'apparition du chef-d'œuvre » d'Ivanhoë. Wal ter-Scott venait de jeter un de ses regards » d'aigle sur la période historique vers laquelle , depuis trois » ans , se dirigeaient tous les efforts de m,a pensée. Il avait - » coloré en poëte une scène du long drame que je travaillais à » construire avec la patience de l'historien (1). » .. o II y a plus de » véritajle histoire dans ses romans sur l'Ecosse et l'Angle» terre que dans les compositions philosophiquement fausses » qui sont encore en possession de ce grand nom (2). » NotreDame de Paris, quoiqu'il y ait dans ce beau livre trop de pierres, pour parler avec un écrivain dont la critique regrette la perte récente , Notre-Dame de Paris ne nous apprend-elle pas plus de la vie de nos ancêtres au moyen âge, que les longues et fastidieuses compilations des Mezcray, des Garnier et des Velly ? Avez-vous senti quelque part, mieux que dans les Fiancés, la faiblesse des petits et la puissance des grands à ces époques tourmentées ?

- Je ne mettrai pas Gogol sur le piédestal de Walter Scott, et je ne grandirai pas l'arass Boulba jusqu'aux proportions des Puritains ou d 'Ivanhoë. Les compositions de Scott sont immenses tant par le développement philosophique des caractères que par l'abondance et la variété des incidents et des situations; leur scène est chez un peuple qui a une grande histoire et qui marche à la tête de la civilisation. Gogol ne s'est proposé, lui,

(1) Augustin Thierry. Dix ans d'études historiques. Préface, p. 9.

(2) Id. Dix ans d'études historiques. P. 137.

9

que de peindre quelques épisodes de l'histoire de la Russie épisodes qui n'ont pas marqué dans le souvenir des hommes; e cadre de son livre est en harmonie avec cette intenticn. Mais 1 écrivain russe et le grand Ecossais se rencontrent sur un terrain commun, la scrupuleuse fidélité dans la peinture des mœurs et des personnes. Chez l'un comme chez l'autre, l'ombre poétique qui les enveloppe ne fait qu'ajouter à la vérité de leurs créations. Le grand fait de la conquête normande, obscurci sous les gloses des commentateurs etdes légistes, avait perdu son caractère. Walter Scott le lui rend : les Anglais du xixe siècle reconnaissent leurs ancêtres dans le saxon Cédric de Rotherwood , les normands, Richard Cœur-de-Lion, Frondebœuf, Mal voisin , les joyeux compagnons de Robin-Hood. Béranger avait peint un jour des Cosaques de fantaisie , presque voltairiens, des Cosaques qui foulaient aux pieds la royauté et la croix ( 1 ). Gogol leur restitue leur véritable physionomie : je sais maintenant ce qu'ils sont : pillards, féroces, patriotes, serviteurs dévoués, fanatiques du czar et de la sainte Eglise orthodoxe. Gogol me montre les ressorts moraux de la puissance des czars, il me fait toucher au doigt le secret et la force de ces espérances qui ne vont rien moins qu'à la domination universelle, à 1 anéantissement de la civilisation orientale, au profit d une nouvelle unité politique et religieuse. Le, czar est plus qu 'un chef, c est un père ; le pope plus qu'un homme, c est un Dieu; la croix grecque plus qu'un signe, c'est une croyance, une excitation. Des souvenirs historiques, souvenirs mêlés à ses plus chères croyances et à des instincts violents, soigneusement flattés et entretenus par la politique czarienne, entretiennent chez la nation russe une ambition de nouveaux destins et une haine des autres peuples , prêtes pour longtemps encore à répondre à de périlleux appels.

Passions, convoitises, qualités et défauts de sa race, tout cela s'incarne dans Tarass Boulba. Ce n'est point une figure vulgaire que la sienne , elle a même quelque chose de grandiose et d épi ue. Gogol s'est bien gardé d'en faire un personnage sentimental et déclamatoire ; c'est un homme de lutte, orgueilleux d'être cosaque et russe, ne reconnaissant, après la voix de son église et du czar, d'autre volonté que la sienne , d'autre loi que sa force et ses caprices. Il est sans pitié peur les ennemis de son pays et de sa foi. Mais le Turc et le Polonais ne

(i) Comme en un fort, prince. nobles et prêtres, Tous, assiégés par des sujets souffrants,

Nous ont crié : venez, soyez nos maîtres, Nous serons serfs pour demeurer tyrans.

J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle Humilier et le sceptre et la croix :

Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle 1

Et foule aux pieds les peuples et les rois.

(BÉRANGER. Le Chant du Cosaque.)

traitent pas mieux les Cosaques ; puis il vit à une époque où l'idée de la guerre ne se sépare pas de celle de la vengeance. Quelle indomptable énergie, quel stoïcisme patriotique, quel mépris de la torture à rendre honteux un Mohican ! Ce soldat qui tue de sa main, sans sourciller, son plus jeune fils coupable de trahison envers sa religion et sa race, ce soldat a cependant des entrailles de père. Ce cœur qu'on croirait pétrifié, la perte d'Ostap lui fait une blessure qui ne doit point guérir. Tarass ne vivra plus dès lors que pour venger la mort de son fils. Il lui fera des funérailles pleines de sanget de larmes.Vaincu, livré à son tour aux mêmes tourments, pas un regret de la vie, pas un souvenir tendre du foyer et de la femme aimée ; la dernière préoccupation du vieux polkovnik sera le salut de ses compagnons d'armes ; sa dernière pensée à sa patrie, à laquelle , du haut de son bûcher, il prophétise les plus glorieux destins.

Cette unité morale d'un caractère, grand même dans son enveloppe de barbarie, donne aussi au livre son unité artistique. Tarass est le centre, l'âme de ces épisodes variés et multiples qui le remplissent , épisodes qu'il fallait de l'art pour relier entre eux, et joindre, pour ainsi dire, en faisceau. Andry et la belle polonaise sont deux créations heureuses, mais qui ne font que traverser la scène. C'est avec raison. Quelle que soit la donnée, elle doit se retrouver dans toutes les phases de l'action; et c'est pécher contre les lois littéraires que d'éparpiller l'intérêt au lieu de le concentrer. La nature même du sujet choisi par Gogol l'entraînait vers cet écueil ; l'écrivain a donc bien fait de laisser dans la pénombre les figures épisodiques, pour faire mieux saillir celle de Bonlba. Andry, d'ailleurs, ne semble pas appartenir à la même race que Tarass, qu'Ostap et leurssauvages compagnons. La rêverie est entrée de bonne heure dans sa jeune tête, et quelle rêverie ! Cœur tendre et faible , tempérament ardent, il est inégal à la lutte entre son amour et le devoir. Vienne la Tatare, viennentles caresses de la belle enfant du vaivode, d'avance il est vaincu. Plaignons sa fin prématurée, son destin tragique, mais ce ne sont pas là les soldats de la conquête du monde. Ne maudissons pas, cependant, l'amante d'Andry, apparition gracieuse et triste à la fois, qui me fait penser, malgré moi, à une autre création poétique qui paratt et disparaît, elle aussi, comme un rêve, dans un lugubre récit, l'infortunée Médora.

Forcé d'avouer humblement mon ignorance de la langue russe, parlerai-je du style de Gogol dans Tarass Boulba ? Si j'en juge parla traduction de M. L. Viardot, qui a fait ses preuves d'habile interprète des écrivains étrangers, le style est vif, rapide, fortement imagé et coloré; trop coloré et trop imagé, ajouterai-je même, malgré l'originalité et le charme des couleurs. Gogol a des couleurs nombreuses et brillantes sur sa palette , mais il les jette avec trop de profusion et parfois pèle-mêle sur sa toile. Souvent aussi ces couleurs sont un peu crues. Gogol encore, de même que Walter Scott, s'aban-

donne à des descriptions minutieuses et prolongées. Il se complaît dans des répétitions de mots et d'épithètfs qui n'ajoutent à la couleur locale qu'au détriment du goût et de la vigueur de la diction. Enfin, le lyrisme, que j'aime trop pour en dire du mal, mais qu'il ne faut pas mettre partout, le lyrisme se montre ici exubérant. Mais, en revanche, dans ce petit livre, que de pages tour-à-tour gracieuses, énergiques, terribles ou presque mélancoliques ! Il court d'un bout à l'autre dans Taras6Bouiba un véritable souffle poétique qui me fait regretter qu'il n'ait pas été écrit en vers. Le sujet choisi par Gogol se prêtait bien , ce me semble, à une de ces narrations poétiques dont Walter Scott, dans le Lai du dernier Ménestrel, la Dame du Lac, Marmion, adonné des modèles. Mais peut-être Pégase était-il rétif à Gogol. Bien a-t-il fait alors de ne pas prendre une langue qui est celle de tout le monde aujourd'hui, quoiqu'il n'y en ait pas de plus difficile à manier.

Tel qu'il est, et malgré ses défauts que je n'ai pas dissimulés , le roman de Gogol est fait pour émouvoir et intéresser fortement. Un vieux gentilhomme, que cite quelque part M. de Lamartine, avait ses heures et ses saisons pour la lecture de certains livres. Je fais volontiers de même, suivant les dispositions de mon àme , suivant les caprices de l'atmosphère. Je prends,, tantôt Werther, tantôt le plus cristallin'des sonnets de Pétrarque ; aujourd'hui l'œuvre qui repose, demain celle qui secoue mon esprit et mon -cœur. Est-ce là seulement une affaire de dilettantisme ou de méthode ; je croirais que c'est plutôt une conséquence de notre nature. Notre àme ne traverse-t-elle pas les états les plus différents ? n'est-elle pas, à ses heures, triste ou gaie, active ou sommeillante ? La folle du logis veut parfois en sortir, et Dieu sait comme elle se lance alors dans des espaces infinis! Elle ouvre alors au plus incrédule un jour sur le ciel et dans le coeur le plus prosaïque met un grain de poésie. Elle emporte le plus pacifique sur les 'mers, sur les champs de bataille, dans les' luttes lointaines et périlleuses. C'est à ces moments que l'on monte le cheval de Mazeppa; qu'on entonne le chant des corsaires de Byron ; c'est dans de telles dispositions que j'ai lu d'un trait Tarass Boulba. Je me croyais sur la steppe, au camp, dans la mêlée. Illusion , hélas ! d'un instant comme toutes celles du monde idéal. Le rève envolé, on se retrouve à son comptoir, à son Ï tude, à son cabinet, au milieu des réalités de la vie quotidienne. Guliiare, la fille- du vaïvode, Conrad et Taràss se sont enfuis. D'autres figures se dresseut devant nous, mais qui n'ont rien d'idéal; ces figures vous les avez vues liier, vous les v rrez demain : ce sont celles des-Phrynés du boulevard, des baronnes du demi-monde, des croupiers de la bourse, des demi-dieux de la finance et de l'agio.

Le Pu y. - Typ. Marchessou.

Qu'est-ce que la folie? Dans les livres très-gros, et je me hâte d'ajouter très-savants et très-utiles qui ont été écrits sur celte maladie, on en chercherait vainement une définition nette et précise. Pourquoi ? C'est qu'il y a bien des degrés, bien des caractères, bien des états différents de folie; c'est qu'il y a le monomane, le maniaque, l'homme original ou extravagant, celui a qui s'applique, dans le langage vulgaire, l 'épithète de timbré ou de toqué, celui qui a perdu l'usage complet de la raison. C'est folie à tels yeux de ne pas savoir borner ses désirs , et de courir aux places et aux honneurs; d'autres, au contraire, et ils n'ont jamais été les moins nombreux, ne se gênent guère de traiter de fous ceux de leurs semblables qui n'ont l'ambition ni de la gloire, ni du pouvoir, ni des écus. Le poète est un fou pour le savant et pour l'industriel ; 1 industriel et le savant, des fous pour le poète. La vérité d'aujourd hui a été parfois la folie de la veille. Enfin , le génie et la folie ont de nombreux points de contact, et plus d'un pauvre diable est mort aux petites maisons, qui eût été un grand homme illustre, si Dieu avait donné a son esprit une soupape, pour me servir du mot consacré.

Byron raconte quelque part qu il se trouva un jour à Bedlam en face d'un fou qui venait, disait-il, d'assister à une discussion, entre Satan et Platon, sur le bien, le mal et la prédestination. Qui sait si, avant d'être pensionnaire de Bedlam, ce malheureux n'avait pas été quelque part professeur de philosophie ou maître en théologie? En tous les cas , ce ne devait pas être, une intelligence vulgaire. Il devait parfois ressaisir, dans de sublimes éclairs, sa raison naufragée. Le fou dont Gogol a écrit les mémoires est plus terre à terre. Employé dans un ministère, membre de la 96 classe du Tchin (1), Alexis Ivanowitch

(1) Pierre-le-Grand a créé, sous le nom de Tchin, une hiérarchie commune et générale qui renferme tous les employés de l'Etat, a quelque branche de service et d'administi ation qu'ils appartiennent. Le Tchin se compose de. quatorze classes, dont voici les noms, auxquels il nefaut attacher d autre sens que le rang même qu'ils iudiquent dans cette hiérarchie générale des mployés.

14e classe. Régistrateurs de collège.

13e (Manque; elle n'est employée que dans les forêts et les mines.)

A 2e — Secrétaires du gouvernement.

— (Manque.)

104 — Secrétaires de collège.

a une folie d'un caractère spécial, une folie bureaucratique, si j osais la qualifier ainsi. Il n'aime guère le travail et se montre peu respectueux dans les appréciations de ses chefs. Son chef de bureau lui reproche-t-il d'avoir du désordre dans la tête « d'embrouiller les papiers de façon à ce que le diable ne s'v » retrouverait plus; de mettre de petites lettres en tète des » actes; d'oublier d'indiquer la date et le numéro, 1) il le traite de maudite grue; il le soupçonne de lui porter envie, parce qu 'il se tient dans le cabinet du directeur et qu'il taille les plumes de Son Excellence. Un toupet frisé, pommadé, une figure cc qui ressemble à un flacon d'apothicaire, » une chaîne d or a sa montre, des bottes de trente roubles, un frac-neuf à la mode, un titre de conseiller de cour ne donnent pas à un chef de bureau ni le mérite ni le droit de malmener ses subordonnés. Par compensation, Alexis professe un grand respect, une véri table admiration pour son directeur. Cette admiration, il est vrai, s exprime d'une façon singulière et qui sentirait fortement 1 ironie dans toute autre bouche que celle d'un fou. « Notre » directeur doit être un homme de beaucoup d'esprit; tout son » cabinet est garni d'armoires pleines de livres. J'ai lu les titres \* de quelques-uns. Quelle science! quelle science! Et puis » tout cela est en français ou en allemand. Et si vous le regar» dez en face, oh ! quelle majesté brille dans ses regards ! je ne » lui ai jamais entendu prononcer une parole de trop. Seule» ment quand on lui présente ses papiers le matin, il vous de» mande : Quel temps fait-il? Il fait humide, Votre Excellence. » Oh! oui, ce n'est pas un de mes pareils, c'est un véritable » homme d'Etat. » Pauvre, Ivanowitch l'est comme Job, cela va sans dire. La carrière bureaucratique n'enrichit guère. Si nous en croyons notre fou, il y aurait cependant en Russie plus d une exception a la règle. Ainsi, dans la direction, « le ser» Vice est très-noble; les tables sont de bois d'acajou, et tou<

9\* — Conseillers titulaire,.

Assesseurs de collège. (Cette classe confère la noblesse à ceux qui ne l'ont point déjà.)

7\* — Conseillers de cour.

0\* — Conseillers de collège.

5e — Conseillers d'Etat.

Conseillers d'Elat actuels. (Avec le titre d'excellence et le grade de général.)

5e — Conseillers privés.

2e — Conseillers privés actuels. (Avec le titre de haute excellence.) 1re — Conseillers privés actuels de la 1re classe. (Très-rarement

conféré, et correspondant au grade de feld-maréchal.)

Le rang dans la hiérarchie est indépendant de la fonction qu'on occupe mais il y a certaines fonctions qui exigent un certain rang dans le Tchin. Par exemple, on ne peut être ministre sans appartenir au moins à la classe des conseillers privés. Tout noble dont le père et le grand-père n'ont point servi I 'Etat dans le tchin, et qui lui-même n'est pas tchinovtlik, est déchu de la noblesse. (Note de M. Louis Viadot.)

» les chefs disent vous à leurs employés. D'ailleurs, pas la » moindre ressource. Ah ! par exemple, dans la direction du a gouvernement (1), dans les chambres civiles (2), dans celles » de la couronne (3), c'est toute autre chose. Là vous voyez,

a par exemple, quelqu'un qui se serre humblement dans un » coin, il griffonne sous son nez; il porte un petit frac étriqué;

» il a un visage à cracher contre, et regardez pourtant de quelle » maison de campagne il est propriétaire! Ne vous avisez pas \* de lui porter une tasse en porcelaire dorée ; il vous dirait que

\* c'est un cadeau bon pour un docteur. Mais donnez-lui une » paire de chevaux alezans, ou un droschki, ou un collet en \* castor de trois cents roubles. Il a une apparence si modeste ,

1) il vous dit si délicatement : Auriez-vous la complaisance de » me donner un petit canif pour tailler une petite plume? — » Et en même temps il vous taillera de façon à ne vous laisser \* qu'une chemise sur le dos. »

Né, pour ainsi dire, au sein de la corruption et de la vénalité font déshonorent à tous les échelons l'administration russe et ont si vivement ressortir la probité et la dignité de l'administration française, Ivanowitch , s'il n'était pas resté, dans son extravagance , sensible à ce qu'il appelle la noblesse de son service, aurcit déjà quitté son département. Un autre motif l'y retient encore : il est amoureux de la fille unique de son directeur, depuis qu'il l'a entrevue dans la rue, accompagnée d'un valet et de sa pelile chienne Medgi. Il a failli tomber à la renverse, en la voyant entrer un jour dans le cabinet de son père, avec sa robe « blanche comme un cygne et si bouffante, sa voix » de canari, » son mouchoir de batiste, si fin et si ambré. Pauvre Alexis ! il n'avait besoin que de cette apparition pour lui enlever le peu de bon sens qui lui était resté. A dater de cette heure néfaste, il cesse tout à fait de venir au département; il court les rues à la piste de la fille du directeur, bien qu'il comprenne vaguement l'inutilité de ses poursuites. Elle est, en , effet, promise à un gentilhomme, un beau brun, du nom de Teploff, gentilhomme de la chambre. C'est ce que lui révèle de la manière la ulus formelle la correspondance de Medgi avec Fidèle, la chienne d'une des amies de Sophie. Une chienne qui écrit, il y a de quoi étonner; mais Alexis ne sait-il pas que les chiens sont une gent avisée ? Ils ont prouvé parfois qu'ils avaient de l'esprit plus que l'homme. Pourquoi ne pourraient-ils parler comme lui, si ce n'est qu'ils ne le veulent pas, jugeant sans doute, d'après la manière dont certains hommes s'en servent, la parole chose méchante, ou tout au moins superflue. S'ils ne parlent pas, ils écrivent, et ce qu'ils écrivent témoigne chez eux d'un certain don d'observation. Qu'on en juge : Medgi a

(1) Espèce de conseil de préfecture.

(2) Tribunaux.

(5) Bureaux des finances.

entendu la conversation de Sophie et du beau Teploff : « Ah 1 » ma chère, quelles bêtises ils se racontaient.... Qu'une dame o en dansant avait fait une figure au lieu d'une autre-, quun D M. Boboff, avec son jabot, ressemblait à une grue et avait J) manqué choir; qu'une madame Lidine s imagine avoir les » yeux bleus, tandis qu'ils sont verts, et, ainsi du reste. Je ne » sais en vérité, ma chère, ce qui lui plaît dans ce Teploff. Ma » foi, si ce gentilhomme plait, je ne vois pas pourquoi cet ems ployé qui se tient d'ordinaire dans le cabinet du papa ne plai- » rait pas non plus. Ah 1 ma chère, voilà, par exemple, une » horreur. Il a l'air d'une tortue dans un-sac. Il est toujours » assis et toujours à tailler des plumes. Ses cheveux ressem» blent beaucoup à du foin. Le papa l'envoie toujours au lieu » d'un domestique. Sophie ne peut jamais s 'empêcher de rire » quand elle le regarde. »

Serait-ce d'Alexis que la petite chienne -parlerait en termes aussi peu flatteurs ? Ce n'est pas possible; une chienne ne saurait avoir la plume si noire; mon chef de bureau seul est capable d'écrire de pareilles infamies, se dit Alexis, et, sur cette réflexion consolante, il ouvre une autre lettre. Il n'est plus question de lui dans cette lettre, dont Sophie et le gentilhomme de la chambre font tous les frais. Teploff vient tous les jours visiter Sophie qui, de son côté, raffole du leploff. Le papa directeur est enchanté , la noce se fera bientôt, -car il veut absolument marier sa fille à un général, ou bien un gentilhomme de la chambre, ou bien à un colonel militaire. C'est à n'y plus tenir cette fois, et la pr,ose de Medgi mérite., en vérité, le feu auquel Alexis la condamne. « Qu'est-ce que o cela fait que Teploff soit gentilhomme de la chambre? Ce » n'est rien de plus qu'une dignité ; ce n est pas une chose » visible qu'on puisse tenir à la main. Parce qu'il est geiitila homme de la chambre, il n'a pas un troisième œil au front, o son nez n'est pas d'or, mais de chair comme tout le monde. 1) Je voudrais bien savoir d'où proviennent ces différences. » Pourquoi suis-je un conseiller titulaire, -et par quelle raison ? » Peut-être suis-je quelque comte ou quelque général, et je o ne parais être qu'un conseiller titulaire. Peut-être ne saisa je pas moi-même qui je suis. Il y a tant d'exemples pareils a dans l'histoire. Voila quelque homme tout simple, je ne dirai » pas même un noble, mais tout simplement un bourgeois ou c même un paysan... et crac l'on découvre que c'est un grand » seigneur, un Baron, je ne sais quoi. Si quelque chose de pareil » peut sortir d'un paysan, que ne peut-il sortir d'un gentil » homme? Voilà tout à coup que j'entre dans un uniforme, a de général ; j'ai une épaulette sur l'épaule droite, un autre a sur l'épaule gauche, un cordon bleu sur la poitrine. Alors » quoi ? quelle gamme chantera la belle ? que dira le papa » directeur ? »

Cette idée doit faire son chemin dans la tête d t Alexis. Un beau matin, en lisant les gazettes d'Espagne, il se révèle à

lui-même. Comment avait-il pu croire jusqu'à ce moment qu'il était russe et conseiller titulaire ? Une pensée aussi saugrenue aurait pu, à juste titre, le faire mettre clans une maison âe fou. Il est espagnol et roi d'Espagne. C'est à Mavra, sa grosse servante finnoise, qu'Alexis fait d'abord part de sa véritable qualité. Elle pense en mourir de peur. Elle ne se rassure un peu que sur la déclaration d'Alexis qu'il ne lui èn veut pas d'avoir souvent mal ciré ses bottes. Dans sa magnanimité, Alexis pardonne même à son clvef de bureau. Qu'at-il désormais à faire avec les paperasses et le département, dont il n'a jamais été au surplus un hôte bien assidu ? Cependant, après trois semaines d'absence, il s'y rend sur l'invitation de l'exécuteur (1 ). L'arrivée prochaine du directeur y a mis tout \ le monde en émoi..Chacun a boulonné son frac et s'est levé quand il a traversé le bureau. Alexis, lui, n'a pas bougé, a Un directeur, que je me lève devant lui ! jamais ! » Et puis quel directeur est-ce ? ce n'est pas un directeur ; a c'est un bouchon, un simple bouchon, rien de plus. Voilà » un de ces bouchons avec lesquels on bouche les bouteilles. » Ce qui me parut le plus ridicule, c'est qu'on me donna des » papiers à signer. Ils s'imaginaient que j'écrirais tout au » bas de la page : le chef de la table... Ah vraiment! Au » beau milieu de la feuille, là où signe le directeur, j'écrivis: o Ferdinand VIII. Il aurait fallu voir quel silence respectueux D se fit autour de moi. Mais je fis un signe de la main en » ajoutant: pas de témoignages de respect, et je sortis. » Du département, Alexis se rend au logis de son directeur. Le roi d'Espagne n'a pas oublié les amours de l'employé, exemple dont plus d'un parvenu aurait à faire son profit. Mais que la femme est un être inexplicable et pervers. Sophie ne reculet-elle pas à la vue de son royal amant ? Elle s'enfuit le laissant raconter aux murailles des projets d'union qu'aucune malice, -qu'aucunes embûches de leurs ennemis communs ne sauraient empêcher désormais.

Un petit malheur après tout, et dont les soins du gouvernement sont faits pour distraire ; ce n'est pas une petite tâche que celle d'un héritier de Charles - Quint et de Philippe Il. Alexis se prend à y réfléchir. S'occuperat-il d'abord de politique intérieure ou de politique extérieure, d'impôts, de douanes, de liberté commerciale ; questions à l'ordre du jour, en Espagne et même ailleurs ; questions résolues parfois par des gens très-sages, de manière à désirer qu'elles soient tranchées un jour par quelques fous. N'a-t-il pas lu quelque part que l'habit fait le moine et le manteau le roi? Il faut donc à Alexis, avant toute chose, un manteau royal, un manteau d'hidalgo. C'est ce qui l'embarrasse. Belle difficulté, direz-vous , -et les tailleurs ? Vous ne savez pas

1 (1) Espèce d'économe attaché à chaque département d'un ministère.

que « les tailleurs sont devenus des gens d'affaires, et, pour » la plupart, s'occupent de- paver les rues. » Il se rappelle L alors un frac d'employé qu'il n'a pas mistrois fois. Il le taillera lui-même en manteau, « car il faut que la coupe en soit a toute différente. » Ce point réglé, il n'a plus à attendre, pour se présepter à la cour, que l'arrivée des députés espagnols.. Se présenter à la cour sans députation, ce serait inconvenant ; la dignité royale en serait compromise, et peutêtre .sortirait-il de cette démarche une rupture entre la Russie " et l'Espagne, rupture dont Ferdinand VIII, monarque philosophe quoique de fraîche date, veut éviter les conséquences à ses nouveaux et bien-aimés sujets. ,

Les députés arrivent enfin, et l'on se met en route; avec quelle rapidité on franchit la distance ! en une demi-heure -on est rendu de Pétersbourg à Madrid. Que l'on médise encore des chemins de fer et de la vapeur ! L'Espagne est toutefois restée un singulier pays, à ea croire Ale} is; les usages de la cour, entre autres, y sont des plus extraordinaires. Dans une première chambre du palais^ il aperçoit une foule d'hommes à la tête rasée. « Je devinai à l'instant que ce devaient être » des grands... ou des soldats; car les soldats se rasent la a tête. Un chancelier d'Etat pousse Alexis dans une petite chambre, et le menace du bâton s'il s'avise- encore de se nommer Ferdinand, VIII; appuyant la menace du fait, tradition qui n'est nulle part perdue, il en inflige sur le dos du monarque deux coups, mais deux coups qui font. bien mal. » Je - manquai crier ; mais je me retins en me rappelant que a c'est un usage, chevaleresque auquel doivent se soumettre » tout ceux qui sont promus à de hautes dignités, car les « usages chevaleresques existent encore env Espagne. » Chaque jour lui apporte une nouvelle preuve de la bizarrerie des usages populaires et de l'étiquette de la cour. On lui rase la tête, quoiqu'il ait crié de toutes ses forces qu'il ne voulait pas se faire moine. a Mais je ne saurait exprimer ce que j'ai M ressenti quand on s'est mis à me verser, goutte à goutte, » de l'eau froide sur la tête. Je n'ai jamais éprouvé un » pareil enfer. J'étais prêt à devenir furieux. Je ne como prends pas la signification d'une pareille coutume. Je De » comprends pas non plus la folie des rois qui ne l'ont pas M abolie jusqu'à présent. Je commence à croire que je suis » tombé dans les mains de l'inquisition. Mais je ne puis M comprendre comment un roi peut être soumis à l'inquio sition. Cependant il serait possible que la France en fût a cause, at surtout Polignac. Oh 1 ce coquin de Polignac, » il m'a juré une haine mortelle, et le-voilà qui me pousuit, » qui me poursuit..... Mais je sais ton 'affaire, camarade; » ce sont les Anglais qui te font aller. Les Anglais sont » de grands politiques; ils se fourrent partout. Le monde » entier sait que quand l'Angleterre prend du tabac, c'est » la France qui éternue. » Les Anglais sont toujours de

grands politiques.; ils aiment toujours à se mêler des affaires du prochain, pour les régler au dire des uns , les embrouiller suivant les autres. Mais la vieille Albion peut aujourd'hui prendre du tabac, sans que la France en éternue , pour parler comme Alexis.

L'Escurial du pauvre gentilhomme est une maison de fous. Ne-le suivons pas dans tous les incidents de la vie qu'il y mène: extravagances, douches, coups de bâton. Ecoulons plutôt la plainte qu'il laisse échapper dans un de ces moments où quelques lueurs de raison semblent traverser la tête de l'aliéné. » Je n'ai plus la force de souffrir ! Mon Dieu, que foni-ils » de moi ! Ils me versent de l'eau froide sur la tête; ils ne » veulent pas m'écouter, ni voir mes souffrances. Que leur M ai-je fait ? Pourquoi me tourmentent-ils ? Que veulent-ils a de moi ? Que puis-je leur'donner ? Je n'ai rien. Je ne puis D plus supporter leurs tourments, ma tête brûle ; tout tourne M devant mes yeux. Ah! sauvez-moi, donnez moi un troïka » de chevaux rapides comme le vent. Assieds-toi, mon pos» tlllon : tinte, ma clochette ; élancez-vous, mes chevaux , et emportez-moi loin de celte terre. Un ciel agité se déroule » devant moi, une petite étoile brille au firmament. Une forêt a d'arbres sombres'et la lune au-dessus passent rapidement devant » mes yeux. Une vapeur bleue s'étend sous mes pieds, d'un » côté c'est la mer, de l'autre l'Italie... Voilà qu'on aperçoit M aussi des chaumières russes. Oh ! est-ce mamaison qui bleuit » dans le lointain ! Est ce ma mère qui est assise sous la fe» nôtre ? Oh ! ma mère, sauve ton pauvre enfant ; laisse » tomber une lurme sur sa tête malade. Vois comme on le » tourmente. Oh 1 serre- sur ton cœur ton pauvre orphelin. D Il n'a pas de place au monde... Ma mère ! ma mère ! » prends pitié de moi.... A propos, savez-vous que le dey » d'Alger a ujie verrue au bout du nez ? »

VIII.

« On tomberait dans une grave erreur, dit M. Louis » Viardot, et on n'élèverait point Gogol à sa vraie place , » si on se bornait à le traiter en écrivain de fantaisie , » en humoriste, à la manière anglaise de Swift ou de a Sterne. Ce ne serait voir qu'un seul côté de son » talent, le plus petit, et se préoccuper seulement de » la forme de ses écrits. » Je connais la prédilection quasi-paternelle des traducteurs pour leurs auteurs; mais je ne puis souscrire, par beaucoup de motifs, à cette apprériation de M. Louis Viardot. Je ne sais pas si Gogol n'y est pas placé trop haut; ce que je dis, c'est que Swift et Sterne y sont placés trop bas. L'auteur du Conte du Tonneau, des Voyages de Gulliver, celui du Voyage sen-

timental sont certes plus que des écrivains de pure fantaisie, surtout si l'on prend ce dernier mot dans le sens littéraire qui a cours aujourd'hui. Ce sont deux peintres de mœurs, dans l'acception la plus large, pleins de verve, de malice., d'observation originale, 'se,nsée et profonde. Leur place littéraire est belle et enviable. S'ils n'ont pas créé ce que nos voisins et nous après eux avons appelé le genre humoristique., ils en ont donné du moins deux modèles, que la connaissance de plus en plus commune des langues étrangères a popularisés chez toutes les nations littéraires. Sans vouloir rabaisser Gogol, on pourrait donc hésiter à le mettre sur la même ligne que Swift et Sterne en l'y mettant, on ne diminuerait pas sa valeur, et on ne lui ferait certes pas le tort que M. Viardot paraît redouter pour lui d'une telle comparaison. A un point de vue plus général, l'observation de M. Viardot me paraît encore très-contestable. Elle tend à considérer l' humour comme le patrimoine d'une seule littérature. Je ne nierai pas que la littérature anglaise ne soit plus riche que toute autre en écrivains humoristes; mais s'il faut entendre par le mot humour, un mélange de plaisanterie sérieuse , d'ironie , de critique, de fantaisie et démotion, rehaussé par une forme vive, brillante et paradoxale, Swift, Sterne, Goldsmith, pour m'en tenir à ces trois noms , ont, ailleurs que dans leur pays, plus d'un ancêtre et d'un parent. Si, hissant dans Aristophane l'homme politique, l'accusateur d'Euripide et de Socrate, n'y cherchant que l'écrivain, je relis ses pièces pleines de la verve la plus âpre, de plaisanteries grotesques et cruelles, de peintures sanglantes de la dégradation et de la dépendance de la femme légitime dans la nouvelle démocratie , sous ce rire sonore et brutal, je spns comme l'accent d'une plainte, comme un regret des temps passés , comme un souvenir amer des femmes de l'époque héroïque : d'Hélène, de Pénélope et d'Euryclée. Je reconnais un humoriste., égaré sous le beau ciel de l'Attique , dans cet esprit blessé, inquiet, passionné. Lucien de Samosate est aussi un humoriste, mais qui, loin de défendre, comme Aristophane, les dieux de l'Olympe , contribue de toutes ses forces'à la chute d'idoles déjà vermoulues. l'Espagnol Cervantès, Montaigne, le moraliste honnête et douteur; .Rabelais , qui , en se jouant et narguant le bûcher , a touché à tant de points épineux et fixé sur ses toiles mouvantes et variées des figures telles que celles de Panurge et de Jean des Entomeures; Lafontaine , qui a donné aux bêtes un esprit et un bon sens que leur envient les hommes; l'auteur de Candide, lA'llemand Henri Heine, railleur impitoyable, sceptique raffiné d'esprit, âme lcyale et sensible, ne sont-ils pas de la même lignée? Tous ces écrivains et tant d'autres ne protestent-ils pas contre l'attribution du don de l'humour à un peuple, à un pays, à un climat ?

Sous ces réserves, j'accepte le jugement de M. Louis Viardot : Gogol n'est pas un véritable humoriste. Ce n'est pas qu'il ne possède quelques-unes des qualités qui me paraissent constituer 1 humour; mais ces qualités sont chez lui en excès et non en équilibre. Ainsi l'imagination, le lyrisme même éclatent et débordent dans Tarass Boulba. Ce n'est pas non plus la verve' railleuse et satirique qui fait défaut à Gogol, à qui l'ironie la plus amère est familière, au point d'en user et d'en abuser, dirai-je après M. Mérimée, et de faire éprouver au lecteur un sentiment pénible. Chez les grands railleurs dont je parlais tout à l'heure , Rabelais, Voltaire et Heine , le rire est sur les lèvres , au bout de la plume, dans la pensée, mais le sarcasme n'est pas au fond du cœur. Le curé de .Meudon aimait fort les joyeux convives, les franches lipées, la purée septembrale , et savait bien le chemin de ce cabaret fameux où l'on montait de la basse- ville par autant de degrés qu'il y a de jours dans l'an. Voltaire portait â l'humanité un amour ardent et profond qui a inspiré les plus beaux actes de sa vie, et lui a valu devant la postérité l'absolution des erreurs et des fautes de son génie. Sur son lit de souffrances, Henri Heine n'avait rien perdu de ces élans sympathiques et chaleureux que couvraient comme d'un masque une ironie toujours prête et un rire intarissable. On dirait que Gogol, aigri par les souffrances et les déceptions de sa vie, a pris l'humanité en haine et en mépris ,• qu'il jouit dé dévoiler ses faiblesses et de déchirer ses plaies. Ce n'est pas Juvénal, dont l'indignation fait le vers, facit indignatio versum; c'est Alceste, mais avec le cœur irrémédiablement ulcéré -et n'ayant pas trouvé sur la terre

Cet endroit, écarté

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Il faut une intelligence plus sereine et une âme moins obsédée pour châtier en riant les mœurs ; hors de ces conditions, l'ironie est seulement l'arme de la vengeance qu'on se croit fondé à tirer de son semblable et de la société. Si l'art lui-même peut gagner à cet état moral des inspirations puissantes, il y perd nécessairement de son calme et de sa majesté.

Aussi, après un premier désappointement, n'ai-je pas regretté que les Mémoires d'un Fou ne soient pas un tableau aux vastes proportions au lieu d'une simple esquisse, esquisse à la vérité vigoureuse et où l'ongle du lion se reconnaît à plus d'une empreinte. Le, regret était naturel cependant ; quel cadre bien choisi pour une revue des vices , des travers et des ridicules de l'humanité , de ses espérances, de ses aspirations , de ses efforts souvent trompés, toujours renouvelés, - rocher de Sisyphe qui retombe sur elle sans jamais l'écraser; et quel talent exercé pour le remplir !

Mais, je le répète, l'exécution d'une telle oeuvre eût nécessité une sérénité d'esprit et de cœur que ne possédait pas Gogol. Toutes les figures en eussent été grimaçantes et fausses à force de laideur et de réalité. Si jamais Gogol a été tenté par une idée semblable , il a bien fait de l'abandonner \ sa voie véritable n était pas là. Ne forçons point notre talent, a dit avec raison Lafontaine; conseil qui est trop souvent oublié par des écrivains plus jaloux de viser à l'universalité des genres qu'à la perfection dans un seul. Un lyrisme subjectif très-développé, joint à une misanthropie-naturelle et entretenue par les événements de sa vie, tel est, si je ne me trompe, le fondement moral' du talent de Gogol. Les grandes et fortes qualités, qui le distinguent ont bien trouvé leur emploi dans le roman historique et le roman des mœurs. L'analyse et l'observation règnent dans les Ames mortes, œuvre d'un caractère original dont Gogol, en mourant, a jeté malheureusement la dEuxième partie au feu. L'enthousiasme de la .guerre et de la patrie vivent dans Tarass Boulba. Enfin, dans. le Roi des gndmes, la peinture des mœurs s'unit à une poésie fantastique, pleine de charme , et cette petite nouvelle nous révèle le talent de Gogol-sinon sous un jour aouveau, du moins sous un nouvel aspect.

IX.

Les vieilles idées et les vieilles mœurs succombent chaque jour sous l'effort de l'esprit moderne, puissamment servi par de nouveaux moyens d'étude et de locomotion. Cette œuvre de destruction suit une marche désormais pacifique, mais irrésistible, et dans cent ans peut-être, sera-t-elle définitivement accomplie. Déjà la terre est couverte dune masse de débris. Il faut se garder de croire, cependant, qu il ne reste rien debout des traditions, du passé même oe celles qui, sont le plus opposées à l'esprit scientifique et raisonneur de la nouvelle société. Sans parler des nombreux préjugés économiques et politiques qui se défendent encore contre le bon sens et les leçons de l'expérience , ne règne-t-il pas au sein des masses, surtout dans les campagnes, une croyance persévérante aux phénomènes de l ordre surnaturel, à l'existence d'êtres doués d'un pouvoir supérieur à 1 homme, toujours prêts à se mêler à sa vie, à le servir ou à le maltraiter ? Allez dans la Bretagne, province pittoresque et sauvage, qui a mieux gardé que toute autre ses coutumes antiques, sa physionomie native et jusqu'à son langage ; entrez dans la chaumière d'un paysan du pays de Vannes, de la Cornouailles ou de l'Armor; asseyez-vous à son foyer un soir d'hiver, quand le vent gémit dans les bruyères et les

lames déferlent bruyamment sur la plage , gagnez sa confiance , et, faisant le signe de la croix, il vous racontera gravement d effrayantes histoires. Le Kourigan noir, messager de mauvaises nouvelles , est apparu , à la brume, dans le courtil de la ferme \* quelques jours après il y avait et une place vide sous son toit et bien des veuves parmi les femmes des marins du Faou et de Camaret. Une lumière a brillé au pied de son lit; c'était un intersigne: un de ses parents se mourait à cet instant. Il cueille à 1 heure de minuit une poignée de louzou, herbe qui croit aux margelles des fontaines et rend invincible le lutteur -sur I aire des Pardons (1). Il vous conduit à la grotte de Morgane , dans la baie de Douarnenez; et vous fait voir le rocher où fut consommée l'union du diable Spountus (2) ivec la belle Genotfa. Il a vu les fées danser en rond au milieu des menhirs. qui se dressent gigantesques dans la lande. Leur quartier général est à la cité de Limes, sur les falaises de la côte de Normandie ; c'est là également que les dames blanches mettent en vente des herbes magiques , des rayons de soleil ou de lune; mais malheur à l'imprudent qui s approche du marché infernal ! les dames blanches le saisissent et le précipitent au bas du rocher. La grande bête, ou plutôt l esprit malin, qui revêt celle forme, la grande bête est la terreur du paysan berrichon; elle reparaît tous les dix ans dans le pays, et il n'est point de méchant tour qu elle ne s ingénie à jouer et aux chrétiens et aux animaux. La Niolle blanche, dans le marais vendéen , et le Char de la mort, dans toute la France, annoncent a ceux qui les ont vus une mort certaine dans le cours de l'année. Dans toutes nos campagnes aussi, les loups-garous, les sorciers et les jeteurs de sorts inspirent une crainte mêlée de confiance et de respect, que les jugements de la police correctionnelle ne suffisent pas toujours à dissiper.

Cette mythologie populaire, dont sourient les esprits forts et les gens positifs, dont s'indignent comiquement les commis-voyageurs, cette mythologie populaire trouve plus facilement grâce auprès des poètes et même des penseurs. Ceux-ci y reconnaissent, sous une forme naïve, les aspirations éternelles de 1 humanité vers l'idéal et l'infini. Toutes ces croyances ne se rattachent-elles pas par un lien visible aux convictions les plus nobles de l'esprit, comme aux penchants les plus intimes et souvent les plus irrésistibles de l'âme \* lous ces êtres fantastiques qui peuplent la terre, le ciel et l'eau ne correspondeiit-ils pas à une de ces convictions

(1) Pardon. On appelle ainsi en Bretagne les fètes patronales et pa-

(2) Spounttu. Mot à mot, l'Effroyable.

Emile Souvestre a traduit la légende de Genoffa dans ses Derniers Paysans.

ou de les penchants ? Nous croyons à l'immortalité de l'âme, et notre imagination, brisant la pierre de la tombe, se plait à remettre les morts en communion avec les vivants. Témoins de l'énergie des forces naturelles et de le'ur résistance souvent victorieuse à nos efforts pour les assouplir, nous les douons d'intelligence et de personnalité. Etonnés, subjugués par la grandeur de certains hommes, nous en faisons des dieux. Fantômes qui s'évanouissent aux clartés de la science , symboles qui reculent deyant les lumières de la religion , mais fantômes qui. ont obséda nos pères, symboles auxquels ils ont cru et qui revivent dans nos superstitions et nos souvenirs. Quant au poète, est-il besoin de le dire , le monde du rêve et de la fantaisie, c'est son bien, sa chose, la mine où il puise à pleines mains. Son rime s'y détend et son imagination s'y élance les ailes déployées, with outspread wings , pour parler la langue de Milton. Quand la ruine de ce monde sera complète, le poète, soyons-en sûrs, sera là prêt à en recueillir et relever les débris.

La littérature française, cependant, a négligé cet élément de poésie; c'est même de bonne heure que cette négligence s'est manifestée. Le XIIIe siècle est l'époque la plus florissante de la poésie du moyen âge : c'est l'époque de Bertram de Born dans le Midi , de Thibault de Champagne dans le Nord. Eh bien 1 cette poésie à peine séparée par deux cents ans des terreurs de I 'a-n mil, placée dans un milieu de religion encore'naïve et légendaire, précédée par les romans du Cycle, d'Artus et de la Table Ronde, puise déjà son inspiration à des sources bien différentes. Elle est libre , frondeuse , sceptique plus peut-être qu'elle n'en a conscience ; elle est marquée au type de l'esprit français , plus railleur que poétique , dit M. Villemain. Plus on approche des temps modernes , plus ces caractères se développent. Au XVe et XVIe siècle , Marot et Villon les personnifient. Parler du XVIIe siècle, c'est rappeler' le souvenir d'une des plus grandes dates de l esprit humain. Les sciences, la philosophie, l'éloquence ,-la poésie y ont trouvé des interprètes qui s'appellent Descartes , PascaL « Bossuet, Corneille, Racine, Molière et Lafontaine, hommes qui n'ont point de supérieurs et très-peu d 'égaux. On chercherait en vain quelque rêveur dans ce groupe glorieux, Il faut encore moins l'attendre du XVIIIe siècle, où il s'agit en vérité de bien autre chose que d 'art et de poésie, où la littérature n'est qu'une arme de combat, un -instrument de démolition. Aujourd'hui même, en dépit de la tentative romantique, et malgré les modifications réelles qu'ont subies nos goûts littéraires, sous l 'influence de nouveaux faits sociaux et d une étude sérieuse des littératures étrangères , les écrivains français sont encore rares qui font vibrer la corde du naturalisme, -du fantastique et du mer-

veilleux. Apparent rari nantes. Balzac l'a fait parfois avec une véritable puissance, dans la Peau de chagrin, par exemple. ; Souvestre a reproduit avec bonheur les croyances populaires dans une série de récits dramatiques intitulée les Derniers Paysans. Un souffle de naturalisme se sent dans les œuvres poétiques de Brizeux, qui vient de mourir avant l'heure, et surtout dans Hermia et les premiers poèmes de -M. Victor de Laprade. C'est tout, ou à peu près tout.

C'est aussi de l'idéal humain que se sont exclusivement inspirées les littératures des autres peuples de race latine. Chez les peuples de race anglo - saxonne ou germanique , l'élément légendaire et surnaturel, au contraire, a plus ou moins prévalu dans la poésie.. Ainsi Shakspeare a évoqué, dans la Tempête et le Songe d'une nuit d'été, les figures les plus fantastiques , Ariel, Caliban, Obéron , Titania, Prospère. Malgré les baisers de Shakspeare , la muse rêveuse aime encore mieux l'Allemagne que l'Angleterre. En Allemagne, l'art n'a pas fait divorce avec la tradition. Burger, Wilhem Muller, Gœthe, Schiller, Uliland sont les héritiers directs des Minnesingers et des Meistersingers du moyen âge allemand. Sous leurs ciselures et leurs arabesques, ils ont conservé au vieux lied populaire son originalité , sa vigueur et son parfum natal. Le rêve et la vie , la fiction et la réalité, la croyance naïve et le doute rongeur se fondent harmonieusement dans ces adorables fantaisies : la Lénore de Burger, le Roi, dès Aulnes, le Roi de Thule , la Danse des morts de Gœthe, Bertram de Born, et le Gallois d'Uliland; la Bellemeunière de Muller. Justin Kœrner, Novalis et Ruckert ont bu aux sources les plus profondes de la nature; ils ont animé la pierre, l'eau et le feu. Après les poètes, les conteurs: Hp ffmann, dont le fantastique est si vrai; Achim d'Arnim, le romancier de la mort; Paul Ritcher, 1 original, le profond rêveur. L'Amérique du, Nord elle-même a produit Edgard Poé, qui serait le rival d'Hoffmann, si l'idée pure n'étouffait chez lui le sentiment; Poé, dont les étranges récits nous font mieux comprendre comment les esprits chercheurs et frappeurs de M. Home, et son medium ont trouvé crédit sur cette terre classique du dollar, du commerce et des rails-ways. C'est un écrivain de la même famille que le danois Andersen, conteur frais, délicat, chez qui les pleurs ne sont que touchantes et le sourire délicieux.

Le Roi -des gnomes est la mise en œuvre d'une des nombreuses traditions religieuses, populaires, qui ne font pas plus défaut aux peuples de race slave qu'aux Allemands, et dont Mikicwicz s'est manifestement souvenu dans ses admirables poèmes de Conrad Wallenrud et Des Aïeux. Ouvrons le Roi des gnômes , et nous saurons bientôt si Gogol , dans le genre fantastique, est digne d'une place à' côté de ses prédécesseurs et rivaux.

X.

Le récit s'ouvre à Kiew, dans le séminaire (1) qui abrita la jeunesse de nos deux vieux amis Ostap et Andry. Si Le séminaire de Kiew n'est pas précisément un lieu de science, on y trouve du moins des mœurs et des habitudes scolaires dont le genre de vie des étudiants des universités d'Allemagne ou des écoles de droit françaises ne donneraient qu'une idée affaiblie -ou trompeuse, a Dès que la cloche du séminaire, qui était pendue » devant la porte du couvent des Frères, à Kiew , se mettait a en branle, on voyait arriver, de toutes les parties de la ville, » des groupes d'ecoliers : les grammairiens, les rhétoriciens, » les philosophes, et les théologiens se rendaient aux classes » avec leurs cahiers sous le bras. Les grammairiens étaient » encore tous des enfants; en marchant, ils se poussaient » les uns les autres, et se disaient des injures en voix de » fausset. Ils avaient presque tous des habits sales et déchirés, » et leurs poches étaient toujours remplies de mille brimbo» rions, comme osselets, sifflets de plume, croûtes de pâtés, e et, dans la saison, de jeunes moineaux, dont le cri indis» crètement poussé dans la classe, attirait quelquefois sur leurs » possesseurs des coups de férule ou les étrivières. Les rhéto» riciens marchaient avec plus de gravité ; leurs habits avaient » peu de déchirures; mais, en revanche, ils portaient presque » toujours sur leurs visages quelques ornements dans le genre » des figures de rhétorique : un 'œil au beurre noir, ou, pour » lèvre, une cloche de brûlure. Ceux-là devisaient entre eux et » juraient en voix de ténor. Les philosophes et les théologiens » parlaient une octave plus bas, et n'avaient rien dans leurs » poches que des bribes de tiges de tabac. Ils ne faisaient » jamais de provisions, car ils dévoraient à l'instant tout ce 1) qui leur tombait sous la main. Ils sentaient tous la pipe et » l'eau-de-vie, et de si loin, que plus d'un ouvrier, allant à sa » besogne, s'arrêtait et flairait longtemps l'air comme un » limier. »

« En arrivant au séminaire, toute cette Toule s'éparpillait dans les classes , qui consistaient en de grandes salles basses, avec de petites fenêtres, de larges portes et des bancs noircis. Toutes les salles se remplissaient de bourdonnements divers 'et confus. Les répétiteurs faisaient réciter les leçons des élèves. La voix aigre et perçante d'un grammairien se trouvait au diapason d'une petite vitre brisée dans l'une des fenêtres, et celle vitre lui répondait à l'unisson. Dans un coin, marmottait un rhétoricien, que ses lèvres épaisses rendaient au moins digne

, (1) Séminaire est pris ici dans le sens d'ubiversité. Il se divisait en séminaire et en bourse, l'un pour les élèves destinés à la prêtrise, l'autre pour les élèves destinés aux professions laïques.

d'appartenir a la philosophie. Les répétiteurs, tout en écoutant les leçons, regardaient d'un œil par-dessous le banc, pour voir s'il ne se trouvait pas dans la poche de leurs écoliers quelques friandises dont ils pussent faire leur profit. Quand toute cette foule savante arrivait d'un peu trop bonne heure, alors, du consentement de tous, commençait une bataille à laquelle tout le monde devait prendre part, même les censeurs, dont le devoir était de veiller au bon ordre et aux bonnes mœurs. D'ordinaire , deux rhétoriciens décidaient de quelle manière devait avoir lieu le combat, c'est-à-dire si chaque classe se battrait pour son propre compte, ou si tous les étudiants devaient se diviser en deux grands partis : la bourse et le séminaire. En tous cas, c'étaient les grammairiens qui commençaient avant les autres; et, dès qu'arrivait le tour des rhétoriciens, ils s'enfuyaient et se juchaient sur les hauteurs pour observer les chances du combat. Puis arrivait la philosophie avec de longues moustaches noires ; puis, enfin, la théologie dans d'énormes pantalons cosaques. La bataille se terminait presque toujours par une victoire complète de la théologie, et la philosophie s'en allait dans les classes en se frottant les côtes et s'asseyait sur les bancs pour reprendre haleine. A son entrée, le professeur, qui, dans sa jeunesse, avait pris lui-même part à de semblables combats, devinait aussitôt, sur les figures échauffées de ses auditeurs, que la bataille avait été chaude ; et, pendant qu'il administrait des coups de verge sur les doigts de ta rhétorique, un autre professeur frappait à tour de bras, avec une pelle de bois, sur les Joigts de la philosophie. Quant aux théologiens. on leur donnait à chacun , d'après l'expression de leur professeur, une mesure de gros pois , c'est-à-dire une bonne dose de coups appliqués avec une lanière de cuir. »

Ajoutez à ce tableau un goût très-prononcé pour la maraude, et vous aurez une idée assez exacte des diverses qualités de la jeunesse, espoir de la patrie, des sciences et des lettres, comme l'on dit les jours de distribution des prix , qui florissait au séminaire de Kiew. Doués d'appétits fabuleux et peu fournis d'argent, ces jeunes gens s'abattaient sur le marché et engloutissaient petits pains, gâteaux, pastèques, saucissons'dans leurs vastes poches, effroi des marchandes. A certains jours, le sénat électif et dirigeant, composé des théologiens et des philosophes, envoyait les grammairiens et les rhétoriciens, avec des sacs sur les épaules, faire une battue générale dans les potagers de la ville. « Ce soir-la, on mangeait au séminaire un riche » gruau de citrouille. » Les vacances arrivées, les étudiants se rendaient par bandes dans leurs familles, dormant dans les champs, tirant leurs moyens d'existence, qui de leur science, qui de leur industrie, qui du bien d'autrui. Pour tout bagage, une paire de bas et une chemise contenues dans un sac; des bottes suspendues au bout d'un bâton, par raison d'économie. Arrivaient-ils en face de quelque maison de belle apparence, ils se rangeaient en ligne, chantant à tue-tête quelque complainte

religieuse. « Le maître de la maison, quelque vieux cosaque a laboureur, les écoutait longtemps, la tête appuyée entre les » deux mains, puis il sanglotait amèrement, et disait à sa » femme : — Femme, ce que les étudiants chantent doit être » quelque chose de très-édifiant. Donne-leur de la graisse de » cochon et tout ce que nous avons en mangeaille. »

Reste d'une de ces bandes , trois étudiants s'étaient jetés dans la campagne, pour y chercher quelques- provisions dont leurs sacs et leurs estomacs vides leur faisaient vivement sentir le besoin. C'étaient des coryphées du séminaire, où leurs faits et gestes leur avaient acquis une juste célébrité : le théologien Haliava, le philosophe Thomas Brutus et le rhétoricien Tibère, Gorabetz., « Le théologien était un homme de haute taille, à » larges épaules, et d'un caractère fort singulier. Il avait l'ha- » bitude de s'approprier tout ce qui lui tombait sous la main ; » avec cela l'humeur très-sombre , et quand il s'enivrait, il » allait d'ordinaire se cacher dans les plus épais taillis, où la » direction du séminaire avait grand'peine à le retrouver. Le » philosophe Thomas était très-gai, tout au contraire, aimait à » rester couché, à fumer sa pipe, et il ne manquait pas, après » boire, de louer des musiciens et de danser lui-même le tropak. » Il recevait fréquemment des mesures de gros pois, mais avec a une stoïque indifférence, disant que ce qui doit arriver a arrive. Quant au rhétoricien Tibère Gorobetz, il n'avait pas » encore le droit de porter moustaches, de boire le braudeviz » et de fumer sa pipe. Il n'avait sur la tête qu' une simple » touffe de cheveux, preuve que son caractère n'avait pas eu le » temps de se développer. Toutefois, à en juger par les grosses a bosses au front avec lesquelles il arrivait souvent en classe, a on pouvait supposer qu 'il deviendrait avec le temps un ex» cellent homme de guerre. Le théologien Haliava et le philo» sophe Thomas le tiraient souvent par les cheveux, en signe \* de leur haute protection , et l'employaient pour commission» naire. »

Un estomac vide et une bourse qui ne l'est pas moins inspirent même aux plus philosophes d'amères réflexions. Aussi la gai té ordinaire ne régnait pas parmi ces aimables compagnons. La nuit était venue, et dans la campagne on n'aperçevait pas la fumée d'un toit. Les lieux étaient sauvages, et, au loin, ils entendaient un léger gémissement qui ressemblait au hurlement d'un loup. Le théologien était d'avis de passer la nuit à la belle étoile, et déjà, s'asseyant, il avait battu son briquet, rallumé sa pipe. Mais ce n'était pas le compte du philosophe, qui « avait coutume de manger, avant de dormir, un demi» poud(I)de pain avec quatre livres'de saindoux, etqui, en outre, » malgré son caractère jovial, craignait un peu les loups.» On ne peut se coucher comme un chien, sans avoir soupé, disait Thomas;

(1) Vingt livres.

nous trouverons sans doute quelque habitation, et peut-être un verre d'eau-de-vie avant de dormir. Thomas ne se ti ompait'pas, et les aboiements d'un chien donnaient quelque raison à ses conjectures. Ils se remirent en marche, et quelques minutes après, ils se trouvaient en face de deux maisons réu. nies par une vaste cour. Il n'y avait point de lumière aux fenêtres, mais quelques étoiles brillaient au ciel, et les voyageurs purent apercevoir dans la cour un grand nombre de chariots de tchoumakis (1).

L'espoir d'un souper et d'un gite avait rendu à Thomas toute son audace, et il se mit à frapper de toutes ses forces à la porte de la bienheureuse maison. La porte futlente à s'ouvrir, cl ce ne fut pas sans pourparlers qu'ils en obtinrent l'entrée. L'hôtesse, vieille femme vêtue de peau de mouton, se souciait peu de donner l'hospitalité à des gens de l'espèce des philosophes et des théologiens. Elle connaissait par expérience leur manière de se conduire : ils buvaient, dévoraient, cassaient tout, disait-elle, et ne payaient jamais rien. Quant au souper, il n'y fallait pas songer; elle n'avait pas chauffé son poêle de la journée , et il n'y avait rien dans la maison, rien, absolument rien. Un g!te," c'était bien assez pour d'aussi grands seigneurs. « Thomas soupira, et devint pâle et » abattu en entendant de telles paroles. » Heureusement son ami Haliava avait déjà eu le temps de voter , dans un des chariots de la cour, une énorme queue de poisson séché. cc Il » n'avait pas fait ce vol pour manger le poisson , mais seuleM ment par habitude; et comme il avait déjà complètement » oublié sa prise, comme il cherchait à découvrir quelque au» Ire chose bonne à prendre , avec l'intention de ne pas D laisser même une roue cassée qui se trouvait parla, le » philosophe Thomas enfonça sa main dans la poche d'HaM liava, comme dans la sienne propre, et en lira le poisson, a et, muni de ce souper providentiel, gagna l'enclos de moutons, que la vieille lui avait assigné pour appartement.

Que faire en un pareil gite, si ce n'est songer ou mieux encore dormir. L 'estomac satisfait et la conscience à l'aise , Thomas s apprêtait à goûter les douceurs d'un sommeil f cond en rêves riants et dorés. Tout à coup la porte s'ouvre, livrant passage à la vieille; elle s'avançait en se courbant et allait droit à lui les bras ouverts. Eh ! eh ! pensa le philosophe, qui n'était pas précisément un Joseph, et qui peut-être n'eût pas laissé son manteau aux mains de quelque fille jeune et belle. Mais Putiphar était en vérité trop sale, tropédentée, et Thomaseffrajé se recula deux pas en arrière. « Femme, que veux-tu? s'écria-t-il. Va-t'en, va-t 'en avec Dieu ! » Mais la vieille avançait toujours, sans mol dire. Il vent fuir, mais il s'aperçoit « que ses mains ne » peuvent se lever, ni ses jambes remuer de place; sa voix même » cesse de retentir ; il dit des paroles qui n'ont pas de son.

(2) Colporteurs ambulants.

» Seulement le cœur lui bat avec violence. Il voit la vieille le D saisir, lui croiser les deux hras sur la poitrine, lui courber la » tête et s'élancer avec l'agilité d'un ( liât sur ses épaules ; puis , ,) elle le frappe avec son balai, et le voilà qu'il se jette en avant, » piaffant comme un cheval.

» Le croissant de la lune répandait dans l'air une blanche lueur. La timide lumière de minuit, toute poudrée de vapeurs ondoyantes , s'étendait légèrement sur la terre comme un voile diaphane. Les bois, les prairies, les vallons, les collines, lout semblait dormir avec les yeux ouverts. Le vent ne hruissait nulle part. Il v avait quelque chose d'humide et de chaud dans la fraîcheur de la nuit. Les ombres des arbres et des broussailles tombaient longues et aiguës comme des queues de comète sur la surface unie de la plaine.

» Telle était la nuit quand le philosophe Thomas Brutus galopait de la sorte avec un si étrange cavalier. Il éprouvait un sentiment Inconnu , plein d'angoisse et doux pourtant, qui glissait sur son cœur; il baissa la tête, et il lui sembla que l'herbe de la steppe, qui se trouvait presque sous ses pieds , croissait bien loin et bien bas , et qu'au dess is d'elle s'étendait une nappe d'eau claire comme la source les montagnes. Cette herbe lui apparaissait comme le fond d'une nier limpide et transparente, perdue jusqu'en ses dernières profondeurs. Du moins , il y voyait clairement sa propre image , réfléchie avec celle de la vieille qui chevauchait sur son dos. Il lui semblait qu'au lieu de la lune, un soleil inconnu éclairait les profondeurs de cette mer. Au loin, bien loin, il croyait entendre les pelites clochettes bleues qui tintaient en courbant leurs calices. Puis il aperçoit comme une roussalka (1) qui sortait d'une touffe de grands roseaux; il voit ses jambes et ses épaules arrondies et fermes, mais toutes formées de tremblotements et d'étincelles. Elle se tourne vers lui, et voilà que son visage, avec des yeux clairs et perçants, avec un chant qui lui entrait dans l'âme , s'approche, atteint presqu'à la surface de l'eau, et après avoir tremblé d'un rire éclatant, plonge et s'éloigne encore. Elle se renverse alors sur le dos, et les contours de sa gorge, blanche comme la porcelaine qui n'est pas encore vernie, semblent transparents aux rayons de ce soleil nocturne; une foule de petites bulles la couvrent comme autant de perles ; elle tremblote et rit au fond de l'eau.

» Voit-il, ou ne voi l-il pas? Rève-t-il, ou est-il éveillé.Et là bas, qu'entend-il? Est-ce du vent ou de la musique ? Cela résonne, s'approche et pénètre dans l'âme comme un trille aigu. »

Où allaient-i's? Au sabbat, sans doute; et notre philosophe de frissonner aux souvenirs des récits de ces scènes diaboliques maintes fois entendus. Thomas cependant marmottait ses exorcismes , et peu à peu les pieds de la sorcière étrei-

(1) Ondine ou sirène du Nord.

gnaient moins son cou; elle se rapprochait du sol. Ils se touchent ; rassemblant toutes ses forces , Thomas, d'un élan surnaturel, enfourche les épaules de la vieille, qui, à son tour, se met en marche, d'abord a petits pas, ensuite avec une rapidité à donner le vertige, a Tout était serein à la lueur impar » faite de la lune; les plaines paraissaient unies; mais » tout se confondait devant ses yeux, par la célérité de sa » course. » Thomas, saisissant au passage l un bâton, commence à en frapper à grands coups la vieille , qui se met à pousser des gémissements « d'abord menaçants et colères , » puis de plus en plus doux, purs et agréables, et tombe à terre D immobile. » Rassuré, Thomas la regarde. Ce n'était plus la vieille dont il avait eu tant d'horreur; a c'était une belle o jeune fille avec de longs cheveux épars et des cils droits et » longs comme une flèche. Elle était privée de connaissance » et avait rejeté de côté et d'autre ses bras nus et blancs ; » elle gémissait avec effort , en levant au ciel ses yeux rem» plis de larmes. Thomas se mit à trembler comme une feuille; a il ressentait de la pitié, de la terreur, une agitation étrange. » Dégoûté des excursions champêtres, le cœur oppressé et la tête pleine des souvenirs d'une aventure aussi extraordinaire, il se hâta de regagner Kiew , dont il apercevait à l'horizon les coupoles dorées étincelant aux premières lueurs du matin. Tous les étudiants avaient quitté, il est vrai, le séminaire, et il avait grande chance de ne pas même y trouver une croûte de pain pour apaiser l'appétit désordonné qu'il avait gagné dans sa course fantastique. Mais Thomas avait foi dans la providence, et de fait, le lendemain même de son aventure, on pouvait le voir au cabaret, couché sur un banc, fumant sa grande pipe avec son impassibilité ordinaire. Quelques heures lui avaient suffi pour gagner le cœur d'une jeune veuve, marchande de plomb de chasse et de roues de charrettes, qui l'avait placé en face d'une table garnie de pâtés et de volailles, et jeté dans sa bourse quelques pièces de ce métal impur dont il faisait d'autant plus de cas qu'il vivait habituellement avec lui en plus mauvais rapports.

Thomas n'était pas destiné à jouir longlemps d'une pareille félicité. La fille d'un riche centenier des environs était revenue d'une promenade, rouée de coups et n'ayant plus la force de marcher. Elle était a l'agonie et avait manifesté le désir que les prières des agonisants, qui se disent pendant trois jours après fa mort, fussent récitées sur son cadavre par un étudiant de Kiew nommé Thomas Brutus. Ce fut le recteur du séminaire qui apprit cette nouvelle à notre philosophe, en lui enjoignant de se rendre immédiatement chez le centenier. Thomas se grattait l'oreille et avait le pressentiment que cette nouvelle aventure se liait à la première et tournerait peut-être encore plus mal pour lui. Mais le moyen de refuser : « Ecoute, domine « Thomas, lui avait dit le recteur (ce digne homme avait l'habi» tude de parler quelquefois avec politesse a ses subordonnés),

s personne ne songe seulement à demander ton avis là dessus. D Je me borne à te dire que si tu t'avises de faire encore l'esprit » fort, je te ferai fouetter le dos et le reste avec de jeunes » branches de bouleau, de telle sorte que tu n'auras plus besoin \* pour le moment d'aller au bain. » Le mieux était donc de se résigner; d'ailleurs Thomas avait de longues jambes et se promettait bien d'en faire usage à la première occasion. Néanmoins il était encore pensif en descendant l'escalier, et surtout en montant dans l'immense kibitka qui l'attendait dans la cour du séminaire. On eût dit « une grange montée sur des roues; » un four à briques. » Qui était ce centenicr? quelles étaient ses mœurs et ses habitudes? comment sa fille se trouvait-elle ainsi en danger de mort, et surtout comment son histoire et celle de Thomas se trouvaient-elles subitement mêlées? Voilà ce que notre philosophe brûlait de savoir; voilà les questions qu'il faisait, mais en vain, à ses conducteurs, grands et forts Cosaques, déjà un peu vieux. Ceux-ci étaient sans doute aussi un peu « philosophes, car ils ne disaient mot et fumaient leurs pipes. » Si l'un d'eux rompait parfois le silence, c'était pour rappeler au cocher Ovcrko de s'arrêter et de les avertir quand la kibitka approcherait du cabaret de Tchoukraïloff. Cela dit, il se remettait à ronfler.

« Mais sa recommandation était parfaitement inutile; car, a peine la gigantesque kibitka fut-elle en vue du cabaret que tous s'écrièrent à la fois :

— a Arrête !

» D'ailleurs les chevaux d'Overko avaient l'habitude de s 'arrêter d'eux-mêmes devant chaque bouchon.

» Malgré la chaleur accablante d'une journée de juillet, ils sortirent tous de la kibitka et entrèrent dans une sale échoppe. Le juif cabaretier s'élança au-devant d'eux avec des démonstra- tions de joie, comme à la vue de vieilles connaissances. Il apporta sous le pan de sa robe quelques saucissons, et, après les avoir étalés sur la table, il détourna la tête de ce mets détendu par le Talmud. Tout le monde se plaça, puis un énorme pot de faïence apparut devant chaque convive. Le philosophe T homas prit part au banquet général, et comme les petits Kussiens, lorsqu'ils sont ivres, ont l'habitude de s'embrasser et de pleurer, bientôt toute la chambre retentit de tendrez accolades.

— » Viens, Spirid, que je t'embrasse.

— » Approche-toi, Doroeh, que je te serre sur mon cœur.

» Un des Cosaques, plus vieux que tous les autres et portant de longues moustaches grises, posa sa tête sur sa main, et bientôt sanglota à fendre l'âme de ce qu'il n'avait plus ni père ni mère, et de ce qu'il était seul au monde. Un autre, grand raisonneur, ne cessait de le consoler en lui disant :

— » Ne pleure pas, je t'en prie, ne pleure pas. Dieu sait ce que c'est.

» Un troisième, celui qui s'appelait Doroch, se montra tout-

à-coup curieux et se mit à accabler de questions le philosophe Thomas.

» Je voudrais bien savoir ce qu on vous enseigne au séminaire. Vous apprend-on la même chose que ce que le diacre nous lit dans l'église, ou bien autre chose?

» Ne le demande pas, disait le raisonneur d'une voix embarrassée; que cela soit comme cela est. Dieu sait tout ce qu'il faut. Dieu sait tout.

» Non, non, disait Doroch ; je veux savoir ce qu'il y a dans leurs livres; peut-être qu'il y a toute autre chose que chez le diacre.

n 0 mon Dieu, mon Dieu! répétait le raisonneur, pourquoi dire de pareilles choses? C'est déjà la volonté de Dieu; il est impossible de changer ce que Dieu a fait; impossible.

a Je veux savoir tout ce qui est écrit. Je veux aller au séminaire. Je le veux, je le veux. Crois-tu que je n'apprendrai pas ? Je saurai tout, tout.

» 0 mon Dieu, mon Dieu! dit le raisonneur, et il laissa tomber sa tête sur la table, car il n'était plus en état de la tenir droite. >

» Les autres Cosaques parlaient des seigneurs et de la raison pourquoi il y avait une lune an ciel.

» En voyant cette disposition des esprits, le philosophe Thomas prit le parti d'en profiter pour s'enfuir. Il commença par s'adresser au vieux Cosaque, qui se lamentait d'être sans père ni mère. D Vois-tu, mon oncle, comme tu pleures! et moi aussi je suis orphelin. Laissez-moi sortir, enfants, qu'avez-vous besoin de moi?

— D Laissons-le sortir, diront quelques-uns. C est un orphelin; qu'il aille où bon lui semble.

» 0 mon Dieu, mon Dieu ! s'écria le consolateur, laissez-le, laissez-le partir.

f) Et les Cosaques voulaient déjà le conduire eux-mêmes dans les champs. Mais celui qui s'était montré si curieux les arrêta.

— » Non, dit-il, je veux causer avec lui du séminaire.

» Du reste, il est douteux qu'une pareille fuite fût possible, car lorsque le philosophe essaya de se lever de table , il lui sembla que ses pieds étaient die bois, et il aperçut une si grande quantité de portes dans la chambre, qu'il lui eût été diflicile de trouver la véritable. »

Le soir était venu quand les buveurs regagnèrent la kibitka. Après avoir erré toute la nuit et avoir cent fois perdu et retrouvé leur route, ils arrivèrent à la demeure du centenier. C'était un vaste amas de granges et de cours, au centre desquelles s'élevait un petit bâtiment très-bas et couvert en chaume.

Auprès de la porte d'entrer on voyait deux petits caveaux rectangulaires dont les mufs étaie!it ornésMe peintures grossières: ici, t.!' jeune Cosaque assis sur un louhe$a, agitant un large broc au-dessus de sa tête, avec cette inscripttô --. \* Je boirai tout ce-

la; » là , une grande bouteille, des flacons , un cheval les pieds en l'air, une pipe , un tambour de basque, avec ces mois : Le vin est le plaisir du Cosaque. Derrière la maison, des jardins, des vergers, une foule de maisons et de hameaux épars dans la steppe; le Dnieper étincelant et miroitant « comme une plaque d'acier. » La vue de ce beau paysage avait rendu le philosophe aux idées riantes. « Ah ! quel beau pays! B se disait-il; voilà où il ferait bon vivre , où il ferait bon )J pêcher dans les fleuves ou dans les étangs et chasser des » strépettes et des cronschneps (1) avec des filets ou le fusil. » On pourrait également sécher des fruits et les vendre à la » ville, ou mieux encore en faire de l'eau-de-vie, car l'eau» de-vie de fruit ne peut se comparer à nulle autre. » Mais la pensée de cette jeune fille morte si étrangement, et près de laquelle il avait à remplir un si lugubre office, empoisonnait ce bonheur idéal. Adieu les strépelles, les cronschneps , la pêche, la chasse et la bonne eau-de-vie ; et il songeait à sa fuite. Déjà il avait gagné, dans cette intention, un petit sentier perdu dans les hautes herbes et qui conduisait aux maisons. Tout-à-coup il sentit une le irde main sur ses épaules, celle du vieux Cosaque qui, la veille, avait tant pleuré la perte de ses parents. On ne pouvait s'enfuir ainsi de la maison, disait celui-ci; il valait bien mieux aller trouver le seigneur , qui depuis longtemps attendait Thomas.

Le centenier était un homme déjà d'âge et d'une constitution athlétique. Il avait jusqu'alors mené bonne et joyeuse vie. Ses yeux caves, sa figure d'une pâleur cadavéreuse, son attitude morne et brisée disaient éloquemment qu'une grande douleur venait de briser les ressorts de cette âme jadis énergique, hautaine et passionnée. Introduit dans sa chambre, Thomas le trouva assis devant une table , la tôle entre les mains. Après quelques questions préliminaires sur sa naissance et sa famille, il expliqua à notre philosophe ce qu'il attendait de lui. « Sa petite colombe, sa caille , sa fleur des champs, » comme il appelait la morte, lui avait recommandé de ne laisser réciter de prières autour de son cercueil que par l'étudiant de Kéiew.Celal'étonnait quelque peu. Où sa fille avait-elle pu, en effet, connaitre Thomas? En tous les cas, celui là devait être un homme a certainement connu par la sainteté de sa vie et des actions agréables à Dieu; » peut-être sa fille avait-elle oui parler de lui. La sainteté de sa vie, ces paroles sonnaient étrangement à l'oreille de Thomas, qui sa conscience reprochait de nombreuses peccadilles et qui eût bien voulu décliner la mission. Aussi alléguait-il ses irrévérences religieuses, ses visites à la pâtissière le jeudi saint, son peu de science comparée à celles des diacres et sous-diacres, « gens savants

(I ,Ï Petites outardes et limites bécasses particulières aux steppes de 1 kraine.

qui connaissent déjà comment tout cela se fait.» Peine perdue' efforts inutiles ; le centenier voulait faire ce que lui avait ordonné sa colombe. Rien ne le ferait reculer; si Thomas lisait bien pendant trois jours les prières, il récompenserait largement Thomas, sinon... Il ne conseillerait pas au diable luimême de le fâcher. Et il accompagnait ces dernières paroles d'un geste tellement énergique qu'il n'y avait pas moyen de se méprendre sur sa signification. Suis-moi', dit-il à Thomas.

Vous est-il arrivé de vous pencher sur un cadavre dans les premières heures qui suivent la mort? Avez-vous été trompé un instant à celte placidité du visage, à cet air calme et angélique, a ces traits fixes et tendres auxquels la pâleur prête un charme de plus? N'était cet œil morne, désormais sans éclat, sans sourire et sans pleurs, ce front glacé et immobile, vous auriez douté encore du pouvoir tyrannique de la mort, tant il est beau, doux etcalme le premier, le dernier aspect qu'elle révèle (1). C'est le spectacle qui attendait Thomas dans la chambre mortuaire de la fille du centenier. a Dans un coin, sous les e saintes images, et sur une haute table que recouvrait un » drap de velours bleu garni de franges et de glands d'or, » était étendu le corps de la morte. . De grands cierges en» tourés de branches Je kalina étaient dressés près des pieds » et de la tête, jetant une lumière pâle et terne qui se per-

(I) He who hath bent him o'er the dpad Kre the first day of dea'h is fled ,

The first dark day of nothingness,

The last of danger and distress,

(Before Decay's effacing fingers Have swept the lines v. here beauty Hngt'rs,) And mark'd the mild angelic air,

The rapture of repose lliat's there,

The fix'd yet tender traits that streak The languor of the pLcid cheek, And-but for that sail shrouded eye,

That fires not, win;- not, weeps not, now, And but for that clt II, changeless brow, Where cold Obstrudion's apathy Appals the gazing mourners heart,

As if to him it could impart The doom he dreads, N ot dwells upon ; Yes, but for these, an,' these alone,

Some moments, ay, one treacherous hour, He still might doubt the tyrant's power; So fair, so calm, so softly seal'd,

Tlw first, last look by d(ath reveal'd !

Nous êtes-vous pench; sur un c.tdavre, avant la fuite du premier jour de la mort, ce premier et sombre jour du néant, le dernier du danger et de la souffrance , a\ant l'effacement , sous les doigts flétrissants ,Je la destruction, des traits où la beauté survit encore? Avez-vous remaïqué cet air doux et angélique, cette extase du rvpos, cet traits fixes

» dait dans les rayons du jour. Le centenier lui montra sa \* place près de la téle de la morie, devant un petit pupitre » qui portait quelques livre s. Bientôt il remarqua que le cen» tenier était sorti; il tourna lentement la tête, et... un tremblea ment convulsif le saisit. Devant lui, se trouvait une beauté » comme il ne s'en montre que rarement sur la terre. Jamais » visage n'avait réuni une beauté plus prononcée et plus harmo» nieuse tout à la fois. Elle paraissait vivre. Son front blanc et » pur comme la neige, comme l'argent mat, semblait penser; » des sourcils fins, égaux et fiers s'élevaient en s'arrondissant » au-dessus de ses yeux fermés, dont les cils touchaient légère» ment les joues que semblait colorer un désir vague. Ses » lèvres allaient sourire ; mais, en môme temps, le philo1) sophe discernait dans les mêmes traits quelque chose d'ef» frayant. Il sentait son âme se resserrer avec angoisse, comme » si , tout-à-coup, au milieu d'une foule qui danse au son » d'une musique joyeuse et bruyante, quelqu'un se fût mis » a psalmodier un chant d'enterrement. Il lui semblait que 1) du sang de son cœur se teignaient les rubis des lèvres de » la morte. Tout-à-coup, il saisit une ressemblance terrible :

— a La sorcière 1 cria-t-il d'une voix étranglée.

» Il pâlit, chancela et se met à marmotter ses prières sans lever les yeux. C'était bien la sorcière qu'il avait tuée. »

Les menaces du centeniei et la perspective de voir ses poches remplies de ducats avaient fait revenir Thomas de sa répugnance première; trois nuits, d'ailleurs, étaient vite passées. Cette découverte terrible le replongea dans un abime d'idées noires et décourageantes ; toute la journée il erra comme une âme en peine, dans la maison. Il ne fallut rien moins que certains tiraillements d'estomac et l'approche de l'heure du souper pour lui rendre quelque énergie. Il descendit à la cuisine, lieu de rendez - vous , ie soir de tous les domestiques du centenier. Un grand pot , plein de golouchkis (1), fumait au milieu du cercle. Chacun l'attaquait avec avidité, et surtout Thomas , à qui la faim faisait oublier momentanément la morte. Le premier appétit satisfait, les langues se mirent de la partie, et la conversation, naturelle-

et tendres qui relèvent la langueur du visage? [S'était cet nil morne, enseveli, désormais sans éclat, sans pleurs, sans sourire; n'était ce front immobile et glacé, où la froide apathie de la tombe glace le regard de relui qui pleure et la contemple comme si elle voulait lui faire parta- ger cette destinée qu'it redoute d dont ses regards ne peuvent encore se détacher, oui, n'étaient ces choses, et ci s choses seules , pendant quelques instants, u ;e heure trompeuse, vous pourriez douter encore du pouvoir du tyran, tant il est doux, 1 tau et calme Je premier, le dernier aspcct révélé par la mort.

(BIRON. Le Giaour.)

(4) Petits pâtés de farine qu'on minge trempés dans du lait, du beuire ou du miel. (Note du traducteur.)

ment, roulait sur la fille du centenier. L'assistance entière était d'avis que, vivante. elle avait eu des relations avec le mauvais esprit. Les histoires les plus étranges s 'échangeaient sur son compte. Elle avait monté à cheval sur Doroch , le Cosaque curieux. Elle avait charmé et fait mourir le piqueur M ikila, un homme sans pareil clans son métier, qui connaissait par leur nom tous les chiens , montait un cheval rapide comme le vent, et dans un clin-d'oeil avalait une chopine d 'eau-de-vie. Mikita s'était laissé prendre aux sourires de la demoiselle ; il était devenu a une femme, une femmelette, une guenille, le » diahlc sai! quoi ! Dès que la demoiselle lui jetait un regard « » la bride lui tombait îles mains; Rasboï, il l'appelait Brovsko ; » il trébuchait et ne savait plus ce qu'il faisait. » Un jour, la demoiselle entra dans l'écurie où Mikita pansait un cheval ; elle lui demanda de mettre sur lui son petit pied, et lui de répondre : « Non seulement ton pied , mais assieds-toi toute cn» tière sur moi, si tu veux. » Il courba !es épaules, et les deux pieds nus de la demoiselle à la main, il galopait comme an cheval à travers champs. Cette course fut sa première et der- nière. A partir de ce jour, il dépérit ; et, un beau matin, au lieu de lui, on ne trouva dans l'écurie qu'une poignée de cendre à côté d'un seau vide. L'histoire de Cheptoun (1) et de sa femme n'est ni moins tragique, ni moins merveilleuse. Il venait de se coucher, quand la Chept(hikka (2) entendit un chien gratter à la porte et hurler à faire fuir les loups. « Elle » eut peur, car les femme sont une si bête engeance que, si » le soir on leur montre la tangue derrière la porte , leur âme » leur tombe aux talons. Cependant, 1 ersa-t-elle, il faut que » je donne sur le museau à ce maudit chien , peut-être crs» sera-t-i 1 de hurler. Elle prend un fer à remuer les tisons et M s'en va ouvrir la porte ; mais elle n'ei:t que le temps de 1 cnM tr'ouvrir, et déj le chien s'était jeté, à travers ses jambes , » dans la chambre, cl il s'élança droit au berceau. La Chepln chikka voit alors que ce n'est plus un chien , mais bien notre » demoiselle; d puis si c eût été la demoiselle comme elle la » voyait d'habitude , encore passe ; m :, i s il y avait la circon- » ? tance étrange qu'elle était toute bleue et que ses yeux éiin» celaient comme des charbons rouges. Elle saisit 1 'enfant, le » mord à la gorge et se met à lui sucer le sang. La Chept» chikka se précipite , dans son effroi , hors de la chamhïr; » mais la voilà qui voit que la porte de ia cour est fumée; elle » court ar grenier, et la voila , la sotte femme , qui se blottit « et qui tremble; et la voilà qui voit que notre demoisf lie » arrive , se jette sur elle et commence à mordre aussi la sotte » femme. Ce n'est que le matin que CLeptoun lira du grenier » sa femme joute meurtrie et mordue , el le lendemain mourut » la sot te femme. »

(t) Marmotteur, qui parle bas.

(2) Féminin do Cheptoun. (Notes du traducteur.)

Àvec quelle attention , mêlée de frayeur, Thomas écoutait ces étranges récits qui ne trouvaient aucun incrédule dans l'auditoire, que chacun confirmait même par le témoignage de faits analogues, dont il avait été personnellement la victime eu le témoin; La sorcière avait visité l'un sous la forme d'un tas de foin; à l'autre, elle avait enlevé son bonnet ; à un troisième, sa pipe; elle avait coupé les tresses de cheveux à plusieurs filles du village et bu chez d'autres paysans quelques seaux de sing. Cependant 1 heure s'avançait et la compagnie s'apprêtait à se disperser, chacun cherchant un endroit propre à se coucher, qui dans la cuisine, qui dans les granges , qui au beau milieu de la cour. Doroch avertit Thomas qu'il fallait le suivre à l'église, située à quelques pas de là. a Quoique le philosophe » n'eût pas oublié de se donner du cœur au ventre avec un bon » verre d'eau-de-vie, il- ressentait cependant une terreur se» crète qui devenait plus forte à mesure qu'il approchait de D l'église. Peu a peu , les ombres portées par les arbres et les » haies commençaient a s'écloircir; le pays devenait plus défi couvert. Après avoir franchi un vieux pan de mur qui se » trouvait devant l'église, ils entrèrent dans une petite cour a derrière l'église ; lie voyait plus un seul arbre, et devant » eux s'étendait, à perte de vue, une ca npagne aride, dont les a contours se perdaient dans l'obscurité de la nuit. Les trois \* Cosaques montèrent avec Thomas les degrés rapides du » perron-et entrèrent dans l'église; puis ils y laissèrent le » philosophe ; après lui avoir souhaite d'accomplir heureuse» ment-sa tâche, et l'enfermèrent à double tour, suivant l'ordre » du seigneur. » ■

L'aspect des lieux n'était pas plus fait que l'heure ni sa mission pour dissiper les frayeurs du philosophe. L'église, vieille construction bysantire , était pleine de ténèbres que découpaient a peine les reflets vacillants des cierges aux mèches rougeâtres qui brûlaient devant les images des saints. Un silence funèbre régnait sous les voûtes sombres et- froides > au milieu de l'église apparaissait tout noir le cercueil de là morte : le cœur manquait à Thomas. Peu à peu, cependant, il s'enhardit , se disant : « Qu'ai-je à craindre, nul homme ne peut » venir ici, et contre Les morts et les revenants , j'ai (le telles » prières, que n'ai pbs peur qu'ils-me touchent du doigt. » En jetant les yeux de tous côtés, il avait aperçu des paquets de cierges: dans l'un des chœurs latéraux; il se mit à les coller le long des corniches, des balustrades , des piliers et des figures de saints. Bientôt l'église fut remplie de lumières. Quel dommage, pensait-il, qu'on ne pût pas y fumer 1 et rassuré, il s'avançait vers le cercueil et regardait le visage-de la morte, reculait plus effrayé que jamais, et avançait de nouveau, comme invinciblement attira vers ce visage objet de ses terreurs et de sa curiosité. Il ouvrait son livre et lisait les prières à haute voix ; mais celte voix « qui frappait sans écho, sans éclat , les » murailles de bois de l'église, depuis longtemps silencieuse et

D abandonnée, » lui causait une terreur de plus. Une pensée terrible obsédait son esprit; une voix intérieure lui criait : « La » morte le regarde, elle se lève, elle vient a toi. » Et un frisson glacial parcourait tout sou corps, et la prière, à demiachevée, expirait sur ses lèvres tremblantes « Si elle se » levait ! si elle se levait !...

Mais le silence était toujours profond ; le cercueil ne remuait pas, et les cierges versaient (les flots de lumières, Cette église illuminée, avec ce cercueil au milieu, était vraiment horrible à voir. Thomas se mit à chanter en élevant la voix et sur tous les tons. Mais à chaque instant, il tournait les yeux vers le cercueil, en se posant à chaque instant cette invariable question :

« Si elle se levait ! si elle se levait !....

» Le cercueil était immobile ; pas le moindre son nulle part ; pas le moindre bruit d'un être vivant, même d un grillon, ( n n'entendait que le léger pétillement d'un cierge éloigné, on bien le bruit faible et mat d'une goutte de cire qui tombait sur le pavé.

» Si elle se levait !....

» Elle souleva la tête.

» li regarda tout effaré et se frotta les yeux.

» Mais, oui, elle n'est plus couchée ! elle est assise sur son » tombeau.

» Il détourna les yeux avec effort, et l'instant d'après les fixa de nouveau sur les veux de la moite. E! e s'était levée. Elle s'avance lentement vers lui, les yeux fermés et en étendant les bras comme si elle voulait saisir quelqu'un. Eile va droit à lui. Tout éperdu , il se hâte de tracer du doigt un cercle autour de sa place, et se met à lire avec effort des prières d'exorcisme que lui avait enseignées un vieux moine qui avait vu souvent, dans sa vie, des son rs et des espiits malins. La morte s'avança jusqu'à la traeedeson cercle; maison voyait qu'elle n'ava!t pas la force de franchir celle limite invisible. Elle devint tout-; coup bleue et livide comme le cadavre d'une personne morte depuis quelques jours ; ses traits étaient hideux; elle lit claquir ses dents les unes contre les autres et ouvrit ses yeux morls. Mais elle ne vit rien, car tout son visage tremhladecolèreet elle se dirigea d'un autre côté, tout en étendant les bras et tât nt les murailles, comme pour essayer de saisir Thomas. Elle s'arrêta enfin, menaçi du doigt et se retoucha dans son cer- cueil.

» Le philosophe ne pouvait reprendre ses sens; il regardait avec terreur le coffre étroit et long ù;!ns lequel elle s était étendue. Tout-à-coup le cercueil s'élança de sa place et se mit à voler dans toute l'église avec un sifflement aigu. T homas le voyait un moment presque sur sa tète; ni -iis il s apercevait bien en même temps qu'il ne pouvait franchir le cercle tracé audessus de lui. Il se mit a répéter ses exorcismes ; le cercueil se

précipita avec fracas au milieu de l'église et resta de nouveau a sa place. Le cadavre alors se souleva, devenu d'un vert livide; mais à cet instant même retentit le chant lointain du coq. La morte se recoucha , et le couvercle qui pendait à coté se posa de lui-môme sur le cercueil i »

L n autre que Thomas eut été vaincu par des émotions aussi saisissantes; mais le philosophe était doue , nous l'avons déjà vu, d'une santé vigoureuse, d'un estomac excellent et d'une dose de philosophie pratique qui cédait difficilement devant les traverses de la vie. Brisé par la fatigue , il avait dormi jusqu'au diner. Mais, «quand il ouvrit les yeux, toute cette aventure » lui parut un songe. Il avala une chopine d'cau-de-vie pour » se réconforter. » Il fit au dîner le plus grand honneur, dévorant à lui seul un cochon de lait; se couchant ensuite à terre pour digérer, « la pipe à la bouche , considérant tout le D monde avec des yeux excessivement doux. » Rempli de ce sentiment de satisfaction benoîte de soi et d'autrui que donnent un bon repas et une conscience tranquille , i! se mêla avec gaîté aux gens du village , à leurs amusements. « Une jeune » et jolie paysanne lui donna môme un grand coup de pelle sur » le dos , au moment ou poussé d'un désir curieux, il allait a se convaincre par le toucher de quelle étoffe était fait » son justaucorps..» Il n'y eut que le jeu du Kragli qu'il ne fit que contempler; un jeu amusant et or'ginal pourtant: « C'est une espèce Je jeu de quilles où l'on emploie, au lieu » de boules , de longs hâtons, et celui qui g; gne a le droit de \* monter à cheval sur le perdant. Ce jeu offr. it assez souvent » un spectacle curieux. Quelquefois , le gardeur de chevaux , » large comme un flan, grimpait sur le dos du gardeur de B cochons, qui étaii petit, chetif, malingre et tout ratatiné. » D'autrefois, c'était le gardeur de chevaux qui présentait son » des , et Doroch , sautant dessus , ne manquait jamais de » dire : — Quel bœuf! Près du seuil de la cuisine se tenaient » les gens plus posés qui regardaient très-gravement en fu» mant leurs pipes, et ne se déridaient pas même quand les » jeunes gens riaient à se tenir les côtes d'un bon mot de » Spirid. » Pourquoi Thomas se trouvait-il dans les rangs des spectateurs et non des acteurs de scènes si bien en rapport avec ses goûts et ses haUtudes? C'est que le soir approchait, le rappelant au souvenir de la sorcière, de sa première veille dans l'église el de. ce!' ; qui allait commencer. Le vieux Cosaque larmoyeur le rendit tout à fait à ses angoisses en lui criant : a Eh bien ! il est temps, seigneur écolier; allons à notre affaire.

Tout était à sa place dans l'église: les cierges, les cadres dorés, les images de saints et le noir cercueil de la sorcière. Thomas tâchait de se rassurer sur l'issue de cette seconde épreuve. « Oui , se disail-il , la première fois c'est un peu » terrible, et puis ensuite ce n'est plus du tout terrible, plus » terrible du tout Il gagna précipitamment sa place , s'entoura

M d'un cercle tracé avec le doigt , prononça quelques exorcis» mes , et. se mil. à lire il haute voix, en prenant la ferme » résolution de ne pas lever les yeux du livre et de ne prêter » aucune attention à quoi que ce soit. Il avait déjà lu plus » d'une heure, et, fatigué de cette tache, commençait a » tousser ; il tira sa tabatière de sa poche , et avant de porter le » tabac a son liez , il jeta un coup d'œi! timide sur !e cercueil. » Son cœur se resserra d'épouvante. La morte se tenait déjà M devant lui, debout, sur la trace du cercle, et fixait sur ses » yeux des yeux vitreux et ternes. Le pauvre étudiant tres» saÍllit et sentit un froid glacial courir le long de ses veines. » Baissant précipitamment les yeux , il se mit a lire ses M prières et ses exorcismes. Il entendit le cadavre grincer des » dents et allonger ses bras de squelette pour le saisir. Mais, en a regardant il la dérobée, il s aperçut que la morte ne le cher» cliait point là où il était, et, a ce qu 'il semblait, ne pouvait » pas le voir. Elle se mit à gronder sourdement et à prononcer » de ses lèvres glacées des paroles étranges. Ces paroles gré» sillaient dans sa bouche avec un bruit enroué, comme le pé» tiliemeut de la poix bouillante, il n'eût pas su dire ce s qu'elles signifiaient, mais il sentait bien qu elles renfer o maient quelque sens terrible. Frappé d épouvante , il crut » comprendre qu' elle faisait des conjurations. En effet , un » grand vent s'éleva soudain autour de l'église; un bruit » éclata qui paraissait venir d'une foule d'oiseaux, en mouveD ment ; il lui semblait entendre des milliers d'ailes frapper » dans les vitres et les grillages des fenêtres; des griffes » grincer sur le fer; une lourde masse s'appuyer contre la » porte et la faire gémir sur ses gonds. Son cœur battait avec » violence; mais il continua de réciter ses exorcismes, tout en » fermant les yeux. Bientôt un cri aigu se tit entendre dans » le lointain ; c'était le champ du coq. Le philosophe, brise » d'émotion et de fatigues , s'arrêta et prit une profonde res» piration. »

Ceux qui vinrent le prendre le lendemain matin le trouvèrent à demi-mort. Ses yeux étaient hagards et ses cheveux avaient blanchi. Cependant, il lui restait a passer une troisième nuit autour de ce cercueil diabolique. Pouvait-il, en effet , douter plus longtemps que la fille du centenier ne continuât avec le diable , après sa mort, le commerce qu elle avaitcommencé dans cette vie ? S armant de toute sa résolution, il fut trouver le vieux seigneur, auquel il déclara son intention de retourner immédiatement à Kiew, « Le centenier était assis, M dans sa chambre, à la même place et dans la même immo» bilité. Il portait sur son visage la même expression de » tristesse désespérée. 1 ne pâleur singulière donnait a son M visage l'apparence d'une statue de pierre. » Mais la douleur n'avait pas détruit chez lui les ressorts d une volonté d; spotique et indomptable.. « Ecoute , philosophe , dit-il à Thornis, 0 et sa voix devint tout-à-coup retentissante et terrible, je

» n'aime pas de pareilles inventions. Tu peux faire à ta guise » chez loi , dans ion séminaire, mais non chez moi. Si je le » fais fouetter, ce ne sera pas comme le recteur. Sais-tu bien » ce que c'est que de bons kantehoukis (1)? Le philosophe, M comme tout le monde , le savait. En grand nombre, c'est une « chose intolérable.» Mais ce qu'il ne connaissait pas, c'était la manière particulière au centenier d'en faire usage, et comment ses garçons savaient chauffer le bain. « Chez moi , l'on com» menée par chauffer, puis on jette de l'eau-de-vie dessus, puis \* on chauffe encore. Va , va, fais ton affaire ; si tu ne la fais

\* pas, tu ne te lèveras plus. »

Il ne restait plus à Thomas d'autre parti que la fuite ou l'obéissance. Il savait par expérience qu'on ne quittait pas aise. ment la maison du cenlenier. Il essaya cependant de nouveau de fuir, mais encore sans succès. Le soir venu , les Cosaques le reconduisaient à l'église , plus mort que vif celte fois.

n Il faisait une nuit d'enfer. Les loups hurlaient dans le lointain, et l'aboiement même des chiens avait quelque chose de lugubre. T homas, après s'être entouré de son cercle protecteur, récita à la hâte les exorcismes. Faisant un signe de croix, il se mit a chanter ses prières. Cela le rassura un peu; la lecture se fit plus rapidement, et les feuillets se suivaient l'un après l'autre, quand toUt-il-COUP, au milieu du silence, le couvercle en fer du cercueil éclata avec grand bruit, et la morte se leva encore plus épouvantable que la première fois. Ses dents claquèrent avec force ; des convulsions agitèrent ses lèvres , et les évocations qu'elle prononçait en termes inconnus étaient entrecoupées de cris brefs et Stridents. Un tourbillon s'éleva dans l'église; les saintes images, les vitres brisées des fenêtres se précipitèrent du haut en bas. La porte fut arrachée de ses gonds et une foule innombrable de monstres se ruèrent dans le saint lieu. Bientôt un bruit confus d'ailes et de corps s'entrechoquant remplit toute l'église. Celte foule courait, rampait, volait en cherchant partout le philosophe... Tous regardaient Thomas, tous le cherchaient, mais ne pouvaient le voir , ni le loucher, entouré qu'il était de son cercle magique.

« Qu'on amène le roi des gnomes, s'écria la morte; qu'on l'amène. »

» Et sur-le-champ il se fit dans l'église le plus profond silence. Bientôt un hurlement retentit dans leloilain, puis des pas sourds happèrent les dalles de l'église. Jetant un regard eu dessous, le philosophe s'aperçut qu'on amenait une espèce d homme de petite taille , trapu et à jambes torses. Il était tout couvert et tout souillé de terre. Ses pieds et ses mains ressemhlaient à des racines noueuses ; il ne marchait qu'avec peine, en trébuchant à chaque pas. Les longs cils de ses paupières

' (1) l'étits fouets eu lanières de cuir. '' (Note du traducteur )

fermées s'abaissaient jusqu'à terre. I homas remarqua avec terreur que son visage était de fer.

« Levez-moi mes paupières, je ne vois pas, dit le roi des » gnômes d'une voix souterraine. j)

» Et toute la troupe s'empressa pour les lui soulever.

« Ne regarde pas, disait au philosophe une voix intérieure. » D Il n'eut pas la force de se retenir et regarda.

« Le voilai s'écria le roi des gnomes en le désignant du « doigt. M .... i

» Et toute la foule immonde se précipita aussitôt sur le philosophe. Eperdu, terrifie, il tomba de son haut et mourut sur le coup. Alors retentit le chant du coq. C'était déjà le second cri ; les gnomes n'avaient pas fait attention au premier. Dans leur épouvante , ils se précipitèrent confusément aux portes et aux fenêtres. Mais il n'était plus temps. Tous restèrent collés sur les portes et les fenêtres par où ils voulaient s'échapper.

» L'e prêtre qui vint le malin, pour dire l'office des morts, n'osa franchir le seuil de l'église, qui demeura à jamais ainsi, avec les monstres fixés à leur place ; et, désormais abandonnée, elle disparut sous les broussailles sauvages Personne ne pourrait en retrouver le chemin. n

X.

Il me souvient de ma jeunesse,

Le temps passé nè revient pas,

dit Pandore à son brigadier. Moi aussi j'ai souvenir de mon enfance et des beaux contes qui l'ont bercée. Je me rappelle surtout un séjour a Quibéron, alors que j avais encore dix ans. Quibéron est une presqu'île peu longue, très étroite, , rattachée au continent pat' une langue de terre que les flots semblent toujours près d'enlever. C'est un lieu aride et désolé entre tous : point d'arbres, point de fleurs, point de végétalion; l'œil ne s'arrête partout que sur des amas de sables, auxquels servent de ceinture une mer toujours furieuse, des rochers à pic et de longues lignes de brisants. Le voyageur visite rarement ce coin de terre, qui a pourtant sa grandeur et sa poésie : l'Océan et le désert réunis, et dont le nom est ~ au souvenir d'un des plus sanglants épisodes de nos discordes civiles. Ces plages ont vu le dernier grand effort de l'émigration contre la révolution ; c est la que débarquèrent en 1795 , confiants dans la bonté de leur cause et pleins d'espoir dans son succès, cinq mille gentilshommes, élite de 1 ancienne marine et de l'aristocratie. Quelques jours après, en fermes entre la mer et les troupes républicaines, ils posaient les armes. Première expiation de leur criiue contre la patrie, et

qui eût dû être la dernière. Mais la Convention voulait des victimes que Hoche ne pouvait enlever. Des centaines de vaincus de Quibéron furent fusillés à Auray, à Vannes et à 'irandchamp. La vengeance après le combat, éternelle redite de l'histoire. Mais quand je vis Quibéron pour la première fois qu'avais-je encore à faire avec l'histoire et ses enseignements? Si je savais quelque chose du drame qui s'était joué sur ces sables, je n'en recherchais ni les traces ni l'es, prit. Je venais jouir pendant quelques jours de cette vie libre , si pleine de charmes pour l'enfant, courir sur les bords de la mer, jouer avec ses vagues, en recueillir les algues et les goémons.

rn plaisir encore plus vif peut-être, c'était d'assister à la veillée qu'avaient ramenée les approches de l'hiver. Elle se tient ordinairement en Bretagne dans l'écurie, lieu chaud et hygiénique où, dès le frugal repas du soir, se hâtent de se réunir les parents et les amis. Les premiers instants consacrés aux médisances villageoises, aux nouvelles locales , parfois aux bruits du dehors, la parole est donnée, d'un commun accord, à quelque conteuse émérite, sûre d'avance de la faveur qui accueillera ses récits. Empruntes à la mythologie bretonne, mélange original des traditions celtiques et des légendes chrétiennes , ces récits, tous merveilleux et où le vieil ennemi du genre humain, le diable, pour l'appeler de son nom vulgaire, joue un rôle prééminent, ne trouvent jamais d'incrédules, tant il y a sympathie, communauté d'idées, de croyances et de susperslilions entre la conteifse et son auditoire. Les plus effrayants et les plus surnaturels sont les mieux accueillis et les plus souvent répétés. A tel moment du récit, un frisson de terreur court dans l'assemblée; les mains s'arrêtent sur l'ouvrage et le signe de la croix passe sur tous les fronts, In Ave Maria est répété avec ferveur pour le salut des chrétiens en danger de mort sur la mer et le repos des âmes des trépassés. Au dedans les chandelles le résine jettent des lueurs ternes et confuses qui découpent en profils fantastiques les formes des animaux qu'on dirait eux-mêmes sous le coup de l'impression commune. Au dehors le vent ébranle la toiture en chaume; les lames se brisent sur les rochers avec l'accent de la colère ou de la plainte. Que! effet puissant ne produisaient pas ces scènes étranges sur r mon âme encore dans toute la naïveté de la croyance et mon imagination toute remplie de merveilleux ! La veillée finie, chacun regagnait sa maison, à pas pressés , moi tremblant et me serrant contre les femmes qui m'accompagnaient. Le charme qui me possédait ne s'arrêtait pas sur mon seuil. Durant mon sommeil, des voix murmuraient à mon oreille et des apparitions se penchaient sur mon lit.

Qui n'a connu ces joies et ces tourments oubliés à trente ans? N'a-t-on pas, à cet âge, soulevé déjà quelque coin du voile de la vie ? N'a-t-on pas souffert et-fait souffrir ? N'a-t on pas été tour a tour et trompeur et trompé? Combien croient

encore à la fidélité de leur maîtresse, à l'amitié de leur chien? N'est-ce pas d'ailleurs assez du merveilleux réel, dont la science jette chaque jour les preuves à nos pieds? Le télégraphe électrique a tué la croyance aux démons et aux sorciers. Si la crédulité persiste, c'est par moments, et ce moment de liberté et de plaisir laissé à l'esprit, le scepticisme n a point à Is'en effrayer. Le joug est bien vite repris, et l on rentre douloureusement, après cette heure, dans les sentiers battus. Est-ce de son propre mouvement qu'on en est sorti? Quelques privilégiés pourraient seuls l'affirmer. Pour le plus grand nombre , c'est une circonstance toute fortuite; un moment d ennui ou de surexcitation, un souvenir d'enfance ou du pays natal, une lecture dont ils ont subi le prestige et l'entraînement.

Avez-vous jamais passé, de nuit, par un .cimetière ? Des feux nottent sur les tombes, qui tantôt vous fuient, tantôt vous poutsuivent. Il n'est pas besoin d'être un savant physicien pour reconnaître la cause d'un pareil phénomène. Mais à 1 heure où vous traversiez le cimetière, est-ce à la physique que vous en avez demandé l'explication? N'avez-vous pas plutôt pris ces feux pour les âmes des morts venant ainsi se rappeler au souvenir des vivants ? Dans l'église, à la lumière mourante des cierges, les images des saints vous regardent avec des yeux vivants; elles descendènt vers vous de leurs uiches de pierres séculaires. Si vous avez lu Hoffmann , vous connaissez le conseiller Crespel ; le conseiller Grespel, ce bizarre personnage qui finit sa maison par où les autres la commencent, ce tendre père, en apparence tuteur farouche, de la belle Autonia. Vous avez rêvé, éveillé comme lui ; vous avez vu une clarté éblouissante dans la chambre d'Antonia ; vous avez vu son ravissement, les baisers du musicien, son amant ; entendu les sons du piano et les chants mélodieux. Vous vous êtes élancé sur les pas de Grespel. La belle jeune fille était assise « sur son canapé, les yeux » fermés, les lèvres riantes, les mains jointes. On eût dit » qu'elle dormait, bercée par des rêves célestes.... Elle était » morte, 9 C'est la réalité; le reste, clarté, musique, baisers et chants : vision. J'ai fait avec la fille du centenier le voyage diabolique que vous savez. J'ai veillé trois nuits auprès de son cercueil. J'ai vu ce cercueil voler à travers 1 'Eglise ; la face de la morte a touché la mienne. Je vois encore ses yeux qui me désignent au roi des gnomes; celui-ci, soulevant son masque de fer, et sa troupe hideuse franchissant le cercle magique qui m'avait jusqu'alors protégé. Je tombe foudroyé au deuxième chant du coq , chant mortel aussi aux monstres impurs que la sorcière avait rassemblés.

Je viens de parler d'Hoffmann, le plus populaire et le plus célèbre des écrivainsde la littérature dite fantastique. Hoffmann, a dit M. Louis Etienne, un critique jeune encore, mais déjà très connu, « Hoffmann croil à ses visions ; mais elles ne sont D qu'un aliment à son imagination maladive; il en éprouve v un effroi sincère ; mais cet effroi même est son unique objet,

» et quand il est parvenu à faire dresser ses cheveux sur sa tête, il est content. » Je ne sais si Gogol croit lui-même aux épouvantes qu'il crée et fait passer dans l'âme du lecteur ; en tous les cas, je ne pense pas qu'il fasse du merveilleux ad probandum, comme l'américain Hawlhorne, chez qui le cadre fantastique du conte , ainsi que le fait justement observer M. Etienne, n'est qu'un moyen de prouver aux lecteurs l'intervention visible et permanente du démon dans les choses d'ici-bas et de les garantir contre ses pièges. Le genre de merveilleux à l'usage de Gogol est d'ailleurs plus légendaire; celui d'Hoffmann plus humain. A vrai dire, chez ce dernier l'enveloppe, si l'on peut s'exprimer ainsi, est seule fantastique, le fond du récit est pris dans la réalité. Il n'y a rien de merveilleux dans la mort tragique d'Antonia : âme passionnée dans un corps frêle, elle aime la musique et le chant d'un amour qui doLt lui être mortel. Chante-t-elle, entend-elle chanter, ses yeux étincellent, son corps frémit et deux taches rouges paraissent sur ses joues : signe redouté du tuteur de la jeune fille. Le merveilleux est tout entier dans la véritable hallucination de Crespel, le jour de la mort d'Antonia, et dans l'association d'idées qu'il fait entre le fidèle instrument de la jeune fille qui se brise en éclats, et son âme qui s'envole en même temps. Dans le Majorat, à côté d'un appareil formidable de fantasmagorie et d'épouvanté , la réalité domine encore : il v a eu un crime dans cette sombre demeure d'Her....bourg, un crime affreux, commis, à l'instigation d'un frère, sur la personne de son maître par un vieux serviteur offensé. Tout appartient au domaine du rêve et de l'enchantement dans l'histoire du Philosophe Thomas et de la sorcière : tout, depuis leur première rencontre, leur course dé- sordonnée dans l'espace, jusqu'aux nuits épouvantables de la chapelle abandonnée et à la fin du pauvre étudiant. Gogol, comme Hoffmann, emprunte bien ses ressorts à la terreur ; mais Hoffmann place le siège de cette terreur dans l'âme humaine, mise en face d'elle-même ou en contact avec les forces et les harmonies de la nature, dont la mystérieuse influence réagit sur elle à certaines heures, y jette le découragement, y f.iit naître l'espoir, la glace d'épouvante ou la remplit de sérénité. Gogol préfère terrifier par l'évocation de ces puissances occultes, créations elles aussi de l'âme et de l'esprit humains, mais que nous avons longtemps douées d'une vie propre, indépendante de la nôtre et d'une essence supérieure.

L'art, chez les anciens et chez les modernes, a tiré de beaux et d'émouvants effets du contraste de l'agitation de l'homme et de la quiétude de la nature; du deuil de celui-ci et de la splendeur, de la joie de celle-là. Le prisonnier, du fond de la cellule où il se sait enterré vivant, assiste au renouvellement des arbres, des flours et des champs. Un soleil brillant éclaire la marche du condamné à l'échafaud. Le Silence des bois, le calme de la vie agreste, le doux murmure des ruisseaux ser-

veut de cadre à des scènes de carnage et de désolation. Ces oppositions ne me paraissent guère à l'usage des conteurs fantastiques. L'heure vaillante de midi, pour parler comme Georges Sand chasse les fantômes , ceux qui obsèdent l'esprit et ceux qui fatiguent le corps. Les fantômes ne se lèvent pas davantage à l'heure des silences amis de la nuit, per arnica silentia lunœ. C'est dans la nuit que les sorcières de la Thessalie préparent leurs philtres, et se livrent à leurs enchantements. L'ombre a rendu plus solennelle et plus mystérieuse la profondeur des bois, quand elle s'y répand et arrête le voyageur imprudent. « La nuit était sombre, le vent de la » mer poussait de profonds gémissements et les sombres sa» pins, réveillés dans leur sommeil, y répondaient par des 1) plaintes lugubres. » Le neveu du justicier arrive au château d'Her.... bourg. Ce même soir, lui apparaît l'ombre de Daniel le meurtrier, « qu'on se figure le silence de la nuit, au milieu » duquel j'entendais résonner comme le son d'un orgue agité » par les esprits, le sourd mugissement de la mer, les rafa» les du vent; qu'on se représente les nuages que je voyais » passer comme des géants, et qui semblaient me regarder à » travers les ogives des fenêtres (2). Quand Thomas entra, pour la dernière fois, dans la chapelle , « il faisait une nuit » d'enfer ; les loups hurlaient dans le lointain et l'aboiement » même des chiens avait quelque chose de lugubre. D

Si l'on tenait à poursuivre plus loin la comparaison que j'ai ébauchée, on pourrait remarquer que, dans le Roi des gnômes , le tableau fantastique est placé dans un cadre réel, cadre de petites dimensions, mais qui a son mérite et son originalité. Turass Boulba nous a montré les Cosaques de l'àge héroïque , les Cosaques guerriers, ivrognes et pillards, natures mobiles , accessibles aux plus hautes comme aux plus basses passions, grands en somme par leur patriotisme, leur courage, leur foi, leur mépris des tortures et du danger. Dans le Roi des gnômes, ils sont peints dans la vie ordinaire et au foyer domestique; si l'aspect a varié, la peinture n'en est pas moins vraie, à en juger du moins d'après le témoignage, tant des écrivains nationaux que des voyageurs étrangers, dont j'ai eu les livres sous les yeux. Plié à la rude discipline czaricnne et à la servile obéissance qu'elle exige, le Cosaque du xixe a perdu sans doute plus d'un des traits distinctifs de son ancêtre du xvi' siècle. Il n'est plus indépendant, farouche, féroce comme l'étaient Tarass Boulba, ses compagnons et ses fils; il n'a pas gardé non plus, en se civilisant (le mot est-il bien exact?), leur grandeur et leur vertu sauvages. Mais il est resté erédule, amateur du far-niente, du jeu et du vin ; avec tout cela serviable et hospitalier. Gogol, parmi les Cosaques qu'il met en scène dans le Roi des gnômes, a choisi pour ainsi dire,

(2) Contes. fantastiques d'Hoffmann If Majorai, traduction Chrittian.

dans ce qu'elle a de plus saillant, chacune des variées de l'espèce. Tous ne sont dans le récit que des comparses, mais des comparses marqués à un coin particulier. Il y a le Cosaque conteur, le Cosaque curieux, le Cosaque raisonneur, le Cosaque larmoyeur. Un personnage du roman rappelle toutefois les Cosaques de Tarass Boulba, c'est le père de la sorcière, le vieux Centenier. A l'âge héroïque de sa race, il eût figuré, il eÙt brillé au premier rang des chefs de Polk; il eût aimé la guerre, le pillage, les aventures avec toute l'énergie d'une âme indomptable que rien ne fait reculer. Les circonstances ont fait de lui une sorte de seigneur féodal au repos; sa vie s'est écoulée dans la richesse, au sein d'une succession de plaisirs faciles, violents et grossiers. I n malheur a traversé tout-à-coup celte existence déjà vers son déclin. Le Centenier perd sa fille: plus de gaieté dès lors, plus d'appétit; la chasse, la pèche, le cheval sont abandonnés; ce vieillard s'abîme dans sa douleur ; une seule pensée, un seul souvenir, un seul regret l'absorbent. Il restera des journées entières immobile devant le cadavre de sa « colombe bien-aimée. s Mais gardez-vous de remuer cette cendre froide, elle recouvre un foyer encore incandescent, Gardez vous de jouer avec cette volonté qui paraît morte, avec cet orgueil en apparence terrassé. Le vieillard redresserait sa haute taille; ses yeux atones, vides de pleurs, lanceraient des flammes; sa voix retrouverait des accents de colère et de menace. Vous n'auriez plus devant vous un père abimédaus sa dou- leur, mais un maître colère et tout-puissant, un homme habitué de longue main il la satisfaction de tous ses caprices, à la promptitude de l'obéissance ou à celle du châtiment.

De pareils caractères ne sont rares nulle part ; mais j'imagine qu'en Russie, grâce au servage, aussi bien qu'en Amérique , grâce à l'esclavage, ils doivent être communs. C'est d'après nature que Gogol a peint le vieux Centenier et les Cosaques de sa domesticité, comme il a peint Tarass, Andry et Ostap d'après l'histoire et d'après les ressemblances qui peuvent encore subsister entre les Cosaques d'aujourd'hui et les Cosaques d'autrefois. Exhumation du passé et peinture du présent qui ont toutes les d2ux inspiré heureusement l'écrivain. Jeune encore, la littérature russe compte déjà de belles œuvres et de grands noms : à part Gogol, elle cite avec orgueil les poètes Pouchkine et Lermontoff. Ce sont ces deux poètes que l'Europe occidentale connaît surtout. En Hussie, Gogol jouit peut-être d'une popularité plus grande que ses illustres devanciers et rivaux; la raison en est simple : dernière-née des littératures européennes, éclose dans une société demi-barbare, la littérature russe pouvait difficilement échapper à l'imitation des idées et des formes étrangères. Les vieux Russes se plaignent depuis longtemps, avec amertume, de l'invasion de 1 Allemagne dans la politique de leur pays; l'esprit germanique, de les formes germaniques ont dominé la deuxième phase e la littérature russe, à peine sortie des liens de l'influence

littéraire française. Cet esprit et ces formes ne se sont pas perdus encore chez les écrivains russes. On peut en retrouver la trace dans les livres de M. Hertzen, écrivain original t( i tefois et qu'un critique distingué, M. Delavau a nommé, dans la Revue des Deux-Mondes, le continuateur et l'héritier de Gogol. Gogol , le premier, a été un écrivain national.

Gogol aimait la Russie avec l'amour qu'avait Walter Scott pour l'Ecosse. Le romancier russe n'avait pas cependant les mêmes motifs d'aimer sa patrie que le baronet anglais Aucun honneur n'a manqué à celui-ci ; 1 autre a passé la moitié de sa vie dans l'exil, et n'en est revenu que pour mourir désespéré. Mais derrière un gouvernement tyrannique et inepte, Gogol voyait une masse d'opprimés comme lui avec lesquels il sympathisait chaleureusement. Puis, n'aime-t-on pas sa patrie pour elle-même, malgré sa dureté, malgré ses injustices, en dépit de toutes ses persécutions ? Ceux-là le savent bien qui ont connu l'amertume du pain de l étranger et l aspérité de ses escaliers. Pour un exilé qui emporte dans la mort de l'amertume contre son pays et fait écrire sur son tombeau : Ingra t patrie tu n'auras pas mes os, combien n'en est-il pas dernier vœu a été que leurs restes pussent reposer dans la terre natale. L'heure suprême est l'heure du pardon; les souvenirs d'enfance, de famille, de lieux repassent alors en foule devant les yeux de l 'exilé, et il meurt se rappelant Argos : Et dulcis moriens reminiscitur Argos.

Ce n'était pas le sol natal seul qu'aimait passionnément Gogol, c'était aussi le peuple , la nation russe. Quand du haut de son bûcher Tarass, saisi d'un enthousiasme prophétique, s'écrie : « Attendez un peu, le temps viendra bientôt où » vous apprendrez ce que c'est que la religion rosse orthodoxe, » des à présent les peuples voisins et lointains le pressentent : a un Tsar s'élèvera de la terre russe, et il n 'y aura pas dans » le monde de nation qui ne se soumette à lui, » n 'exprime-til qu'une croyance à lui , vieux Cosaque blanchi dans les guerres contre le Turc et le Polonais ? Gogol devait penser connue son héros et comme pensait, il y a quelques années, tout Russe orthodoxe et patriote. Cette esp, rance vit encore sans doute au sein du peuple russe , mais les hommes d Etat et d'intelligence, avertis par de récents mécomptes, y ont vraisemblablement renoncé. L'empereur Alexandre Il paratt désireux d'abandonner les projets gigantesques de son aïeul, et de faire rentrer la nation russe dans les voies de la civilisation moderne. Qu'Alexandre H persiste dans de telles intenlions, et son nom sera certes plus grand daus l histoire que celui de bien des conquérants. La civilisation n'est pas, Dieu merci, cette vieille corrompue et décrépite, cette espèce de macette que dépeignent complaisamment, dans les colonnes de l'Univers, M. Veuillotet sa bande d'écrivains. Née d'hier à peine , elle répond à ceux qui l'accusent de faiblessse et d'impuissance en marchant sans repos; en accumulant les

travaux, en multipliant les œuvres de l'esprit, livres, chemins de fer , télégraphes , usines et manufactures. Qu'a-t-elle donc besoin qu'on lui infuse un sang nouveau dans les veines ; fût-elle d'ailleurs malade, les médecins qui se proposent à elle pourraient bien être de ceux qui tuent, mais ne guérissent pas.

LE VAISSEAU FANTOME (CINQ MAI).

J'ai cité le nom de Lermontoff ; la pièce ci-jointe, dont j'emprunte la traduction à M. Saint-René Taillandier, auteur d une belle étude critique sur Lermontoff (1), la pièce ci-jointe peut donner une idée du génie poétique de ce jeune homme.

Le firmament reluit de toutes ses étoiles.—

Qutl est, là-bas, là-bas, voguant à pleines voiles Sur les flots bleus de l'Océan,

Ce navire au long mât qu'aucun vent ne balance, Dont tous les agrès font silence,

Et dont chaque canon béant,

Sans aucun artilleur de gard-,

Pointé vers l'horizon, reste morne et regarde ?

On ne voit point les matelots,

On n'entend point le capitaine ;

Le vaisseau n'a souci, dans sa marche certaine,

Ni de la foudre au ciel ni des rocs sous les flots.

Une ile est sur la mer, rocher sombre, infertile, Battu des vagues en fureur.

Mais une tombe est sur cette lie :

C'est la tombe d'ua Empereui.

Ses ennemis, enfin, l'ont couché dans sa bière...

Sans les honneurs guerriers, sans les pompes du deuil, Ils ont scellé son corps sous une lourde pierre,

de peur qu'il ne se lève un jour de son cercueil.

Mais quand l'année a fui, roulée en son suaire, Quand revient le cinq mai, quant l heure mortuaire, Minuit ' — tinte dans l'air en ne réveillant rien

De l'horizon des cieux arrive Un beau navire aérien,

Qui touche doucement la rive.

Alors, son noir chapeau sur ca tète en travail,

Vêtu de sa capoto grise,

L'Empereur apparaît — sous la nocturne brise.

Il s'assied près du gouvernail,

Le front penché, les bras croisés sur sa poitrine. Le vaisseau, comme un trait tend la vague marine.

Où porte-t - il ainsi l'étonnant passager?

Il le porte vers cette France

Où, triste, il a laissé dans les jours de souffrance Son trône et son enfant aux mains de l 'étranger, Et puis sa vieille garde, héroïque espérance.

(i) Revu. des Deux-Mondet.

Dès qu'il peut, à travers les ombres de la nuit, Reconnaître la terre où domina son gtaive, L'Empereur, l'Empereur se lève.

Lé voilà ! son cœur bat, son sang bout, son oeil luit.

Il discend d'un pas ferme et hardi sur la cote,

Par des élans tendres et chauds,

Il appelle ses vieux soldats, puis à voi, haute Et d'un ton menaçant, ses trente maréchaux.

Mais hélas ! les soldats à la fière moustache Dorment au bord de l'Ebre ou du Nil ou du Pô, Sous les sables ardents, sous les neiges sans tache. ils sont couché3, rêvant toujouri à leur drapeau,

Ou bien l'Empereur mort a creusé leur tombeau.

Les maréchaux du dieu déchu, guerriers-apôtres,

Ils ne répondent pas non plus à son appel :

Les uns ont disparu dans le combat; les autres...

Les autres ont changé d'autel.

Et frappant de son pied le rivage sonore, L'Empercur marche, courroucé,

Le long des flots dormants, par la fièvre pousse ;

Il va, vient, puis appelle encore.

11 appelle à grands cris son cher fils, l'enfant-roi, L'étoile de sa nuit profond '.

Il lui promet l'amour et l'empire du monde,

Ne voulant que la France et la gardant pour soi.

Mais le jeune héritier des grandes destinées Sous le oids de son nom a vu s^s jours détruits, Comme un arbre qui casse aux premières années Sous l'abondance de ses fruits.

Il s'arrête ; il écoute ; il attend —rien — personne:

Il attend... la lune décroît.

Dans tous sos membres il frissonne,

Mais il attend toujours — l'heure du matin sonne... Alors ses pleurs brûlants mouillent le sable froid.

Il est là, seul.... il cher, lie encor.... son front retombe, Il pousse un soupir douloureux,

Et lentement remonte an vaisseau vaporeux.

Qui part et le ramène à son ile, à sa tombe.

Ce u'est pas l'inspiration du Cinq mai dit Béranger on du Cinqut Maggio de Manzoni, M. St-René Taillandier a bien raison de le dire. C'est encore moins celle de la célèbre médtation de M de Lamartine et moins encore celle de l'ode de Byron. Quelques vers de Lermontoff rappellent cependant le commencement de celle méditation :

Sur un écueil battu par la vague plaintive,

Le nautonier, de loin., voit blanchir sur la rive Un tombeau près du bord par les flots déposé; Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre, Et, sous le vert tissu de la ronce. et du lierre, On distingue... un sceptre brisé.

Ici gtt... point de nom Demandez à la terre. Ce nom, il est inscrit en sanglants caractères, Des bot ils du Tanaïs au sommet du Cédar,

Sur le bronze et le marbre et stir le sein des braves, Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves Qu'il foulait, tremblants, sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annor - ^ Jamais nom qu'ici has toute; langue prononce Sur l'aile de la foudre aussi lo.n ne vola ; Jamais d'aucun mortel le pied, qu'un souffle efface, N'imprima sur la terre une plus forte trace ;

Et ce pied s'est arrêté là.

Le vers :

De peur qu'il ne se lève un jour de son cercueil. fait revenir à la mémoire la strophe de Quinet :

Seulement près du mort, jour et nuit sans repos, La sentinelle veille et contemplé ses os,

Elle passe, et repasse et pèse son argile De peur qu'il ne s'éveille au branle de son ile, Et que se retournant, muet, sur le côté,

Il ne fasse en ses flots trembler l'immensité.

I. n autre vers sur les maréchaux :

Les autres ont changé d'autel.

a bien quelque chose de commun avec les vers du Vieux Sergent de Béranger :

Tant ( 1- e vertu trop lol fef^' \ Pour s'anoblir nos 'i e -fin 1Jts rftfi^s^ Par la cartouche, f OCtlreiJ;, Leur bouche est prête rôlatl'èriefl ;-t^ansj^.